

Isabelle Carrier

# Les poings du cœur

Les poings du cœur



1

Éditions  
Lo-Ély



Isabelle Carrier

# Les romans du cœur





Les poèmes  
du cœur

Isabelle Carrier



# ÉDITIONS LO-ÉLY

[www.editionsloely.com](http://www.editionsloely.com)



Facebook et Instagram : Éditions Lo-Ély

Auteure : Isabelle Carrier

Direction littéraire : Tricia Lauzon

Révision et mise en page : Lydia Lagarde

Correction : Anne-Laure Brun – Français Expert

Graphisme : RSM illustrations

Dépôt légal –

Bibliothèque & Archives nationales du Québec 2026

Bibliothèque & Archives Canada 2026

Toute reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, photographie, photocopie, microfilms, bande magnétique, disque ou autre, est formellement interdite sans le consentement de l'éditeur.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada 

**SODEC**

Québec 

Imprimé au Canada

ISBN EPUB: 978-2-89855-115-4

ISBN EPUB collection : 978-2-89855-113-0



## Mot de l'auteure

Coucou ! C'est moi, l'auteure !

Tu peux m'appeler Zah ! C'est un surnom qui me donne de la force, qui m'aide à être mieux armée pour combattre mes angoisses. Cela dit, mes petits démons me sont bien utiles pour écrire mes livres, et ainsi contribuer à ce que mes lecteurs se sentent moins seuls. J'aimerais que tout le monde soit capable de parler de ce qu'il a sur le cœur, pour qu'on puisse tous constater que d'autres partagent nos peines. C'est principalement pour ça que j'écris.

C'est aussi pour ça que je suis *fan* de mangas et d'animés – communément appelé *anime*. Les Japonais ont une façon d'être si intense que ça en devient profond. Ils parlent de tout dans leurs créations et réussissent à faire en sorte que ce ne soit pas lourd ni dépressif. Il faut dire qu'ils vivent également dans les extrêmes au quotidien et que je ne serais pas capable de les suivre. Mais ça leur permet de créer de nombreux chefs-d'œuvre que nous sommes désormais nombreux à apprécier autour du monde.

J'aime mon Québec « itou », et plus précisément ma région du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Du « ben beau monde », comme on dit. Une société qui s'affirme comme elle est, mais qui accepte aussi la différence. Un territoire et des personnes que je n'ai aucune envie de

quitter. Mais évidemment, « icitte » aussi, ça arrive, des malheurs. Chaque être humain finit par connaître des déboires. Et c'est pour ça qu'on raconte des « ben » bonnes histoires, « ben » touchantes.

Pour ce roman, je propose un petit mélange de ces deux cultures : des Québécois dans un roman inspiré d'un style japonais, et dans des lieux fictifs de la province qui m'a vu naître et grandir. Ici, tu retrouveras aussi la même ambiance que dans un manga, mais sans toutes les images. C'est de la littérature facile à lire avec des personnages colorés, beaucoup de dialogues, mais son lot de drame. On appelle ce style « *light novel* », et le mien est axé sur les sentiments.

J'apprécie également la manière dont les *mangakas* traitent leurs lecteurs : ils partagent souvent des bouts de leur vie dans les marges de leur livre. Ils leur offrent des passages à propos des personnages qui ne sont pas essentiels à l'histoire, mais qui donnent une dimension supplémentaire à leur œuvre. Tu pourrais donc tomber sur des signes semblables de ma gratitude au cours de ta lecture.

Enfin, bref... J'espère que tu apprécieras mon livre empli des émotions fortes et complexes que ressentent particulièrement les adolescents, mais qui sont aussi bien universelles. N'oublie pas de devenir ami avec les personnages, en passant !

Là pour mes lecteurs,

**Zah**

## Prologue

C'est lorsque la vie expose la vérité que nous comprenons : le mensonge n'est pas mauvais, il est une question de survie. Si nous nous mentons tous les jours, c'est pour croire que nos existences se poursuivront. Pourtant, il y a bien un bout à nos chemins ; même si notre marche ne mène à rien d'autre qu'à un vide empli de vide.

C'est comme ça que doivent se créer les secrets : avec des espaces vacants qu'on comble de ce qui nous rassure.

Les non-dits... Ils ne sont pas ce qu'on en pense. Ils ont une raison d'être.

— *Confie-moi un secret, papa.*

— *Pourquoi veux-tu en entendre un ?*

— *Je veux connaître un secret de grands.*

— *Ah oui ?*

— *Oui !*

— *Eh bien, ce que je n'ai jamais dit à personne, c'est qu'il y a une fille que je préfère à ta mère.*

— *Mais... tu n'aimes pas maman ?*

— *Bien sûr que oui ! C'est la femme la plus extraordinaire.*

— *Mais...*

— *C'est toi que je préfère, poussin.*

— *Moi ?*

— *Oui, toi. Je t'aime plus que tout au monde.*

— *Je t'aime encore plus, papa !*

La souffrance est-elle une illusion ou la vérité ? Si nous ne nous mentionnons pas à nous-mêmes, serions-nous anéantis ou soulagés ? La douleur est cruelle et pourtant, elle est une promesse ; il n'y a pas de bonheur sans malheur. Malgré cela, nous préférons nous dire que tout ira bien, qu'il n'y aura plus jamais de larmes qui coulent. Après tout, c'est facile de cacher sa détresse puisqu'elle ne se voit pas, pas parfaitement.

C'est le principe des secrets, que d'être invisibles... À moins qu'ils ne soient destinés à être révélés un jour ?

— *Maman ! Maman ! Papa m'a dit qu'il m'aimait plus que toi.*

— *Ah oui ?*

— *Oui ! C'est le secret qu'il m'a confié juste à moi. Un secret de grands.*

— *Alors, j'ai quelque chose à te révéler, moi aussi.*

— *Quoi ?*

— *Je t'aime encore plus qu'il ne t'aime !*

Devrions-nous ressembler à ce que nous sommes, ou paraître tels que les autres veulent nous voir ? L'extérieur devrait-il refléter l'intérieur ? À quoi bon ? Personne ne veut voir la vérité à travers ses propres tromperies. C'est l'instinct de survie.

Nos cachotteries, enterrons-les ! Après tout, c'est bien ainsi que finissent tous les hommes.



## Chapitre 1 – Ce qu’il nous reste

Le ventilateur souffle les longs cheveux de Myriam devant son visage. L’adolescente échappe un gloussement douloureux en les ramenant en arrière.

Dans le miroir, ses propres yeux lui semblent inconnus. Ont-ils toujours été si ternes ? Ses cheveux sont bien lissés... Pourquoi ? Et comment ? Elle ne se rappelle même pas de s’être maquillée.

Elle est belle, avec un visage féminin et délicat. C’est dégueulasse.

— Je suis... tellement désolée.

Elle cligne des yeux lentement, puis soupire. Elle passe un linge sur son visage, exposant les cernes qui avaient été dissimulés à un moment ou un autre.

De la visite, jour après jour ; elle n’en peut plus des condoléances !

On frappe à la porte de la chambre.

— Myriam ? hésite sa tante depuis le couloir.

— Hum ?

— Ils sont là.

L'interpellée retient un sanglot.

— J'arrive.

Elle entend des pas s'éloigner alors qu'elle ramasse sa trousse de toilette. Son regard s'attarde sur une paire de ciseaux qui traîne sur la commode, puis poursuit sa route. Elle ferme sa trousse et ouvre la porte afin de se rendre au salon, où sa tante est de nouveau assise dans son fauteuil fétiche. Un homme et une femme se lèvent à son entrée : les Fortin, venus cueillir une fleur. Myriam est désolée pour eux aussi. L'herbe à puce a un joli visage.

— Myriam ? s'enquiert la femme.

Celle-ci hoche la tête.

Sa « mère » d'accueil est ennuyeuse à regarder. Elle a les yeux équilibrés, le nez fin, la bouche souriante mais embarrassée. Madame Fortin est une femme dans les débuts de la quarantaine. Elle mesure dans les cinq pieds cinq et n'est ni grosse ni particulièrement mince. Ses cheveux bruns aux épaules et ses yeux noisette sont d'une banalité à assoupir un insomniaque. Quant à sa façon de s'habiller, plus classique que ça, tu es à poil.

— Nous nous sommes vus aux funérailles, fait savoir l'homme. Mais tu ne dois pas t'en

souvenir. C'est normal. Nous sommes heureux de te rencontrer officiellement.

Pas d'hésitation, pas de pitié. Son visage n'exprime que tendresse et doux bonheur, rappelant à Myriam son propre père. L'adolescente en pleurerait, si elle avait encore des larmes à verser.

La tante, Suzanne, se lève pour se mettre au côté de la jeune femme, face à ses invités.

— Nous sommes également heureuses de faire votre rencontre officiellement, assure-t-elle.

Le sourire de monsieur Fortin s'agrandit et il regarde celle pour qui il est venu, préférant lui adresser ses mots.

— Même si ce n'était pas le cas, ça n'aurait pas d'importance. Après tout, la raison de notre rencontre pourrait difficilement être plus triste.

Il n'est pas loin des six pieds, mais est plutôt chétif, malgré une bedaine qui se forme sous son chandail. Pourtant, Myriam le trouve beau. La forme de son visage tire sur l'ovale et ses yeux sont légèrement en amande, allant chercher la couleur de la noix qui leur va le mieux. Il n'a rien de particulièrement intéressant, mais il l'est, parce qu'il a cette franchise, cet air sincère... Myriam se dit qu'il doit être meilleur que les autres pour se mentir à lui-même.

Suzanne dépose sa main sur l'épaule de sa nièce.

— On n'y peut rien.

— Non, c'est vrai, approuve l'homme d'un ton posé.

Le silence se fait pendant quelques secondes. Madame Fortin prend une inspiration.

— Tu es prête ? demande-t-elle à Myriam, incertaine.

Cette dernière hausse les épaules, désabusée.

— Oui.

Le regard désapprobateur de sa tante ne lui provoque aucune émotion.

— Ses affaires sont dans les quelques boîtes près de la porte, explique Suzanne en souriant au couple.

— Elle n'a rien gardé de plus ? s'étonne l'homme.

— Elle a des objets supplémentaires dans mon sous-sol. Je les garderai jusqu'à ce qu'elle parte en appartement ou qu'elle en ait besoin.

Madame Fortin hoche la tête, puis s'approche de Myriam.

— Tu as besoin d'un peu de temps pour dire au revoir à... ?

— Non, la coupe-t-elle. Je ne suis pas chez moi ici.

La femme fait un pas vers l'arrière, ne sachant que dire. D'un signe, son mari lui conseille de ne pas poursuivre. L'adolescente lui en est reconnaissante.

— Alors, allons-y, déclare monsieur Fortin.

Suzanne se tourne vers sa nièce et la serre dans ses bras, laissant une larme couler sur sa joue.

— S'il y a quoi que ce soit, lui souffle-t-elle, fais-le-moi savoir et je ferai tout ce que je peux pour toi.

La jeune femme se laisse étreindre en fermant les yeux, sans un mot.

C'est ça, perdre ses parents. Pauvres mômes... Les gens les compressent, espérant leur montrer qu'ils comprennent. Pourtant, ils ne savent pas de quelle façon se comporter et ça transparaît dans tous leurs gestes. Comment ces personnes peuvent-elles imaginer qu'elles saisissent la souffrance du rejeton ? Un instant, elles sont là, à dire qu'elles feraient n'importe quoi pour ce petit être, et l'instant d'après, l'endeuillé se retrouve seul, parce que personne n'est prêt à accueillir un orphelin.

C'est là que les Fortin apparaissent. L'homme est un vieil ami du père. La fille et lui ont dû se voir à une ou deux reprises au cours de leur vie, n'entendant parler de l'autre que par

l'intermédiaire du paternel. Pourtant, lorsque monsieur Fortin a appris la mort des parents, il s'est tout de suite informé au sujet de leur enfant. « Est-ce qu'elle va bien ? » « Autant que possible », lui a-t-on dit. « Où est-ce qu'elle va aller ? » « Dans un foyer, probablement. » « N'y a-t-il pas de la famille pour la prendre ? » « Seulement une tante qui a déjà la charge d'un gamin handicapé. Elle n'a pas le temps de s'occuper d'une adolescente dépressive. »

Les Fortin se dirigent vers la porte et Myriam les suit.

À quel moment une adolescente ayant perdu ses parents peut-elle être jugée dépressive ? Quand arrête-t-elle de l'être ? Les adultes n'ont aucune jugeote. Elle entend, bon sang ! Tout ce qu'ils disent.

Monsieur Fortin lui tend une boîte qui contient une maigre partie de sa vie en objets.

— Tiens, dit-il doucement. On va charger le coffre, puis on partira.

Myriam prend la boîte et sort. L'auto des Fortin est un sept passagers : un *van* familial.

Quinze années. Elle a accumulé quinze années de vie. Selon la plupart des adultes, elle n'est pas suffisamment vieille pour savoir. Cela veut-il dire que ce qu'elle a vécu jusqu'à

maintenant n'a pas d'importance ? Son temps de vie avec ses parents a-t-il une raison d'être ? La joie de l'enfance est-elle un si grand mensonge ?

Elle dépose sa boîte dans le coffre, puis monte à l'arrière de la voiture avant de refermer la porte, s'isolant du monde extérieur pendant de précieuses minutes. Après avoir transporté les quelques boîtes restantes, les Fortin la rejoignent, l'homme prenant le volant. Voilà, elle part pour une autre vie, comme on lui a dit que c'était le cas pour ses parents. Les adultes sont vraiment des idiots : utiliser les mêmes termes pour parler de la mort et d'un déménagement ? Belle façon de remonter le moral d'un jeune...

Le véhicule démarre et Myriam regarde le paysage défilant emporter tous ses souvenirs infantiles. Les secrets de toute sa famille se perdent dans le mouvement rapide. Ils sont enterrés, eux aussi, dans des cercueils scellés.

— J'espère que tu t'entendras bien avec nos enfants, lui dit la femme. Mathieu doit avoir ton âge...

— Un an de plus, la corrige son mari.

— Alors, tu vas entrer en quatrième secondaire à la fin de l'été ? s'enthousiasme sa femme. C'est une belle année ! Jasmine, elle, va entrer en deuxième secondaire. Elle a tellement

hâte de te rencontrer ! Les trois autres sont encore au primaire. Emanuel va faire sa dernière année et les jumeaux, Julien et Léa, vont être en troisième.

Elle marque une pause.

— En fait, je suis certaine que ça va bien aller ! reprend-elle. Ce sont de bons gamins et je sens que tu vas intégrer la famille en un rien de temps.

L'homme jette un coup d'œil à sa femme, puis au rétroviseur intérieur, croisant le regard de Myriam.

— Quand tu seras prête, rien ne presse, la rassure-t-il en reportant son attention sur la route.

— Oui, bien sûr, approuve son épouse.

Myriam retient un soupir et appuie son front contre la vitre froide. Le voyage durera environ trois heures. Elle désespère de devoir entendre madame Fortin jacasser tout le long. Une famille, elle en a une. Elle lui suffit.

— Tu verras, notre ville est très bien ! Les gens sont un peu trop curieux, mais à l'école, les enfants disent que...

Vidée des derniers jours, l'adolescente s'assoupit.



Une petite fille pleurait, seule, au centre de dizaines de gens. Une femme se pencha pour lui faire face.

— Ils sont où, tes parents ?

La petite secoua la tête et pleura de plus belle. La femme se rapprocha d'elle.

— Où les as-tu vus pour la dernière fois ?

Entre deux sanglots, la fillette réussit à dire quelques mots.

— Ma... Magasin de... de jouets.

La femme sourit doucement et tendit la main à la petite.

— Alors, c'est là qu'on va aller. C'est sûr qu'ils te cherchent.

Et ils étaient là. Ils demandaient tout autour si on n'avait pas vu leur jolie Myriam, pas plus haute que ça.

— Tu vois ? rigola la femme en laissant la fillette. Tes parents seront toujours là pour toi.



Myriam s'éveille en sursaut alors que le véhicule s'arrête. Monsieur Fortin se tourne vers elle.

— Désolé, s'excuse-t-il. On fait le plein. On arrive dans une dizaine de minutes.

Elle hoche la tête. L'homme lui sourit doucement, puis sort.

— Tu as besoin de quelque chose ? demande son épouse en ouvrant la porte côté passager.

— Non, merci, répond machinalement l'adolescente.

Une fois seule, elle lève les yeux vers le ciel. Le soleil commence à l'illuminer de rose. La nuit va pointer le bout de son nez dans peu de temps. Myriam prend une grande inspiration, puis expulse l'air d'un coup.

— menteuse..., souffle-t-elle. Ils ne sont plus là.

Mais c'était l'un de ces mensonges bienveillants : une petite fille a besoin de croire que ses parents seront toujours là, même si c'est impossible.

À l'extérieur du véhicule, un rire clair éclate, attirant son attention. Deux adolescents d'environ son âge sortent du dépanneur. Le premier marche en gesticulant. Avec ce qui doit être une quantité de gel phénoménale, ses cheveux bruns tiennent en pics sur sa tête. Même s'il semble plutôt petit, son visage prend les traits de l'âge adulte. C'est sans aucun doute lui qui a ri, car l'autre ne fait pas un bruit. Les mains dans les poches, le jeune homme un peu plus grand regarde le sol, l'air perdu dans ses pensées. Il a les cheveux d'un blond presque blanc et ses yeux bleus brillent tant qu'il suffit

qu'il jette un regard à son ami pour que Myriam les aperçoive d'où elle se trouve. Le visage plus rond du blondinet lui donne une mine avenante, malgré son absence de sourire.

Leur observatrice les suit du regard alors qu'ils enfourchent des vélos, puis s'éloignent. La porte côté passager s'ouvre et Myriam sursaute. Madame Fortin entre dans le véhicule, tout comme son mari de l'autre côté.

— C'est reparti, annonce-t-il doucement.

\*\*\*

Lorsque l'auto s'arrête de nouveau, ils sont arrivés. Myriam regarde la maison à droite du stationnement. Elle est grande, plus que celle où elle a habité toute sa vie. Le bâtiment comporte un deuxième étage et un sous-sol, dont elle peut apercevoir une fenêtre au ras du sol. L'aménagement paysager est sobre, mais soigné. Une petite allée conduisant à l'entrée serpente dans la cour. Il y a également une porte latérale donnant directement sur le stationnement, au bout duquel une clôture cache la cour arrière.

— Bienvenue chez toi, sourit monsieur Fortin en la regardant.

Il ouvre la porte et sort, imité par sa femme. Myriam observe encore la maison quelques secondes avant de rejoindre l'air frais du soir. Elle

se rend sur la rue et regarde de chaque côté. Les maisons aux alentours paraissent très bien, toutes jolies. Un jeune homme aux longs cheveux noirs sort sur le balcon de la maison voisine la plus éloignée du stationnement d'où elle vient. Il la toise avec un sourire moqueur, provoquant un frisson chez l'adolescente. Elle retourne à l'auto d'un pas rapide et remarque qu'il y a une seconde voiture, plus petite, à cinq places.

Myriam va vers le coffre ouvert du *van* alors que la porte sur le côté de la maison des Fortin s'ouvre. Un adolescent qui doit avoir au moins cinq pouces de plus qu'elle s'approche. Il ne fait aucun doute, c'est le fameux Mathieu ; il ressemble en tout point à son père. Derrière lui, une jeune fille un peu plus petite que la nouvelle venue sourit. Elle a de longs cheveux noirs détachés et une peau foncée. Ses yeux, s'ils sont bruns, paraissent presque noirs. Celle-ci ne ressemble pas du tout à la famille... Une amie ?

— Enchanté ! s'exclame le clone de monsieur Fortin en s'immobilisant près de l'observatrice. Je suis Mathieu.

Il a un regard franc, heureux.

— Enchantée, répète-t-elle d'un ton monotone. Myriam.

Mathieu sourit et pointe la fille aux cheveux noirs.

— Elle, c'est Jasmine.

— Allô !

L'adolescente la dévisage. Comment une enfant des Fortin peut-elle avoir cette apparence ?

— Allô...

Monsieur Fortin pose sa main sur l'épaule de Myriam.

— Entrons tes bagages, pour que tu puisses t'installer. Tu dois être fatiguée.

La jeune femme quitte Jasmine du regard et hoche la tête.

— Oui.

Mathieu prend deux boîtes dans le coffre et lui fait signe du menton.

— Suis-moi. Je vais te montrer ta chambre.

Elle agrippe deux boîtes à son tour et le suit d'un pas plus lent. Ils passent par la porte de devant et arrivent face à un escalier montant et un autre descendant. À gauche, le salon ; à droite, la salle à manger.

Mathieu monte déjà les marches. Myriam se dépêche de le suivre. Arrivée en haut, elle regarde autour d'elle. Au centre, elle distingue un petit espace commun avec des fauteuils et une bibliothèque garnie de livres. À droite de l'escalier

se trouve une salle de bain. Elle remarque également une porte un peu plus loin, deux autres à gauche et une en face, mais celles-là sont fermées.

Mathieu se dirige vers la porte à côté de la salle de bain, l'ouvre et entre pour déposer les boîtes qu'il transporte à l'intérieur. Myriam le rejoint et empile les siennes sur celles du jeune homme. La pièce est petite, mais accueillante : un lit le long d'un mur, une commode et une armoire à l'opposé. Au fond se trouve une fenêtre donnant sur la maison voisine. Heureusement, des rideaux opaques, qu'elle pourra tenir fermés, lui permettront de protéger son intimité.

— Voilà, déclare Mathieu. C'est ta chambre. Nous l'avons arrangée pour que tu y sois bien, mais si tu veux faire un changement, quel qu'il soit, n'hésite pas. C'est ta pièce, maintenant.

Myriam fronce les sourcils.

— Elle servait à quoi, avant ?

L'adolescent se passe la main dans les cheveux.

— C'était la chambre de Jasmine.

Myriam se tourne vers lui, surprise.

— Mais...

Il l'interrompt en mettant les deux mains devant lui.

— Ne t'en fais pas ! Elle ne dort pas dehors. On a juste réarrangé le *setting*. Maintenant, Julien et Emanuel partagent leur chambre, et Jasmine et Léa, la leur. C'est logique et personne ne s'en plaint.

Jasmine entre et pose difficilement la boîte qu'elle transporte sur la pile déjà formée.

— C'est mieux comme ça, affirme-t-elle. Tu as besoin de ton coin tranquille.

Mathieu approuve sans hésitation et Myriam mord sa lèvre. Cette famille a l'air parfaite. Elle l'accueille à bras ouverts, mais le regrettera-t-elle ? Les conflits arrivent lorsque les secrets se heurtent les uns aux autres. Ses mensonges pourront-ils coexister avec les leurs ? Elle en doute.

Les parents entrent à leur tour avec les boîtes restantes et les déposent par terre.

— Eh bien ! commente le père de famille. J'espère que tu aimes l'endroit.

— Oui, approuve l'intéressée en fixant le plancher, trop épuisée pour préciser sa pensée.

— Bien, sourit madame Fortin. Nous n'avons pas mis de draps sur le lit parce que nous avons pensé que tu apporterais les tiens. Est-ce que tu...

— Je les ai, l'interrompt Myriam.

La femme hoche la tête.

— N'hésite pas à descendre à la cuisine et à fouiller si tu veux manger. Ou trouve quelqu'un pour t'aider. Nous sommes tous là pour te soutenir, d'accord ?

— D'accord.

Monsieur Fortin touche rapidement l'épaule de sa protégée ; le contact est très court, mais apaise un peu le cœur de cette dernière. C'est la première fois depuis la mort de ses parents que quelqu'un la touche pour une autre raison que parce qu'il ne sait pas quoi faire d'autre. Le réconfort que veut lui apporter le père de famille semble si réel...

— Nous allons te laisser te reposer et ranger tes affaires. Tu l'aides à faire son lit, Mathieu ?

L'adolescent passe la main dans ses cheveux.

— Pas de trouble.

Les parents partent en souhaitant bonne nuit, mais la femme réapparaît aussitôt dans l'encadrement de la porte.

— Une dernière chose, lance-t-elle. Tu peux nous appeler Mathilde et André.

Myriam hoche la tête et la mère repart avec le sourire. Jasmine s'approche de la nouvelle venue.

— Si tu as un problème, n'importe quoi, je suis dans la chambre juste à côté. Tu peux me déranger quand tu veux, ça ne me dérange pas.

La contradiction arrache un glossement à Mathieu, que Jasmine ignore.

— S'il te manque quelque chose, je peux te le prêter, propose-t-elle.

— Merci, répond Myriam.

La cadette hoche la tête et tourne les talons, disparaissant par la porte située face aux escaliers.

— Elle est sympa, remarque l'adolescente.

Mathieu rigole.

— Quand elle veut.

Myriam hausse les épaules, puis ouvre l'une des boîtes pour en sortir une douillette et des draps. Le jeune homme prend le drap contour, le déplie et en envoie un côté à sa propriétaire. Ils l'installent sur le matelas.

— Où sont les autres ? demande Myriam, curieuse.

Mathieu ramasse le second drap.

— Les jumeaux sont en camp de vacances, et le père d'Emanuel a profité de sa semaine de congé pour partir avec lui quelques jours.

— Le père ? Comment...

Mathieu s'arrête et la dévisage.

— Personne ne te l'a dit ? s'étonne-t-il.

— Euh... Je...

— Je suis le seul enfant biologique de nos parents.

Les yeux de Myriam s'agrandissent.

— Tu veux dire que...

— Ils sont tous comme toi, plus ou moins.

— Tes parents sont...

— Fous. Complètement, rigole-t-il. Mais on est heureux, pas mal plus que bien des familles de sang, j'en suis sûr.

Il fait une pause et se passe la main dans les cheveux.

— Alors, j'imagine qu'ils ne sont pas si fous que ça, finalement.

— Mais si Emanuel a encore un père, pourquoi il est ici ?

— Il est le seul comme ça ; les autres sont vraiment adoptés. Sans nous, Manu serait allé dans un foyer, quelque part. Sa mère est partie quand il avait trois ans. Son père s'en est occupé, mais est tombé amoureux. La nouvelle belle-mère ne voulait rien savoir de l'enfant d'une autre et le père de Manu l'a choisie, elle. Le petit nous a rejoints à six ans. Le pire, c'est que ça fait deux ans que son père n'est plus avec la belle-mère de conte de fées.

L'adolescente fronce les sourcils.

— Pourquoi il ne reprend pas son fils ?

Mathieu pousse un léger soupir en balayant de nouveau sa chevelure.

— Leur lien est trop brisé. Manu n'accepterait jamais et son père le sait.

— Je comprends, mais en même temps...

Le jeune homme installe le second drap.

— Tu parleras de ça avec lui une prochaine fois. Je suis mal placé pour t'expliquer à sa place. Je suis avec mes parents, moi.

Ils finissent d'arranger le lit en silence. Alors que Mathieu fait mine de partir, Myriam le retient par un bras. Il se retourne alors qu'elle baisse les yeux au sol.

— Est-ce que tu crois qu'on peut s'en remettre ?

Il penche la tête de côté.

— De quoi ?

— De la... la... disparition de ses parents.

Elle lui jette un coup d'œil ; son doux sourire la frappe aussitôt. Peu importe qu'il ne connaisse pas la personne en face de lui, elle se sent tout simplement appréciée. Il donne l'impression de posséder le même amour inconditionnel envers l'être humain que son père.

— Je ne parlerais pas de rémission ; guérir, c'est redevenir comme avant, et tes parents ne

reviendront pas. Mais Jasmine a appris à vivre sans. Sans oublier, mais sans pleurer.

Il jette un regard par la fenêtre.

— Tu parleras avec elle.

Myriam hoche la tête. Il va fermer le rideau.

— Laisse-le comme ça, conseille-t-il. Le voisin est un peu voyeur.

Elle grimace et l'adolescent rit légèrement en se dirigeant vers la sortie.

— Ça ne devrait pas poser de problème.

Il lui sourit une dernière fois, puis quitte la pièce en fermant la porte. La jeune femme s'assoit sur le lit et passe une main sur son visage.

— Sans oublier, mais sans pleurer, souffle-t-elle.

Elle en est encore loin.

## Chapitre 2 – Ce qu'on a perdu

Mathieu se rend au salon et s'arrête devant le cadre qui contient la photo familiale. Il se souvient bien de ce moment, cinq ans plus tôt, où l'arrivée d'Emanuel avait été immortalisée.

En arrière-plan, ses parents sourient. Entre eux deux, un pas en avant, Mathieu a onze ans. Jasmine, huit ans, se tient à son côté. À leurs pieds, Emanuel, six ans, est encadré par les jumeaux de trois ans. Sur l'image, Mathieu jette ce qu'il pensait être un coup d'œil discret vers son nouveau frère, dont les larmes ont envahi les yeux. « Comment un papa peut-il laisser son fils à des inconnus ? » s'était-il demandé. La présence de ses propres parents derrière lui était d'un tel réconfort ! Emanuel avait-il fait quelque chose de mal pour que son père le déteste ?

— Pourquoi ? chuchote Mathieu avec un léger sourire.

Il s'était posé la question, encore et encore, au point que ça l'avait obsédé. À un moment, n'en pouvant plus, il avait demandé à son père les raisons de cet abandon. André lui avait souri avant de répondre.

— La vie est faite de choix, bonhomme. On décide toujours de ce qu'on priorise. Moi, je préfère tout faire pour ma famille, celle que je me suis construite avec ta mère, sans égard pour les liens du sang. Vous êtes tous mes enfants. Quant au père de Manu, il a choisi l'amour charnel.

Il lui avait alors jeté un regard hésitant.

— Je veux dire : l'amour d'une femme. Tu comprends ?

Mathieu connaissait l'existence de cet amour : son père aimait sa mère. Mais l'abandonnerait-il pour elle ? Jamais ! Alors, il ne comprenait pas les parents d'Emanuel. Les Fortin étaient une famille. Peu importe qui on ajoutait dans l'équation, Jasmine, Léa, Julien, et même Emanuel, le trio de base ne faiblissait pas.

André avait poursuivi en regardant d'un air rêveur la photo nouvellement encadrée.

— Tu feras tes propres choix, Math. À ton âge, ça peut paraître simple, mais une famille, c'est compliqué. Qui mérite d'être considéré comme tel ? Qui ne le mérite pas ? Parfois, on nous force à prendre parti et ça nous brise le cœur. Pourtant, on finit par le faire. Ou alors, on peut fuir. Sans famille, les décisions sont faciles, mais un cœur a besoin d'être soutenu. Sans famille, qui nous

encourage à avancer, hein ? C'est si triste, quand on y pense...

Oui, le garçon était d'accord. Et désormais, l'adolescent comprend. Myriam est complètement perdue. Ses parents, c'était sa famille. Maintenant, elle doit considérer qu'elle n'en a plus. Pourtant, c'est un choix. Qui fera partie des siens ? Elle devra prendre une décision. Elle pourrait choisir de fuir et de se refermer sur elle-même. Mais Mathieu espère qu'elle saura se tenir debout devant eux, même s'il sait que son avis a peu d'importance. Face à deux chemins, nous pouvons nous attarder pour écouter les conseils qu'on nous prodigue, mais à la fin, c'est nous qui reprenons la marche.

Le jeune homme se passe la main dans les cheveux et tourne les talons. Lorsque Myriam aura choisi d'élargir sa famille, une nouvelle photo sera à prendre. En attendant, les yeux humides d'Emanuel devront rester.

\*\*\*

La nuit a quelque chose de vicieux. Seule, Myriam peut enfin être elle-même ; son imposture transparaît sur son visage, ses sournoiseries inondent son esprit. Mais seule, elle se retrouve submergée : culpabilité, remords, voilà ce que cachent ses secrets. Dans la nuit, c'est évident : elle

ne mérite pas une seconde famille, tout comme elle n'a pas mérité la première.

Étendue sur son lit, elle lève la main devant son visage et la tourne dans tous les sens, jouant avec le mouvement de ses doigts. *Illusion. Enchantement. Jolie fille, que caches-tu au fond de toi ? Apparence. Trop d'importance. Jolie fille, que feras-tu de toi ?* L'allure est une rumeur qu'on croit sans condition, l'être, une parodie d'un physique menteur. Myriam le sait, mais en a assez.

— Laide, chuchote-t-elle. Je ne peux être que laide.

Sa main, ayant livré tous ses secrets, retombe sur le lit, laissant le plafond d'un blanc vide. Elle se redresse en soupirant. Elle se lève et se rend à sa fenêtre au rideau tiré. D'un geste, elle crée une ouverture pour observer le ciel.

Ce qu'elle voit, c'est le voisin qu'elle a aperçu en arrivant. Il se tient penché à sa fenêtre éclairée, face à la sienne. Ses cheveux noirs, libres d'attache, volent dans tous les sens sous le vent, donnant une allure fantomatique au jeune homme d'une vingtaine d'années. Ses lèvres bougent. Myriam a l'impression d'entendre un murmure à travers le verre. Elle tourne la poignée, entrebâillant la fenêtre.

Le chant devient alors plus concret. C'est quelque chose de guttural, les syllabes s'enchaînant sans former de mots. Les yeux fermés, l'adolescente écoute ces sons primitifs, essayant de comprendre les émotions confuses que ça provoque en elle. Au premier abord, elle pense à un chant de guerre, mais, dans la voix, au milieu des éclats de courage, il y a quelque chose de triste. C'est un cri du cœur, mais pas de ceux qui demandent de l'aide. Le jeune homme exprime simplement ce qu'il ressent, comme il le ressent, sans se poser de questions.

Lorsque Myriam rouvre les yeux, elle surprend le regard de l'autre braqué sur elle. Elle sursaute, honteuse d'être prise sur le fait. Pourtant, le voisin n'a pas l'air de se préoccuper d'être entendu. Elle a même l'impression que sa présence amuse le chanteur. Celui-ci lui offre un clin d'œil, ses yeux scintillant.

Prise de panique, elle referme rapidement la fenêtre et le rideau, n'entendant de nouveau que le murmure d'une voix dans le noir de sa nouvelle chambre.

Elle glisse le long du mur en soupirant. Quelle chance a le voisin ! Toutes ses dissimulations, toutes ses mesquineries, il les confie au vent, sans que personne ne les

comprenne. Elle est certaine qu'après, il peut oublier parce qu'il est vrai, sans barrière, sans gêne. Elle... elle ne peut pas, pas à ce point-là. Malgré tout, elle aimerait se sentir plus en paix avec elle-même. Elle veut que son apparence reflète ce qu'elle ressent.

Sa pile de boîtes attire son œil. Elle les rejoint et tasse celle du dessus pour atteindre la deuxième, qui contient, entre autres, ses fournitures scolaires. Elle prend son étui et ouvre la lumière de sa chambre avant de s'asseoir par terre. Elle sort des ciseaux et les tient en main quelques secondes, les contemplant. Puis elle saisit une mèche de ses beaux et longs cheveux et sans faire attention, la coupe.

La culpabilité et le regret sont des émotions qu'elle connaît, sans que personne n'en sache rien. Eh bien, d'une façon ou d'une autre, elle leur montrera. L'apparence importe peu si le dedans est souillé.

\*\*\*

Mathieu cligne des yeux à plusieurs reprises, puis se passe la main dans les cheveux ; le choc est trop grand de si bon matin. Il se trouve au pied des marches et, devant lui, Myriam pince les lèvres, le défiant du regard. Ses cheveux... Ses cheveux sont... bâclés. Du foin mal tranché. Les mèches,

de longueur allant d'une trentaine à une dizaine de centimètres, sèment en lui des émotions confuses : la surprise, le doute, la pitié, l'inquiétude... Il y a quelque chose d'autre... La curiosité, peut-être ?

— Tu..., commence-t-il.

— Quoi ? le coupe sèchement l'adolescente. Il prend une inspiration et se détourne.

— ... viens manger ? Je vais te montrer la cuisine.

La jeune femme reste immobile un instant, interdite. Aucun commentaire ? Elle ne s'attendait pas à ça.



— Maman..., hésita Myriam. Pourquoi tu n'as pas répondu à la folle qui t'a dit que tu ne savais pas t'habiller ?

— Parce que lorsqu'on n'a rien de bon à dire, on ne dit rien.

— Mais elle, elle a bien parlé.

— Oui, et j'aurais préféré qu'elle se taise. Pas toi ?

— C'est clair ! Mais je ne laisse personne m'insulter sans rien dire.

La mère sourit.

— Les gens intelligents apprennent à se taire lorsque ce n'est pas nécessaire de parler. Tu verras : le jour où tu feras une gaffe et que la

personne en face de toi ne te fera aucun commentaire, tu seras soulagée.

— Hum...

La femme se mit à rire, puis continua sur le ton de la confiance.

— Cela dit, si tu trouves une bonne réplique pour boucher les personnes à la langue trop bien pendue, n'hésite pas. Se faire remettre à sa place, ça peut faire du bien à tout le monde.

Myriam rit à son tour.

— Mais si on n'a rien de mieux à dire, on se tait, c'est ça ?

— Voilà ! On fait une sortie beaucoup plus glorieuse en ne répondant pas à une insulte qu'en disant n'importe quoi.



— C'est original, commente André, assis à la table de huit places.

En face de lui, Jasmine se retourne pour dévisager sa nouvelle sœur. Plus loin, de l'autre côté du comptoir, dans la cuisine, Mathilde échappe un petit cri.

— Mon Dieu...

Mathieu hausse les épaules.

— Pourquoi pas ?

Jasmine rigole.

— C'est spécial, on va se le dire. Mais je comprends. Parfois, on a juste envie de changement.

Myriam tire sur l'une de ses mèches les plus longues, mais reste plantée à l'entrée de la salle à manger, muette. La mère de famille se dirige vers elle en se tordant les mains.

— Eh bien, ça va le faire pour l'instant, j'imagine. Tu es assez grande pour décider de ce que tu veux faire de tes cheveux. Tu veux manger ?



La fillette hurlait, pleurait. Elle ne voulait rien entendre de ce que son père essayait de lui dire alors que, sérieux, le ton de voix ferme mais posé, il la maintenait en place, le regard plongé dans le sien.

— Écoute. Écoute-moi, Myriam !

La petite finit par se calmer, pleurnichant sans bruit. Le père desserra son étreinte.

— Est-ce que tu comprends pourquoi je te chicane ?

Elle baissa la tête sans rien dire.

— C'est parce que je t'aime. Je veux que tu sois une enfant heureuse et forte, bien élevée, qui plaira aux gens. Tu ne peux pas faire n'importe quoi. Si je te laissais tout faire, je serais un mauvais père. C'est justement parce que je t'aime que je

dois te sermonner quand tu fais quelque chose de mal. Tu comprends ?

Après un hochement de tête de sa fille, le père sourit.

— Tu es si jolie ! Je ne peux pas te laisser gâcher ça.

Myriam rigola alors qu'il la serrait dans ses bras.

— Qu'est-ce que je l'aime, ma si jolie princesse !



Après avoir grignoté son déjeuner, Myriam a rapidement quitté la table. Certains ont voulu lui tenir compagnie, mais elle a refusé. Elle n'avait aucune envie de faire la conversation avec des inconnus pleins de bonnes intentions. Elle s'est donc enfermée dans sa chambre le temps que Mathieu et Jasmine sortent voir des amis et que leur mère parte travailler. Le père, comme il est écrivain, ne quitte pas la maison. Mais il lui a dit qu'il s'enfermerait dans son bureau jusqu'au midi.

L'endroit désormais silencieux invite la nouvelle arrivée à entreprendre la visite qu'on lui a suggérée plus tôt. Après la descente des escaliers, elle tourne à gauche, se retrouvant dans la salle à manger, puis dans la cuisine. En empruntant le couloir à gauche, au fond, elle découvre plusieurs

portes : une salle de bain, une garde-robe, la chambre des parents et le bureau dans lequel elle entend André taper à l'ordinateur.

À l'autre bout du couloir, Myriam débouche dans un petit vestibule qui donne sur la porte latérale, celle que la famille utilise au quotidien. Pour finir le carré du rez-de-chaussée, elle arrive dans le grand salon avec son divan à plusieurs places et ses deux fauteuils. Il y a également une télévision et une Xbox.

Le portrait de famille attire son regard. À part le fait que les enfants ne ressemblent pas physiquement à André et Mathilde, rien ne cloche. C'est une belle petite famille.

L'adolescente se passe la main sur le visage. Elle ne comprend pas trop comment c'est possible. Comment monsieur et madame Fortin parviennent-ils à ne pas privilégier Mathieu ? Aurait-elle autant aimé ses parents s'ils n'avaient pas vraiment été les siens ? Elle l'espère, mais n'en est pas sûre. C'est déjà compliqué avec les liens du sang, alors sans...

Se secouant, elle poursuit son exploration. Elle descend au sous-sol, se retrouvant dans une salle plutôt grande, remplie de nombreux jouets : une maison de poupées, un rail de chemin de fer,

un tapis de course, des camions... Un écran et une Wii trônent sur un meuble.

Après avoir traversé l'espace, elle découvre une minuscule pièce avec une toilette et un lavabo. Une dernière porte, juste à côté des marches, mène dans une chambre. La jeune femme parie sur celle de Mathieu puisqu'il y a un seul et unique lit. Mais elle n'arrive pas à relier la décoration de la pièce et son propriétaire. Elle se croirait dans la salle de réunion d'un fan-club. La bibliothèque est remplie de mangas, bien qu'elle comporte aussi des romans. Des figurines sont déposées sur des étagères et des affiches d'*anime* qui lui sont inconnus font figure d'ornement.

Myriam referme la porte, coupable d'être entrée dans l'intimité du jeune homme.



— Les passions, ça ne s'explique pas, lui affirma son père. Ça peut venir d'un lien d'attachement que tu as avec une personne, de quelque chose qui te fait du bien ou d'un cadeau que tu reçois. Ça n'a pas d'importance, du moment que c'est maintenant ce que tu aimes faire ou avoir chez toi.

— Comme ta collection de sport ?

Le père sourit, comme chaque fois qu'on mentionnait sa collection. Il avait tout ce qu'il lui

fallait pour jouer à de très nombreux sports : raquettes, balles de tennis, volants, ballons de soccer, de football, bâton de hockey, rondelles, skis, planches à neige, à roulettes...

— Exactement !

— Tu ne t'en sers même pas.

— C'est ce que je disais. Ça me vient de mon parrain. Il adorait les sports, mais ne faisait que les regarder. Ce qu'il aimait, c'était la joie que ça apportait aux autres. Alors, je me suis équipé pour fournir ceux qui veulent apprendre à jouer.

— Et tu prêtes ta collection tout le temps.

— Le plus souvent possible. Et pourquoi ?

La jeune fille rigola.

— Voir leur sourire réjouit !



De retour dans le petit salon du deuxième étage, Myriam s'immobilise. Les pièces restantes sont des chambres, elle le sait, et elle craint d'avoir l'impression de faire du voyeurisme, comme avec celle de l'aîné.

Elle fait un pas hésitant vers son abri, puis se secoue et se remet en marche pour aller sur sa gauche. Les autres sont plus jeunes qu'elle, ça ne devrait pas la déranger. Elle ouvre la première porte. Déception, il s'agit d'une garde-robe avec

des draps, des oreillers et plusieurs boîtes. Elle referme aussitôt.

La pièce suivante se révèle des plus intéressantes. Elle comporte deux lits à l'opposé l'un de l'autre. Il s'y trouve deux mondes complètement différents. Le premier est fait de superhéros, de blocs Lego et de joueurs de soccer. Rien n'a réellement d'ordre. Le second en est un des plus banals. Les draps sont lignés vert et bleu, une bibliothèque est remplie de romans et de revues. La seule chose qui relie les deux côtés de la chambre, ce sont les blocs Lego ; mais les constructions sont beaucoup plus peaufinées dans la seconde partie, et chaque bloc non utilisé a sa place dans une petite boîte.

— C'est là que ça paraît qu'ils n'ont pas le même sang, commente l'adolescente avant de refermer la porte.

La dernière pièce de la maison est semblable à la précédente quant à la disposition : deux lits à l'opposé l'un de l'autre. Mais en ce qui concerne le décor, on change de registre. Le premier côté comporte une petite bibliothèque, qui contient certes des livres, mais également des bibelots. Au mur se côtoient groupes de musique et chevaux. Près du lit, il y a un étui de flûte traversière. Dans l'autre moitié de la chambre, la vie est rose. Les

toutous ont eu raison du lit et de tout ce qui l'entoure. Juste des toutous, à l'infini.

— Intense, échappe Myriam en quittant la pièce.

À quoi peuvent bien ressembler les trois autres membres de la famille ? Quelle est l'ambiance de cette maison ? Chez elle, c'était tellement calme, tellement rangé...

Elle retourne s'enfermer dans son domaine. Elle se laisse tomber sur le lit, fixant le plafond, qu'elle trouve toujours aussi vide.

Rien n'a de sens. Quand pourra-t-elle se sentir mieux ? Juste un peu mieux, suffisamment pour sourire. Est-ce que ça arrivera de nouveau ?

Ses yeux se ferment. Dans sa tête, elle entend le murmure d'une voix. Sa mère lui chantait toujours une berceuse pour qu'elle s'endorme. Parfois, Myriam faisait une sieste seulement pour avoir droit à la chanson. Tout ce qu'elle voulait, c'était se sentir en sécurité. Tout ce qu'elle veut, c'est une main pour caresser ses cheveux. Tout ce dont elle a besoin, ce sont ses parents.



De derrière la porte, Myriam écoutait les voix basses.

— On fait quoi ? demanda sa mère, découragée. Je ne sais plus quoi inventer pour qu'elle reste dans son lit.

— Elle a peur, on n'y peut pas grand-chose. Quand bien même on lui répéterait que les monstres n'existent pas...

— Et si on mettait une vieilleuse plus puissante ?

— Je crois qu'on la retrouverait quand même dans notre lit.

— Donne-moi une idée !

— Elle dit qu'elle n'aime pas le plafond, qu'il est trop blanc.

— Un plafond, c'est toujours blanc. Tu voudrais qu'on le peigne en rose, peut-être ?

— Calme-toi. Je lance des pistes d'idées.

— Je suis désolée, soupira la mère. Je suis exténuée.

— On va bien trouver quelque chose !

Le silence dura quelques secondes.

— Je sais ! s'exclama la femme. Est-ce que tu te souviens des autocollants pour mur qu'on avait vus au magasin ? Il y en a des luminescents. Si on lui en met au plafond, peut-être que...

Leur petite fille fit irruption dans la pièce, criant de joie.

— Je veux des étoiles ! Et des cœurs ! Même  
des animaux !

Ses parents éclatèrent de rire.



### Chapitre 3 – Ce qu'on désire

— T'as la tête où ?

Un sursaut secoue Mathieu, qui se tourne vers le jeune homme qui le fixe. Simon est le premier gars avec qui il s'est lié d'amitié au secondaire. Son ami a toujours été grand, mais c'est seulement parce qu'il a eu sa poussée de croissance plus tôt que les autres. Il se trouve désormais dans la moyenne, ce qui ne le rend pas banal pour autant. Il a un visage attirant, à en croire ce que chuchotent les filles. Les cheveux toujours en bataille, il se coiffe parfois d'une casquette, comme maintenant. Les vêtements qu'il porte sont à la limite d'être trop grands. C'est son style, répond-il quand on lui en fait la remarque. Mais son ami, qui le connaît depuis quatre ans, a plutôt déduit que sa mère avait amorcé le « style » quand il grandissait trop vite : pour que ses vêtements durent plus longtemps.

La main de Mathieu glisse dans ses cheveux pendant qu'il observe le terrain de soccer désert. Assis dans le gradin, Simon et lui passent souvent le temps à parler avec un ballon de soccer entre les

mains. Parfois, ils se lèvent pour se faire des passes ou travailler la précision de leurs touches.

— Je pense à ma nouvelle sœur.

Son interlocuteur se tourne soudain vers lui, tout ouïe.

— Vrai ! Tu m'as dit que t'allais avoir une autre frangine. Elle est arrivée ?

— Hier.

— Qu'est-ce qu'elle a pour que tu y penses autant ? C'est pas comme si t'étais pas habitué. T'en as déjà gagné quatre en, genre, quatre ans.

— Ouais, mais même Manu, ça fait un bout de temps qu'il est arrivé...

Mathieu secoue la tête.

— Mais ce n'est pas ça. C'est que d'habitude, ils arrivent jeunes.

Les sourcils de Simon se soulèvent.

— Ben quoi ? Elle a quarante ans ?

— Quinze.

L'autre hoche la tête avec conviction.

— Ah, je vois...

— Tu peux me dire ce que tu vois ?

Le ballon de son ami frappe le sol alors qu'il se lève d'un coup en plaçant ses mains sur son cœur de façon théâtrale.

— Le coup de foudre !

Un sourire en coin apparaîût sur le visage de Mathieu.

— Non, je ne pense pas.

Simon se rassoit.

— Tu ne penses pas ? Tu veux dire que tu sais pas si c'est le coup de foudre ? T'es bête ou quoi ?

— Non, ce n'est pas le coup de foudre. Mais je ne sais pas si elle m'attire ou si je suis juste curieux. Ce matin, elle a coupé ses cheveux n'importe comment. C'est une belle fille, mais là, elle ne ressemble plus à rien.

— Hum, hum...

— Ce qui est bizarre, dans le fond, c'est qu'avant qu'elle se coupe les cheveux, je n'avais pas remarqué qu'elle était belle. Maintenant, je ne peux pas m'empêcher de me demander pourquoi elle a fait ça.

— Hum, hum...

— Bon, je sais bien qu'elle vient de perdre ses parents et que ce doit être dur, mais ce n'est quand même pas un comportement très sain d'esprit. Quand on arrive dans un nouvel endroit, on essaie de bien paraître, non ? Et puis...

— Hu...

— Si tu me ressors un *hum, hum*, je te casse la gueule.

— Ouah ! Ça joue *rough*...

— Je veux juste dire que c'est bizarre.

— Je pense pas que c'est ça, ton problème.  
Tu sais très bien que les personnes en deuil sont, genre, vraiment excentriques.

Mathieu lève les yeux au ciel, mais l'autre poursuit.

— Je pense que c'est précisément elle qui t'intéresse. C'est pas étonnant. S'il fallait qu'une fille de quinze ans vienne habiter chez moi...

— On n'espionnera pas ma nouvelle sœur.

— T'es pas croyable ! Tu me prends pour qui ?

— Simon.

Le jeune homme se jette sur les genoux.

— Pourquoi connais-tu tous mes secrets ?

— Tu veux bien être sérieux ?

Le rire de son ami résonne alors qu'il se lève en reprenant son ballon.

— Si tu viens faire des tirs au but avec moi, je le redeviendrai.

Une fois debout, Mathieu ramasse le ballon qu'il a laissé sur le côté du gradin. Ils se dirigent vers le but.

— T'es vraiment lourd.

— C'est pour ça que tu m'aimes.

\*\*\*

Une bonne odeur de nourriture titille l'odorat de Mathieu alors qu'il pousse la porte de la maison et se débarrasse de ses souliers dans le vestibule. Il sait bien qu'il n'a pas une famille traditionnelle, mais c'est la sienne, et il n'avait jamais rien ressenti d'étrange avec ça, jusqu'à hier. L'été leur apporte un présent bien inhabituel.

— C'était le temps que t'arrives !

Debout au milieu du salon, Jasmine le dévisage.

— Je suis en train de m'autodigérer !

Son frère s'approche d'elle.

— Juste à convaincre les parents de nous donner des cellulaires.

— Dans nos rêves, oui !

La faim pousse Jasmine à courir jusqu'à disparaître dans la salle à manger.

— Il est là !

— Dis-lui d'aller chercher Myriam dans sa chambre ; on soupe ! crie leur mère.

La jeune fille réapparaît.

— Va chercher...

— J'ai compris, affirme l'adolescent.

Une fois les escaliers montés, il frappe à la porte de sa nouvelle sœur.

— Myriam ?

Pas de réponse. Il élève la voix et l'appelle de nouveau, mais toujours rien. Inquiet, il pénètre discrètement dans la pièce. L'adolescente est là, étendue de travers dans son lit, ses cheveux entourant sa tête comme une forêt d'algues qui s'attaqueraient à son visage.

Elle dort à poings fermés, mais certainement pas paisiblement. Des mouvements et des gémissements font surface de temps à autre. Mathieu s'approche d'elle, tout doucement.

Il n'avait pas remarqué ses mains si petites et mignonnes, ni ses lèvres plutôt pulpeuses.

— Tu fous quoi ?

Il sursaute et se tourne vers Jasmine, qui est accotée sur le cadre de la porte.

— Je... Je l'ai appelée, mais elle n'a pas répondu, alors j'allais la réveiller.

— Hum, hum...

— Ce que vous pouvez m'énerver, Sim et toi !

— Qu'est-ce que ton meilleur copain a à voir là-dedans ?

— Laisse tomber. Je la réveille et on arrive.

— On vous attend, lui fait savoir Jasmine en lui jetant un regard méfiant.

Les mâchoires du jeune homme se crispent alors que Jasmine tourne les talons et part. Mathieu

retient un soupir avant de toucher l'épaule de la dormeuse.

— Myriam ?

Il la secoue un peu plus fort. Elle se redresse en sursaut, affolée. Il recule d'un pas, les mains devant lui.

— C'est moi, c'est Mathieu !

L'adolescente essaie de reprendre son souffle.

— Je venais juste te chercher pour souper, s'excuse l'autre en passant la main dans ses cheveux.

Une grande bouffée d'air finit par la soulager.

— Sors !

L'ordre est clair, mais Mathieu reste figé. La jeune femme braque ses yeux pleins d'eau dans les siens.

— S'il te plaît, murmure-t-elle.

Il se secoue et quitte la pièce. Il n'a jamais vu tant de détresse chez une personne ayant atteint l'adolescence. Emanuel et Jasmine ne l'ont pas eu facile, mais ils étaient des enfant à ce moment-là, et même si rien n'est réglé dans le cas d'Emanuel, il a l'habitude. Avec Myriam, c'est différent. Dans son esprit à elle, tout restera très clair. Peu importe

les années qui passeront, elle se souviendra de tout.  
Cette pensée le fait frissonner.



— Poussin ?

Les yeux de la petite Myriam s'ouvrirent pour regarder son père, puis se refermèrent.

— Il faut se lever, ma belle.

La fillette soupira et entrouvrit difficilement les yeux.

— Pourquoi ?

L'homme éclata de rire.

— Parce que c'est le matin et qu'on a une belle journée qui nous attend.

— Je ne veux pas aller à la garderie.

— Oh ! Je comprends. Je ne veux pas aller au travail non plus. C'est pour ça qu'aujourd'hui, nous allons sécher.

Soudain droite dans son lit, bien éveillée, sa princesse le regarda avec intérêt.

— On n'y va pas ?

— Non.

— On va s'amuser ?

— Oui !

— Quand ? Où ?

— Et si on décidait ça avec maman ?

L'enfant s'extirpa des couvertures et sortit rapidement de la pièce alors que le rire de son père

résonnait dans la chambre. Elle n'avait jamais eu une si bonne nouvelle au réveil.



Une grande inspiration bien nécessaire aide Myriam à se calmer encore avant d'entrer dans la salle à manger, sans défense, exposée aux quatre membres de la famille qui s'y trouvent déjà. Tout le monde mange à la table en échangeant des mots de temps en temps, mais à son arrivée, ils se taisent pour la regarder. André se lève et lui sourit.

— Comme on ne savait pas à quel moment tu arriverais, on a commencé à manger. Tu n'as qu'à te prendre une assiette sur le comptoir et te servir du macaroni, puis viens nous rejoindre.

La jeune femme approuve d'un signe de tête, soulagée – comme toujours – du comportement de la famille. Après s'être servie, elle va s'asseoir à côté de Jasmine, en évitant le regard du grand frère.

Elle n'a pas pris la peine de se peigner ; de toute façon, elle n'en voit pas l'utilité avec sa nouvelle coiffure. Elle a l'impression de n'être qu'un corps vide. Pourtant, si elle est embarrassée de son apparence, ça veut bien dire qu'elle ressent quelque chose. Et ça la trouble encore plus, parce qu'elle ne sait pas qui pourrait bien vouloir de ce qu'elle cache. Le moisi de ses secrets, la pourriture

de ses menteries. Elle devrait s'immoler par le feu, brûler jusqu'à son âme gâtée. Voilà ce qu'elle devrait faire.

— Quand grand-maman est morte, j'ai pleuré sans m'arrêter pendant des semaines, raconte soudain Jasmine, attirant son regard. Tu vois, je ne me souviens pas vraiment de ma maman. Elle est partie avant que je puisse avoir un bon souvenir. Grand-maman a pris soin de moi pendant à peu près un an, mais la mort de sa fille lui avait apporté des maladies. Bon, je ne sais pas trop quoi, mais il fallait souvent que je m'arrange toute seule.

— Tu avais quel âge ?

— Trois ans.

Myriam reste figée, la bouche ouverte.

— Puis elle est partie elle aussi et les Fortin m'ont accueillie. Je suis la première à être arrivée. J'avais quatre ans. Et j'ai pleuré. *My god*, j'ai tellement pleuré ! Mais finalement, c'est une chance que j'aie été adoptée. Je suis assez vieille pour comprendre, là. Grand-maman, même si elle était encore en vie, serait à moitié morte. Je serais encore seule.

Le regard fuyant, Myriam baisse la tête vers sa nourriture. Sa cadette se penche vers l'avant pour apercevoir son visage.

— Je sais que ce n'est pas pareil pour toi. Tu étais heureuse, bien dans ta peau. Surtout, tu es plus vieille, je sais ! Mais j'aimerais bien que tu nous laisses une chance. Si tu crois que c'est possible.

La respiration de la nouvelle arrivée accélère. Bien dans sa peau ? Heureuse ? L'était-elle ?

— Pas encore, murmure-t-elle.

— D'accord, lui dit doucement la mère de famille.

L'adolescente relève la tête pour la regarder.

— C'est d'accord, assure Mathilde. Prends ton temps. Peu importe l'attente, nous serons prêts à t'accueillir quand tu le voudras. Pour nous, tu es déjà des nôtres, alors on est là si tu en as besoin. Mais on comprend que tu veuilles être seule pour l'instant, c'est normal.

Les ongles de l'interpellée entrent dans ses paumes alors qu'elle serre les poings. Elle ne mérite pas ça. Ce qu'elle veut, c'est ne pas avoir de chance. Elle veut en vouloir à tout le monde. Pourquoi ne réussit-elle qu'à s'en vouloir à elle-même ? Pourquoi ?

— Ce n'est peut-être pas ce que tu as besoin d'entendre, ajoute doucement André. Mais nous, nous avons besoin de te le dire. Tu peux te reposer

sur nous autant que tu veux. Il n'y a aucune honte à avoir.

— C'est ça, la famille, complète Jasmine.

Les larmes dévalent le visage de Myriam, qui se mord les lèvres de frustration. Au diable, la famille !

— Excusez-moi, marmonne-t-elle en se levant avant de quitter la cuisine à la course.

Elle remonte dans sa chambre et claque la porte derrière elle. Le bien, le mal... au diable ! La chance, la malchance... au diable ! Elle se passe la main sur le visage, repoussant ses larmes. C'est ce qu'elle veut, ce qu'elle mérite, d'aller au diable.



— C'est ça, être parent, lui expliqua son père. Il faut sermonner, faire des remontrances, chicaner, disputer... tout en aimant si fort qu'on ne désire que prendre l'enfant dans nos bras pour le consoler.

— Job de *marde*, en déduisit l'adolescente avec un sourire. Maintenant, je ne te croirai plus quand tu vas chialer.

— Tu aurais tort. Il y a toujours une raison à mon chialage, comme tu dis.

— Si ça sert à ça, des proches, se faire ramasser, je ne vois pas pourquoi on aime autant en avoir.

Son père éclata de rire.

— C'est parce que contrairement à n'importe qui d'autre, si tu te chicanes avec ta famille, elle sera quand même là après.

— Ce n'est pas le cas pour toutes.

— C'est vrai. Mais ça l'est pour la tienne.

Myriam grimaça, puis se mit à rire.

— J'espère bien ! Avec la petitesse de ma famille, on n'a pas le droit à l'erreur.

— Alors, n'en faisons pas, conclut l'homme.

— Très bien. Pas d'erreur.



## Chapitre 3.5 – Ce qu'on lui a offert

Elle sait que c'est arrivé : elle s'est tenue, encore fragile sur ses pattes, à côté du corps de sa mère, sans être suffisamment grande pour voir dans le cercueil. On l'a sûrement soulevée pour qu'elle l'aperçoive, mais personne n'est là pour le lui raconter. A-t-elle eu peur ? S'est-elle seulement rendu compte de ce qui se passait ?

Jasmine ne le saura jamais.



La fillette se mit sur la pointe des pieds et étira son bras pour essayer de saisir le sac de pain qui reposait sur le comptoir de la minuscule cuisine... Mais sans succès. Elle relâcha sa position, puis, les yeux plissés, regarda les objets autour d'elle. Avec toute la force de ses trois ans, elle tira une chaise jusqu'à l'endroit où elle se trouvait et y monta.

Le pain enfin à sa portée, elle ouvrit l'emballage, se saisit d'une tranche et la dévora goulûment. Un peu rassasiée, elle attrapa le sac et entreprit de descendre de sa chaise, écrasant le contenu de son bagage en route. Une fois les pieds sur le plancher, elle courut au garde-manger tant

bien que mal et l'ouvrit après avoir laissé tomber son fardeau au sol. Malgré le peu de nourriture que l'armoire contenait, le visage de la petite s'illumina alors qu'un reste de beurre d'arachide attirait son attention. Le pot rejoignit le pain par terre. Puis une fourchette, qu'elle prit dans le tiroir des ustensiles qui ne contenait plus que ça, rejoignit le reste.

Le couvercle du beurre d'arachide, qu'elle avait mal fermé la dernière fois, tomba sans qu'elle n'ait à forcer. Elle prit une grande fourchettée, qu'elle mit dans sa bouche, avant d'étendre à grand-peine ce produit gras sur une tranche de pain. Une fois satisfaite du mélange de mie et d'arachides qu'elle avait réussi à créer, elle se leva en le tenant bien en main et quitta la cuisine, excitée.

Elle ouvrit la porte de la chambre de sa grand-mère, qui se trouvait toujours couchée sur son lit, incapable de se lever cette journée-là.

— Jasmine ? réussit à articuler la femme.

L'interpellée sourit en l'entendant parler. Tout geste qui prouvait à l'enfant que sa gardienne était toujours consciente la remplissait de joie, même si elle ne pouvait réellement saisir la situation.

À petits pas rapides, la gamine marcha jusqu'au lit et allongea les bras pour déposer le « sandwich » sur la table de chevet.

— Merci, souffla la femme sans pour autant réussir à s'emparer de la nourriture.

L'enfant se hissa sur le lit en s'aidant des draps, puis se blottit contre sa grand-mère en mettant son pouce dans sa bouche.

Elle était heureuse.



Cette fois, elle s'en souvient un peu : l'ambiance du salon funéraire vide de toute personne connue, la jolie boîte qu'on lui a dit contenir sa grand-mère, pourtant beaucoup trop petite pour y placer un corps, la solitude qu'elle ressentait même si elle croisait plus de gens que jamais auparavant, la peur, l'ennui, la confusion...

Elle se rappelle qu'elle ne voulait pas qu'on la touche. Elle était capable de tout faire toute seule. Elle voulait être grande, comme sa grand-mère lui disait de l'être. Mais elle pleurait.



Son pied franchit le seuil d'une nouvelle maison, comme il l'avait fait à plusieurs reprises depuis qu'on avait sorti la fillette de chez elle. Sa main dans celle d'une femme, elle n'eut pas le

choix d'entrer complètement dans le bâtiment, même si elle ne le voulait pas.

Elle redressa la tête pour jeter un regard dur au garçon qui se tenait devant elle et qui l'observait en silence.

— Mathieu, dis bonjour à Jasmine, demanda l'homme dont les mains étaient posées sur les épaules du garçon.

L'interpellé, trop gêné pour parler, leva la main pour faire « coucou ». La fillette plissa le nez et détourna le regard. Elle n'avait rien à dire.

\*\*\*

Assise à même le sol dans un coin de la salle à manger, tenant le bol qu'on lui avait remis dans les mains, Jasmine mangeait en silence. Installé à table, Mathieu lui jetait sans cesse des regards confus. Mais comme les adultes ne reprochaient rien à la nouvelle arrivée, il ne pouvait pas se permettre de glisser des commentaires.

On la laissait faire presque tout ce qu'elle voulait. Le garçon avait de la difficulté à comprendre pourquoi, mais il était d'accord avec ses parents sur le fait que la gamine ne faisait rien de « mal » à proprement parler. On aurait dit une mini adulte excentrique qui menait sa vie en colocation.

Sauf que contrairement aux grands, elle pleurait souvent. En se réveillant la nuit, comme au matin. Sans aucun événement particulier. Parfois en mangeant. Et tous les soirs, en s'endormant, elle pleurait. Mathieu l'entendait depuis la chambre voisine. Ils vivaient dans un grand appartement, à cette époque, et les murs étaient mal isolés, alors il s'en rendait presque tout le temps compte.

Puis tranquillement, les larmes coulèrent de moins en moins. Comme ça, sans rien de particulier, elle s'intégra à la famille. Et se mit à manger à table.

Puis un jour, Jasmine se montra méchante envers Mathieu et elle se fit punir. Preuve qu'enfin, elle était devenue une Fortin.



## Chapitre 4 – Ce qui se brise

Mathieu est toujours assis à la table de la cuisine, seul. Les autres ont fini de manger et sont partis. Son père lui a conseillé de ne pas trop penser à sa nouvelle sœur pour l'instant, que c'est elle qui décidera quand elle sera prête. Il le sait, mais c'est plus facile à dire qu'à faire.

Sa mère a laissé un mot sur la table à l'intention de Myriam, lui disant que son assiette est au frigo, de manger quand elle le voudra. Quand il fixe le papier plein de bonnes volontés, il se sent coupable. Il n'a rien dit en présence de la jeune femme et n'a pas fait un son depuis son départ. Il est paralysé, ne sait pas comment s'y prendre. Un sourire. Tout ce qu'il veut, c'est lui faire esquisser un sourire. Est-ce si mal d'y penser ?

Il finit par se lever pour aller au sous-sol. Puis, étendu sur son lit, il commence à lire un manga, mais rien à faire : il a la tête ailleurs. Il entend une chasse d'eau se déclencher, puis quelqu'un descendre du deuxième. Il jette un coup d'œil à son cadran ; il est presque minuit. Il se lève et monte discrètement les marches. Il s'y assoit

avant d'atteindre le rez-de-chaussée, écoutant la personne s'activer dans la cuisine : Myriam a trouvé le mot de Mathilde, en déduit-il.

Après plusieurs minutes, des pas se dirigent vers lui. Soudain affolé, il se plaque au mur de l'escalier. Mais l'adolescente passe devant lui sans le remarquer.

Mathieu expire de soulagement, jusqu'à ce que la porte de la maison s'ouvre, puis se referme. Sans savoir pourquoi, il se lève, va enfiler ses espadrilles, puis poursuit sa protégée dans la nuit.

\*\*\*

Étouffer simplement du fait d'être dans une maison... Myriam ne savait pas que c'était possible. Pourtant, ce soir-là, elle a soudain eu l'impression que les murs se refermaient sur elle. Alors qu'habituellement, la nuit est inquiétante, l'obscurité extérieure lui a aussitôt fait du bien. Elle se sent désormais plus à sa place dans la rue.

Elle le sait, elle perd pied. Mais elle ignore comment retrouver l'équilibre. Elle laisse donc son poids l'entraîner vers l'avant sans plus réfléchir.

Elle fait le tour du quartier une première fois, puis une seconde. Alors qu'elle se demande pourquoi elle tourne en rond, un rire se fait entendre ; un vrai rire de dément, sans limite de

civilité. La jeune femme se tourne d'un coup vers le voisin aux cheveux noirs, tordu de rire sur sa galerie. Il essaie de reprendre son souffle, mais pouffe de plus en plus chaque fois qu'il la regarde. Elle serre les poings et se raidit. Elle marche droit vers lui et monte les quelques marches pour plonger son regard dans ses yeux à la couleur du chocolat – geste possible grâce à la posture de l'autre qui est déjà penché vers l'avant, permettant l'alignement de leurs visages.

— Qu'est-ce qui t'amuse ? gronde-t-elle.

— Toi, répond-il simplement.

Myriam n'est pas d'humeur pour ces bêtises et n'accepte pas si facilement qu'on rit d'elle. Elle n'est pas sa mère, qui savait si bien se taire.

— Va te faire voir, le disjoncté !

— Disjoncté ? C'est exquis !

— T'es vraiment un malade.

Le voisin reprend son sérieux d'un coup et se redresse pour la toiser de haut.

— Sache qu'il n'y a de fous que ceux qui décident de ne pas l'être. Ce serait une grave erreur de croire que ce mot est péjoratif.

La jeune femme grimace.

— Comme tu veux.

Elle tourne les talons et commence à s'éloigner. Mais il la retient.

— Je suis Alexandre. Toi ?

Elle le dévisage.

— Pas un objet de dérision.

Le sourire du jeune homme s'agrandit.

— Il ne faut pas se coiffer comme ça et passer plusieurs fois au même endroit en plein milieu de la nuit, dans ce cas-là.

— Ce que je fais, ça ne te regarde pas.

— D'accord, mais...

Le voisin se penche vers elle et chuchote.

— Tu voudras peut-être savoir que tu es suivie depuis que tu es sortie de cette maison « spécial adoptions ».

Myriam se retourne pour observer la rue, mais ne voit rien.

— Il s'est réfugié dans sa cour quand il a remarqué que je l'avais vu.

— Qui c'est ?

Le fou lève un sourcil.

— Pourquoi je te le dirais ?

— De toute façon, je ne sais même pas pourquoi je te le demande.

— Qui sait ? Je t'ai peut-être fait bonne impression.

— À tous les coups, tu me dis n'importe quoi pour paraître intéressant.

— Libre à toi de le croire, libre à moi de dire ce que je veux. C'est ça, vivre en paix.

— Eh bien, je vais aller vivre en paix loin de toi, ça vaut mieux.

Alexandre rit aux éclats, puis la salue en touchant son front et en éloignant sa main d'un geste théâtral.

— *Ciao* ! À la prochaine promenade.

Myriam grommelle en partant d'un bon pas jusqu'à la maison des Fortin. Elle referme la porte derrière elle, soudain soulagée. Cet imbécile l'a mise hors d'elle, mais pendant un instant, il a réussi à la distraire comme personne ne l'avait fait depuis l'accident de ses parents. C'est fou, complètement fou. Comment un type comme lui peut-il vivre en paix ? Comment peut-il se foutre autant de tout ce qui l'entoure ? Ça n'a pas de sens.



L'un des insupportables garçons du voisin accosta Myriam.

— Tes parents sont vraiment des originaux...

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce qu'ils te disent qu'ils t'aiment, mais ils se foutent complètement de toi.

— N'importe quoi !

— Ah oui ? Pourtant, ils te conduisent jamais nulle part. Ça fait des semaines que je les ai pas vus te parler. Ils courent d'un côté pis de l'autre comme des chiens en cage.

— Ils sont occupés.

— Ça, c'est toi qui le dis. Pourtant, ils sont souvent dans ta maison, non ?

— Ça ne te regarde pas !

Le garçon s'éloigna en souriant.

— Je voulais juste te jaser un peu pour faire passer le temps, vu que tes parents ne le font pas.

Myriam le regarda partir en bouillonnant de l'intérieur. Il se trompait, elle le savait : ses parents faisaient ce qu'ils pouvaient... Et pourtant... la graine du doute était semée.



Mathieu fixe le terrain où des enfants d'une dizaine d'années jouent un petit match de soccer en criant avec dynamisme.

— J'étais inquiet qu'elle sorte comme ça hier soir... Alors, je l'ai suivie.

Simon s'étouffe avec son beigne et en recrache un morceau. Il reprend doucement son souffle pendant que son ami évite de le regarder.

— Tu l'as suivie ? réussit-il à articuler entre deux toussotements.

— Oui.

— T'avais pas dit que tu l'espionnerais pas ?

— Eh bien, ce n'était pas mon but. On était en pleine nuit et elle n'avait pas l'air totalement là, alors j'ai voulu m'assurer qu'il ne lui arriverait rien. Mais ça a fini en espionnage, oui.

— Mon pauvre vieux, dans quoi tu t'embarques avec elle ?

Mathieu sourit en coin.

— Je ne sais pas pourquoi, mais en fait, je le sens bien. Avant de rentrer, Myriam est tombée sur le fou qui se tenait le bide tellement il riait. Elle a réussi à avoir une discussion plus ou moins sensée avec lui. Il s'est même présenté.

— Tu parles bien de ton voisin dérangé ? Lui aux cheveux longs ?

— Oui.

— Ben ça alors...

— Je ne sais pas ce qui a poussé le fou à lui parler, mais bon sang ! J'ai entendu son nom pour la première fois.

— Alors, il s'appelle comment ? s'informe son ami en se rapprochant.

— Alexandre.

Simon pousse un soupir exagérément long.

— Beaucoup trop banal, déclare-t-il en enfournant le reste de son beigne.

— Je suis d'accord.

Un silence s'installe quelques secondes alors que les deux jeunes réfléchissent.

— Bon ! s'exclame l'ami au comportement théâtral. Tu vas faire quoi ?

La main de Mathieu passe dans ses cheveux.

— Attendre de voir ce qui va arriver, j'imagine. Manu arrive tantôt.

— Hum... Et tu peux être aussi patient ?

— Je ne suis pas toi.

Simon place ses mains autour de son visage et offre de grands yeux à son ami.

— Si peu de confiance en moi ! Tu me brises le cœur.

Mathieu balaie la plainte d'un geste de main, puis repasse cette dernière dans ses cheveux.

— J'ai peur d'empirer la situation. Je n'aime pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Et avec quelqu'un de triste par-dessus la tête, les faux pas sont trop faciles. Jasmine est déjà passée proche de m'étrangler parce que j'avais fait un commentaire sur la façon dont sa grand-mère la traitait...

— Il faudrait que tu arrêtes de réfléchir et que tu profites de ton adolescence. La stupidité de la jeunesse, tu connais ?

— Je ne préfère pas.

— Tu risques de regretter.

— Je prends le risque.

Simon secoue la tête, découragé.

— Comme tu veux...

— Et si tu venais à la maison avant que ma famille parte au chalet ?

L'autre retrouve un grand sourire.

— J'attendais juste ton invitation.

— Depuis quand tu as besoin que je t'invite ?

L'expression de Simon se fait malicieuse.

— Depuis que je veux te laisser en privé avec une certaine demoiselle...

Mathieu soupire en se levant.

— Viens, on va s'inviter dans le match des *kids*. Je vais te faire regretter d'être aussi stupide.

Simon se lève d'un bond et se met à courir.

— Dans tes rêves !

Mathieu prend une grande inspiration pour reprendre courage. Un sourire apparaît progressivement sur ses lèvres alors qu'il se met à poursuivre son ami. Si quelqu'un est suffisamment patient pour percer à jour le mystère de sa nouvelle sœur, il espère bien que ce sera lui. En tout cas, il fera tout pour y arriver.

\*\*\*

Myriam passe la matinée dans son lit. Elle finit par quitter sa chambre en début d'après-midi et part s'emparer d'une brioche avant de filer par

la porte de côté, soupirant de soulagement à la caresse du soleil. Elle jette un coup d'œil sur sa gauche, puis bifurque vers la cour. Elle ouvre la barrière, se glisse par la petite porte et s'arrête pour contempler paisiblement le paysage en mangeant. Une petite haie longe la maison et les clôtures, entourant la zone où le gazon est vert et bien tondu. Deux arbres, un pommier et un cèdre, procurent de l'ombre. Il y a des balançoires et une glissade. La petite structure ne doit toutefois plus être assez grande pour attirer les enfants de la famille.

— C'est un assez bel endroit, pas vrai ?

Myriam se tourne vers Alexandre. Il se tient dans sa propre cour, debout sur le patio. La clôture lui arrive un peu au-dessus du nombril.

— Tu espionnes cette famille depuis quand ? s'exaspère-t-elle.

— Depuis que tu es là.

L'adolescente reste interdite. Alexandre sourit.

— Si tu aimes le soleil, je t'invite à la plage.

— Non, merci. Je ne sors pas avec des vieux.

Le jeune homme éclate de rire.

— Je ne sais pas tu as quel âge, fille dont je ne connais pas le nom, mais ce n'est pas ça qui m'arrêtera.

— Non, c'est la police qui le fera. Pour harcèlement de mineure.

— J'ai dix-neuf ans, sourit Alexandre.

Les yeux de Myriam partent dans le vague un court instant alors qu'elle plonge dans sa mémoire.

— Merde, jure-t-elle après un rapide calcul. Je crois que ce serait légal<sup>1</sup>...

— Peu importe, au fond. Je me ris des lois.

— Ah oui ! C'est quoi, déjà ? Les fous, ce sont ceux qui ne le sont pas ?

— Il n'y a de fous que ceux qui décident de ne pas l'être...

— Pareil.

— Pas vraiment.

— Peu importe.

Elle se dirige vers la sortie en soupirant.

— Tu peux me dire ce qui t'a poussée à adopter cette coiffe ? demande soudainement l'indésirable.

Elle ne prend même pas la peine de s'arrêter.

— Ça ne te regarde pas.

---

<sup>1</sup>Au Québec, s'il n'y a pas de position d'autorité, un adolescent ou une adolescente de quinze ans peut avoir une relation amoureuse avec une personne ayant jusqu'à cinq ans de plus.

— Je parie que c'est parce que tu te sens laide.

Myriam stoppe net et se retourne lentement. Alexandre est appuyé contre la clôture et la regarde sans moquerie ni curiosité. Il a juste affirmé.

— Mais ce que tu ressens, ce n'est pas irréversible. Si ça l'était, tu te serais carrément défigurée ou mutilée.

Il passe un doigt sur son bras. Elle y aperçoit des cicatrices.

— Même quand on en est à se mutiler, ce n'est pas irréversible. Alors, des cheveux... ça ne doit vraiment pas être si pire.

Elle serre les poings, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes. Ses lèvres deviennent blanches tellement elles s'appuient fort l'une contre l'autre. Elle se dirige vivement vers Alexandre et s'arrête à quelques pas.

— Tu crois que parce que tu en es venu à te mutiler et que tu es passé par-dessus – en devenant dérangé, visiblement –, tu peux juger ma souffrance ? Tu ne sais pas ce que j'ai fait, ce que je dois supporter tous les jours ! Tu ne sais même pas comment je me suis retrouvée ici.

— Dis-moi.

— Un soir, tu quittes la maison en douce, et le lendemain, plus de parents. Terminé !

— Regret ou secret... lequel des deux te fait le plus souffrir ?

Myriam reste figée, surprise. Alexandre hausse les épaules.

— Si c'est les regrets, il faut apprendre à les dépasser, à les réparer en faisant autre chose qui pallierait, si possible. Si c'est les secrets, il suffit de les confier.

De frustration, l'adolescente donne un coup de pied dans la clôture, faisant sursauter son interlocuteur.

— Mêle-toi de ce qui te regarde !

Et elle quitte la cour.



— Maman, essaya Myriam pour la énième fois. Tu peux m'aider avec mes devoirs ?

Sa mère soupira. La tête dans des papiers, elle ne prit pas la peine de la regarder.

— Je n'ai pas le temps, tu le vois bien, pitchounette.

— Alors... quand tu auras le temps...

Sa mère releva la tête. Son regard sembla désolé. Myriam recula d'un pas.

— C'est bon, j'ai compris.

— Ce n'est pas ça, mon trésor ! Je voudrais, mais tu sais qu'on a de la difficulté, ton père et moi, et...

Myriam leva les yeux au ciel pour retenir ses larmes.

— C'est bon, c'est bon, je comprends. Je te laisse tranquille.



Myriam se dirige d'abord vers sa chambre, mais l'idée de contempler ses boîtes pleines sans être capable de les défaire la pousse à changer de direction. Elle va plutôt s'asseoir à la table de la cuisine après s'être pris une autre brioche et un verre de jus. Peu après, André arrive dans la pièce par le couloir.

— Je peux me joindre à toi ? demande-t-il.

— Hum, hum.

Le père de famille va chercher un paquet de biscuits et s'assoit au bout de la table, à côté d'elle. Il enfourne un biscuit et le mâche un peu avant de parler.

— Ça peut être long, une journée, lorsqu'on n'a pas de divertissement, pas vrai ?

La jeune femme approuve d'un signe de tête. L'homme lui offre un sourire affectueux.

— Lorsque tu voudras faire quelque chose, n'hésite pas à nous en parler. Je suis certain que

Jasmine et Mathieu seraient heureux de te présenter à leurs amis ou de te faire visiter la ville.

— Je préfère être seule.

— Je sais que pour l'instant, c'est le cas, mais si ça change, fais-nous signe.

Elle hoche encore la tête. Le silence dure un peu, mais n'est pas pesant. Avec André, c'est juste calme. Puis la porte de la maison s'ouvre et des pas se dirigent vers les marches. Myriam aperçoit tout juste un garçon aux cheveux bruns légèrement bouclés avant qu'il ne disparaisse dans l'escalier.

— Emanuel ! appelle le père. Pas de bonjour ?

Le gamin d'une dizaine d'années revient sur ses pas et se stationne à l'entrée de la salle à manger. Il a un visage plutôt rond et inexpressif. Un bâton dépasse de ses lèvres.

— Je suis rentré, dit-il en faisant bouger la sucette qu'il a dans la bouche.

André semble découragé.

— Oui, j'ai entendu ça.

— Je peux monter ?

— Et tu ne te présentes pas ?

Emanuel dévisage la jeune femme qu'il avait à peine remarquée.

— C'est une copine de Mathieu ?

— C'est ta nouvelle sœur.

— Ah... Salut. Tu peux m'appeler Manu.

L'adolescente esquisse quelque chose qui ressemble à un sourire, mais né de l'incrédulité plus que de la joie.

— Myriam...

— Ta coiffure est pas mal. Moi, quand mon père m'a laissé ici, j'ai déchiré tous mes chandails. Ça fait du bien de se défouler.

Il hausse les épaules, puis se tourne vers son père adoptif.

— Je peux y aller ?

— Vas-y, soupire ce dernier.

Emanuel disparaît à nouveau. André se tourne vers sa nouvelle protégée.

— Ne t'inquiète pas ; même s'il n'a jamais été très démonstratif, il n'est pas toujours comme ça. C'est son père qui lui fait cet effet-là.

— Pourquoi il va passer du temps avec lui, alors ?

— Parce que c'est son père. Tu sais, ce n'est pas parce que tu te fais une deuxième famille que tu peux oublier la première. Elle est toujours là, en toi, à défaut d'être près de toi, dans ton cas. Ce n'est pas parce qu'on accepte d'autres gens dans son cœur que les premiers arrivés ont moins d'importance.

Myriam s'adosse à sa chaise et ferme les yeux. André se lève.

— Bon ! La pause est terminée. Le travail m'attend.

Il range la boîte de biscuits et repart par le couloir.



Autour d'elle, les lumières éclairaient les murs des maisons, les arbres... et les voitures. Bleu, rouge, blanc, jaune. La musique des sirènes étourdissait.

— C'est Noël ou quoi ? rigola son amie en la rejoignant.

Mais Myriam ne voyait qu'une chose et n'entendait plus rien. Comme pour un esprit séparé de son corps, la scène lui paraissait irréelle.

Son amie lui prit le bras.

— Eh, oh ! Tu viens ? On ne restera pas ici pour l'éternité.

Mais une part de Myriam resterait là pour toujours. Elle le savait.



Toujours assise à la table de la cuisine, Myriam ouvre les yeux. Dans un état second, elle se lève et monte vers sa chambre. La porte de la maison s'ouvre. Jasmine et Mathieu s'obstinent sur quelque chose, mais ça ne l'intéresse pas. Elle

s'enferme dans la pièce qui lui sert d'abri, puis descend la première boîte de la pile qu'ils ont formée à son arrivée pour atteindre celle qui est dessous. Elle l'ouvre et en sort un cadre. Dedans, ses parents sourient en grand avec leur petite fille si parfaite entre eux. L'adolescente sent une boule se former dans sa gorge : la famille devant ses yeux est si heureuse...

Les larmes arrivent sans prévenir. Alors même qu'elle a l'impression de ne rien sentir, la jeune femme déborde.

— Désolée, chuchote-t-elle. Tellement désolée.

Son corps devient incontrôlable. Son esprit est là, il lui dit de reprendre le dessus, mais elle, elle pleure ; pire, elle crie.

La porte qui la sépare des autres s'ouvre à la volée et André se précipite vers elle. Il la prend dans ses bras, ignorant la bave et les larmes qui coulent sur son épaule. Elle se tord contre son torse, mais il la serre plus fort, lui donnant l'impression qu'il ne la lâchera plus jamais.

— Papa ! hurle Myriam. Je veux maman ! Maman ! Maman !

Dans l'encadrement, Mathieu, Jasmine et Emanuel regardent la scène. C'est ce dernier qui agit en premier. Il ferme doucement la porte, puis

retourne dans sa chambre, laissant ses aînés fixer le bois. Jasmine part peu après. Mais Mathieu reste là. Il reste de longues minutes, sans pouvoir bouger, à écouter les pleurs jusqu'à ce qu'ils s'atténuent et que les mots doux de son père les remplacent. Il reste jusqu'à ce qu'il n'entende plus rien. Puis il reste encore, jusqu'à ce que son père ouvre la porte. Il aperçoit alors Myriam en boule sur son lit, endormie, le visage rouge. André referme derrière lui et dépose sa main sur l'épaule de son fils.

Mathieu reste lorsque son père s'éloigne. Il se laisse glisser le long de la porte et reste dos à celle-ci en fixant le vide. Jusqu'à ce que sa mère rentre à la maison et requière sa présence pour préparer le souper, il reste. Et alors qu'il se lève pour la rejoindre, il se fait la réflexion qu'il resterait encore, juste pour sentir qu'il est là pour celle qui est si seule.



## Chapitre 5 – Ce qu’il nous faut

Myriam se pince l’arête du nez en essayant de trouver le peu de courage qu’il lui manque pour sortir de sa chambre. Quelqu’un frappe à sa porte.

— Le souper est prêt, dit simplement Emanuel avant de s’éloigner.

Les poings de l’adolescente se serrent, puis se relâchent d’un coup. C’est l’heure de foncer. Elle se lève, traverse sa chambre, puis se rend à la salle de bain. Elle asperge son visage d’eau froide, espérant faire disparaître le rouge qui a envahi ses yeux. Elle sait qu’ils l’ont tous vue en crise, à part la mère. Mais sans savoir depuis quand, elle a confiance en leur réaction. Ils l’ont toujours si bien traitée. Même si ça lui serre le cœur qu’on prenne soin d’elle alors qu’elle ne le mérite pas, ça apaise son esprit de savoir qu’elle peut faire confiance à ceux qui l’entourent.

— Ça fait du bien de se laisser aller, non ?

Myriam s’essuie le visage dans une serviette avant de regarder Jasmine, qui l’a rejointe au lavabo.

— Hum, oui.

La cadette lui offre un beau sourire.

— Tu peux le faire quand tu veux, dès que tu en as besoin.

Myriam prend une grande inspiration et expire lentement en fixant son reflet. L'autre se hisse sur le comptoir et s'assoit. Elle fixe ses pieds qu'elle balance dans le vide.

— La vie est injuste, pas vrai ?

— Et si on arrêta de toujours mettre la faute sur la vie ? grogne Myriam.

Jasmine la dévisage.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Parfois, c'est juste notre faute. Les événements s'enchaînent sans qu'on l'ait voulu ou prévu. Mais c'est évident qu'on a tout déclenché. On est responsable de notre propre malheur.

— Parfois. Tu as raison. Mais il ne faut pas croire que c'est toujours comme ça. Il y a des hasards qu'on ne maîtrise pas et qu'on doit juste accepter. Quand on n'y est pour rien, il faut s'en rendre compte. Ce n'est pas parce qu'au départ, on a fait une erreur que tous les événements qui arrivent par la suite ont un rapport direct avec notre geste. Si je crie sur ma sœur et que, énervée, elle court dans les escaliers, tombe et se casse un bras, est-ce que c'est moi qui lui ai cassé le bras ?

— Elle ne l'aurait pas cassé si tu ne t'étais pas fâchée.

— C'est vrai. Pourtant, je suis juste coupable d'avoir crié. Je ne lui ai pas dit de courir dans les marches et je ne pouvais pas prévoir qu'elle allait tomber, encore moins que son bras allait se casser. C'est la vie qui rigole dans son coin. Certaines choses sont comme ça, c'est tout.

— Je comprends ce que tu veux dire. Mais...

— J'arrive en retard à la maison, alors ma famille mange plus tard. Mon frère, qui mourait de faim, s'étouffe en mâchant et se retrouve à l'hôpital. Est-ce que c'est moi qui l'ai envoyé là ? Ou alors : je pleure dans l'auto, ce qui déconcentre mon père qui est au volant. Il se tourne vers moi sans remarquer le piéton. On le frappe et le gars meurt. Est-ce que je l'ai tué ? Pourtant, si je dis que mon cri a cassé le bras de ma sœur, que mon retard est la raison de l'hospitalisation de mon frère, ou que mes pleurs ont tué quelqu'un, on va rire de moi. Ce sont les circonstances. Sans être innocente, je ne suis pas coupable.

Myriam s'appuie sur le comptoir et réfugie son visage entre ses mains.

— Tu es quoi ? Une sorte de sage ?

La plus jeune rigole et saute en bas de son podium improvisé.

— Non. Je suis juste une fille qui écoute les gens parler depuis toujours, explique-t-elle, le ton

triste malgré son sourire. Ils en disent pas mal, des bêtises. Ils en ont dit au sujet de grand-maman. Mais parfois, le négatif nous pousse vers les bonnes réflexions. Et parfois, ce qu'ils disent a un sens profond. Il suffit de le retenir.

— Il suffirait d'écouter ?

Jasmine soupire en levant les yeux au ciel.

— Si c'était aussi facile... Mais non. Il faut réfléchir. On ne peut pas tout accepter comme la vérité absolue. Il faut trouver notre propre vérité, une qui soit réaliste et basée sur notre cerveau, pas sur nos émotions.

Elle se retourne vers sa nouvelle sœur, qui se redresse. La cadette sourit.

— J'aimais ma grand-maman. Sa mort me reste encore en travers de la gorge. Mais quand on y réfléchit, au fond, la vie m'a offert une meilleure chance. Les soins qu'on me donnait étaient limités et souvent douteux. On n'avait pas vraiment d'argent, même si on faisait ce qu'on pouvait et que grand-maman m'aimait. Ici, j'ai tout ce qu'il me faut : une famille bien mieux que tout ce dont j'aurais pu rêver et un traitement adéquat. Les malheurs ne sont pas juste malheureux. Il y a toujours un peu de bon, et si tu n'en vois pas, c'est que tu as décidé de ne pas en voir. Tu peux choisir d'être heureuse ou non alors que tu fais face à ce

que la vie t'envoie. Mais tu ne décides pas de ce que tu vas devoir affronter plus tard. Tu ne peux pas en être responsable, ce serait encore plus injuste que l'événement en lui-même.

Myriam la regarde, interdite. Jasmine arrête de parler et rigole. Elle prend le bras de son aînée et la tire à sa suite.

— Viens, on va manger !



— Arrête de faire l'imbécile un instant ! cria son père. On a d'autres choses à faire que de s'occuper de tes moindres caprices.

Myriam serra les poings, puis frappa la table.

— Personne ne me croit jamais. Ce n'est pas un caprice. Je ne me sens vraiment pas bien.

— Alors, va te coucher.

— Je n'arrête pas d'aller dans mon lit. Mais je ne me sens pas mieux !

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Prends un rendez-vous avec le médecin.

— Ce n'est pas aux parents de faire ça ?

Son père se frotta les yeux.

— Je suis débordé. À l'âge que tu as, tu es sûrement capable de téléphoner.

L'adolescente devint rouge et hurla après son père.

— Ce n'est pas parce qu'on a des problèmes d'argent que vous avez le droit de me négliger. Je suis votre fille !

— Et moi, je suis ton père et j'en ai marre de ton comportement de ces derniers temps. Je croyais t'avoir bien élevée, mais c'est visiblement un échec. Quitte la pièce et laisse-moi travailler tranquille si tu veux manger la semaine prochaine.

Elle tourna les talons et s'enferma dans sa chambre. Elle avait l'impression que toute sa force s'enfuyait en même temps que ses larmes. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Son corps lui paraissait faible, mais elle savait que c'était une conséquence de son moral à zéro. Elle voulait juste que ses parents la rassurent, qu'ils la prennent dans leurs bras comme avant. Foutu argent ! Foutu capitalisme ! Au diable, les biens matériels ! Tout ce qu'elle voulait, c'était passer du temps avec eux, comme avant.



Dans la cuisine, les Fortin parlent et ne réagissent presque pas à l'entrée de Myriam. Elle détecte bien les regards de Mathieu et les hésitations de Mathilde, mais rien de réellement marquant. L'adolescente décide de faire comme eux et d'ignorer le fait qu'André a changé de chandail. Mieux vaut passer à autre chose. Aucune

discussion supplémentaire à celle qu'elle vient d'avoir avec Jasmine ne serait profitable.

Assise à table, la fourchette faisant des allers-retours entre sa bouche et l'assiette, Myriam essaie d'écouter les conversations, mais elle ne se sent pas présente.

Lorsque chacun retourne à ses occupations, elle est soulagée de pouvoir prendre une longue douche brûlante. Elle essaie de remettre ses idées en place, de prendre en compte les paroles de Jasmine ; peine perdue. En elle, ses secrets jouent toujours leur rôle de tortionnaires et le passé cherche la surface du lac où elle l'a coulé.

Une fois dans sa chambre, elle ramasse le cadre de ses parents resté par terre et le dépose doucement sur la commode. Elle le fixe en silence plusieurs minutes avant d'en détourner le regard. Elle ferme la boîte de ses souvenirs en faisant bien attention de ne pas en apercevoir un nouveau. Une fois par jour, c'est suffisant.

\*\*\*

Dans le salon, Emanuel joue à la Xbox, le bâton d'une sucette sortant de sa bouche. Lorsque Myriam, encore dans les brumes du matin, arrive au rez-de-chaussée, il lui fait signe sans la regarder, fixant l'écran sur lequel a lieu un match de soccer. L'adolescente s'approche de lui.

— Tu viens jouer à la Wii en bas après ça ? demande Emanuel, toujours aussi nonchalant. Jasmine m’y attend déjà.

La nouvelle venue se mord la lèvre. Ce n’est pas qu’elle n’en a pas envie, mais est-ce qu’elle devrait vraiment les laisser s’associer avec elle ?

Un joueur d’Emanuel entre un ballon dans le but de l’équipe adverse et le pointage de trois à deux s’affiche. Emanuel dépose sa manette et se tourne vers elle.

— Fais-le pour nous, que ce soit plus intéressant.

— Euh... J’imagine que je peux jouer un peu...

Le garçon se lève et va éteindre l’écran et la Xbox.

— Oui, tu peux.

Il jette son bâton de sucette vide dans une poubelle à côté du divan. Celui-ci va se loger au fond avec la vingtaine d’autres. Myriam hausse les sourcils.

— C’est toi qui avales tout ça ?

Une autre sucette va se loger entre les dents qui doivent supporter une grande quantité de sucre.

— Presque.

— Et tu réussis à ne pas avoir de caries ?

— Presque. Mathilde me le permet, à condition que je me brosse souvent les dents.

— Eh bien !

Emanuel se met en mouvement et commence à descendre les marches. Myriam le suit d'un pas hésitant.

— Tes parents devaient être bien, suppose le garçon en se tournant vers elle.

La jeune femme s'immobilise alors qu'il poursuit sa réflexion.

— Je ne connais pas ta vie, mais mon père n'a jamais pensé à gérer ce que je mangeais. Je veux juste dire que les tiens devaient s'en faire pour toi.

Il esquisse un léger sourire.

— Parfois, la vie ne nous donne pas ce qu'on veut. Mais parfois, alors qu'elle nous l'accorde, on se rend compte que ce qu'elle nous avait offert d'elle-même était mieux.

Il reprend sa route avant de terminer :

— Mieux vaut accepter notre sort et apprendre à sourire quoi qu'il arrive.

Emanuel disparaît du champ de vision de Myriam qui est pétrifiée. Cette famille est décidément étrange. Peut-elle seulement s'habituer à cette situation ? C'est... déstabilisant, et ça, c'est un euphémisme.



— Non, tu ne sortiras pas, glissa sa mère, comme une évidence.

— Pourquoi ? s'exclama Myriam. J'ai quinze ans, pourquoi vous me gardez toujours enfermée ? Hein ? Tous mes amis y seront !

— Raison de plus pour que tu n'y ailles pas. Tes amis ne sont pas du tout fiables.

— T'es qui pour les juger, hein ?

La femme regarda sa fille, grimaçante.

— Ta mère, cet être vil et méprisant qui t'empêche de vivre.

— Eh bien, je la hais, ma mère ! Et mon père aussi, tant qu'à y être.

Myriam prit la fuite, n'entendant que le soupir de sa mère, agrémenté de quelques mots.

— C'est bien triste, alors...



Finalement, ils ont passé la journée ensemble, enchaînant les jeux. Myriam n'a pas ri, mais il s'en est fallu de peu pour que la dynamique entre ses deux compagnons lui fasse échapper un sourire. Soupirant, elle enfile son pyjama. Alors qu'elle va se mettre au lit, sans savoir si le sommeil viendra la chercher à cette heure, elle entend un murmure venant de l'extérieur. Elle se rend à sa

fenêtre et la dégage du rideau. Alexandre lui sourit en continuant de chanter. Elle ouvre la fenêtre.

*Je te vois bien peinée*

*Je te vois face à moi*

*Tel un souffle d'été*

*Tu te dérobes à moi*

*Oh ! si jolie fille*

*Douce jolie fille*

*Quand accepteras-tu*

*De modifier ton but ?*

La voix est douce, réconfortante. Myriam se met à genoux et croise ses bras sur le cadre de la fenêtre avant d'y déposer sa tête.

*Le monde ne veut pas*

*De tes tristes larmes*

*Le monde ne veut pas*

*Que tu perdes ton charme*

*Oh ! si jolie fille*

*Douce jolie fille*

*Écoute la musique*

*Et laisse-moi être lyrique*

*Suffirait de ta part*

*Un tout petit sourire*

*Pour qu'un très fin nectar*

*Se disperse en nos rires*

*Oh ! si jolie fille*

*Douce jolie fille*

*Accepte ton pouvoir*  
*De briser mes espoirs*

Myriam expire doucement en sentant une larme glisser sur sa joue. Sur ses lèvres, un doux sourire, hésitant, se crée. Qui aurait cru que ce serait cet idiot qui réussirait le mieux à apaiser son cœur ?

— C'est cette jolie fille, si triste, susurre le voisin, qui me brise le cœur.

Il est plus que bizarre, pas de doute là-dessus.

— Et pourtant, c'est cette jolie fille, si triste, qui me donne envie de me battre.

Elle le connaît depuis à peine quelques jours. Certes, les jours les plus longs de sa vie, mais tout de même très peu nombreux.

— Cette fille si jolie, qui ne sait plus quoi faire, possède déjà mon être.

Et c'est lui qui lui arrache un sourire.

— Je me suis épris de cette si jolie fille qui brisera ses chaînes.

## Chapitre 6 – Ce qu'on se crée

Mathieu baisse la tête et se passe la main dans les cheveux. Assis paisiblement sur le perron en cette chaude soirée, il relaxait jusqu'à ce que le chant d'Alexandre lui donne envie de vomir. Il a désormais une légère impression de chute, ce qui le mène à une sensation de perte. Voilà que le fou fait la cour à sa nouvelle sœur, et elle a l'air de vouloir embarquer dans son jeu. Il ne peut pas laisser faire les choses : il est hors de question que son voisin se présente dans son entourage autrement que physiquement. Il sent son jugement, ses valeurs, son calme, lui échapper. Il ne voit qu'une solution : celui qui espérait être son sauveur, Simon, le tombeur.

— Demain, chuchote le jeune homme.

Demain, il s'arrangera pour qu'ils se rencontrent et fera tout son possible pour que Myriam tombe sous le charme de son ami. Il veut qu'elle soit amoureuse de Simon. Mais il ne faut pas se méprendre, il est hors de question que son ami réponde à ses sentiments. Il faut simplement qu'elle soit protégée du répugnant voisin. Au fond de lui, il sent que c'est tout ce qui compte.

Mathieu claque ses mains sur son visage. Qu'est-ce qui lui arrive ? Ça ne lui ressemble pas du tout de faire un tel plan ni de juger quelqu'un sans vraiment le connaître. Il aime les gens, il leur accorde le bénéfice du doute. Pourtant...

— Demain, réaffirme le jeune homme.

Parce qu'il est hors de question qu'il arrive quoi que ce soit de mal à sa nouvelle sœur.

— menteur ! souffle-t-il pour lui-même.

Il est hors de question qu'il arrive quoi que ce soit à cette fille, mais ça n'a rien à voir avec sa famille. Sans pouvoir dire qu'il en est amoureux, il a ce fort désir d'être un homme et de la protéger. Il n'arrivera rien à Myriam, parce qu'il l'a décidé. C'est aussi simple que ça.

\*\*\*

Myriam ne sait pas trop pourquoi elle a accepté. Mathieu a dû profiter d'un instant de faiblesse. Quoi qu'il en soit, elle marche à la suite de son aîné, suivie par Emanuel qui traîne les pieds et Jasmine qui le pousse à avancer plus vite.

— Vous me rappelez pourquoi on va voir un match de soccer ? soupire Myriam.

— Rah ! On te l'a déjà dit, s'exaspère Jasmine en donnant une plus grosse poussée à son petit frère.

— Tous les samedis à deux heures, les jeunes qui le veulent se rassemblent au terrain, réexplique patiemment Mathieu. Certains jouent, d'autres regardent.

Ça, Myriam l'avait compris, mais pourquoi devait-elle les accompagner ?

— C'est un bon moyen pour que tu rencontres des gens, insiste-t-il.

— Même si tu ne veux probablement pas le faire, conclut Emanuel avant de faire un bruit de succion en sortant une sucette de sa bouche.

— Ne reporte pas ton asociabilité sur les autres, crache sa sœur.

Emanuel secoue la tête, faussement découragé.

— Tout de suite les grands mots. Je n'aime juste pas les gens.

— C'est ce que..., commence Jasmine.

— Mais tu aimes le soccer, la coupe Mathieu. Alors, tu viens et tu arrêtes de faire comme si tu étais quelqu'un de détestable, merci.

Emanuel hausse les épaules, mais accélère un peu la cadence, permettant à Jasmine d'arrêter de le pousser et d'avancer à son côté.

Myriam aperçoit leur destination à quelques mètres sans savoir si elle est heureuse d'être arrivée ou angoissée. Elle aurait préféré qu'on

accepte son asociabilité. Elle ne l'aurait même pas déniée !

— Math !

Le petit groupe lève les yeux vers Simon qui vient à leur rencontre. Mathieu fait signe au nouveau venu, tandis qu'Emanuel reporte toute son attention sur son bonbon et que Jasmine lève les yeux au ciel.

— Voilà l'autre.

— Qui ? demande Myriam.

— Un ami, lui affirme Mathieu alors qu'un drôle de sourire forcé apparaît sur son visage. Simon.

— Je vais te laisser te faire ton propre jugement, lui glisse Jasmine en se mettant à courir en direction du terrain, faisant un léger détour pour éviter celui qui s'approche.

Simon arrive auprès des trois personnes restantes.

— Elle a encore pris la fuite, conclut-il en jetant un coup d'œil à Jasmine.

— Elle est juste trop intelligente pour te supporter, dit impassiblement le plus jeune sans détourner les yeux de sa sucette qu'il examine pour une raison mystérieuse.

— Ce que vous pouvez être lourds, les Fortin ! Vous comprenez rien à la beauté de l'exagération et du drame.

— Mon père biologique en fait assez comme ça...

Mathieu se passe la main dans les cheveux en toussotant.

— Sur cette phrase pas du tout malaisante... Simon, je te présente Myriam. Myriam, Simon.

Le nouveau venu s'incline devant l'adolescente au visage sans expression.

— Très heureux ! Mon monde manquait justement de lumière.

— Fixe le soleil à t'en rendre aveugle, suggère Emanuel. Ça fera plaisir à Jasmine.

L'interpellé reste impassible.

— Je vais passer mon tour.

Mathieu grogne en regardant son frère.

— Et si tu allais voir ailleurs si on y est ?

— Volontiers.

Le garçon s'éloigne en direction du terrain de soccer. Simon grimace.

— Je me sens toujours apprécié par ces deux-là.

— Les jumeaux t'aiment, eux, essaie de le rassurer Mathieu.

— Mouais. Léa aime surtout ce qui est... euh... disons... spécial, et je suis juste un sujet d'étude pour Julien.

Myriam se triture les mains.

— Jasmine dit qu'elle passe son temps à tout observer, peut-être que..., commence-t-elle, compatissante.

— C'est que tu n'as pas encore rencontré Julien, soupire Mathieu. Prépare-toi mentalement à faire face au sens de l'observation en personne.

Simon secoue la tête.

— Ils sont vraiment pas normaux, dans cette famille. Je suis sûr que tu y auras ta place.

L'adolescente lisse nerveusement ses cheveux coupés n'importe comment.

— Merci..., hésite-t-elle sans savoir comment le prendre.

Le jeune homme rigole.

— C'est vraiment un compliment. Ils sont au-dessus de tout le monde, beaucoup trop bien pour moi.

— N'importe quoi ! se décourage Mathieu. Tu es bien plus au centre de l'attention que nous tous réunis.

— Ça, c'est toi qui le dis. Je t'ai déjà dit d'observer les gens avec plus de sérieux et d'arrêter d'aimer tout le monde de la même façon.

— C'est impossible d'aimer tout le monde de la même manière. Tu...

— Math ?

Les deux amis se tournent vers la jeune femme.

— Je crois que le match commence. J'irais.

Mathieu se retourne vers le terrain.

— Sérieux ?

— Vite ! s'exclame Simon en se mettant à marcher d'un pas rapide.

Mathieu le suit, alors que Myriam se remet en route plus lentement. Sa nouvelle connaissance lui paraît être quelqu'un de bien. C'est vrai que l'adolescent a un style un peu particulier avec ses vêtements trop grands et son sourire énorme. Il semble aussi vouloir en faire des tonnes. Mais elle commence à avoir cette envie de changer, et elle se voit bien entourée de personnes sortant des sentiers battus. Étonnamment, elle est un peu fébrile à l'idée de rencontrer les jeunes du quartier. Elle n'en revient pas de s'être fait une tête de sorcière. Quelle impression va-t-elle leur laisser ? Ça fait longtemps qu'elle n'a pas été aussi nerveuse pour de bonnes raisons.

Myriam va s'asseoir sur le gradin alors que les jeunes joueurs finissent de former les équipes. Seule, elle les regarde se placer sur le terrain.

Même si elle ne s'y connaît pas, elle meurt d'envie de les rejoindre, sans oser. Un jour, se promet-elle, elle se mêlera à eux aussi naturellement que les Fortin. Ce n'est que partie remise.

\*\*\*

Mathieu s'élançe pour contrer l'attaquant. D'un coup de pied de côté, il déloge le ballon de l'emprise du joueur adverse et court avec la balle, déjouant quelqu'un d'autre avant d'envoyer le ballon au loin d'un bon botté. Il en profite pour jeter un regard à Myriam, que Simon, présentement sur le banc, vient d'aller retrouver. L'attitude si détendue de son ami face à la fille qui lui fait perdre toute maîtrise lui serre le cœur. Son plan de la faire tomber amoureuse du tombeur n'est pas sans faille, et il en est la première victime. Peut-il vraiment la regarder désirer quelqu'un sans trouver un moyen de l'en empêcher ? Il se dégoûte.

L'attaquant de tout à l'heure prend sa revanche et le déjoue. Mathieu part à sa suite, mais c'est le défenseur positionné à côté de lui qui touche la balle, la faisant sortir du jeu.

Mathieu se secoue pour revenir à la partie. Simon et Myriam viennent tout juste de se rencontrer, il aura le temps de prendre une décision plus tard.

Un joueur de l'équipe adverse fait la touche. Mathieu intercepte la balle pour la renvoyer à l'un de ses attaquants, qui repart de plus belle, mettant la pression sur les défenseurs de l'autre côté du terrain et forçant le gardien de l'autre équipe à se préparer.

Mathieu a toujours été un bon défenseur, palliant les défauts des autres, rattrapant leurs erreurs, tout en restant invisible. Il ne retire aucune gloire de son talent pour la conciliation, de son écoute ou de sa patience. Pourtant, il est toujours là, en *backup*. On peut se reposer sur lui en toute quiétude. Et même si on ne voit que Simon, l'attaquant, ça lui convient. Mais depuis quelques jours, il se demande si c'est toujours le cas. Pourrait-il se contenter d'être là pour sa nouvelle sœur ? Ou veut-il être au premier plan... pour une fois ?

Un but est compté grâce à la passe de Mathieu. Une légère fierté grandit en Myriam, lui faisant froncer les sourcils. Elle ne connaît pas ce garçon, pas vraiment plus que tous ces inconnus. Pourquoi ça lui importe qu'il réussisse ou non ?

Simon se lève en criant de joie, félicitant son équipe. La jeune femme met la main sur son cœur pour le calmer. Elle ne pensait pas être sur les nerfs au point de sursauter de cette façon.

Emanuel, assis à un mètre d'eux – lui aussi en attente d'un changement de joueur, mais pour l'équipe adverse –, croque dans la sucette qu'il a mise dans sa bouche dès qu'il a quitté le terrain.

— Relaxe, lâche-t-il à l'intention de Simon. Le prochain but, c'est moi qui le compte.

L'adolescent se rassoit.

— Dans tes rêves ! J'en mets un dans ton *net* avant que t'aies le temps de faire un pas, le menace-t-il. Tu vas regretter d'avoir été mis dans l'autre équipe, ennemi !

Le garçon ne dit pas un mot et se contente de continuer à manger son bonbon en regardant Simon. Ce dernier frissonne et préfère reporter son attention sur le jeu, qui a repris. Myriam secoue la tête et fait de même.

Plus tôt, Emanuel l'a surprise grâce à son niveau très élevé sur le terrain. Il est vif et ses mouvements sont précis. Bien qu'il soit plus jeune que la plupart des joueurs, il ne se laisse pas distancer et fait des tirs au but qui finiront forcément par entrer. Myriam est certaine qu'il a la graine du champion. Il n'est toutefois pas le seul à avoir attiré son attention. Même s'il n'y a que huit filles sur vingt-cinq joueurs, dont deux d'une dizaine d'années auxquelles les autres laissent un nombre de chances énorme, Jasmine tient tête.

Comme son petit frère, ce qu'elle n'a pas en vitesse ou en force, elle le compense en technique. Ses passes font toujours mouche, et pour réussir à bloquer ses avancées, il faut avoir du talent.

Une joueuse de milieu de terrain attire également l'œil de l'observatrice. Elle porte des lunettes discrètes et ses cheveux bruns mi-longs sont noués en queue de cheval. Elle n'est pas grande comparée aux adolescents, peut-être cinq pieds six pouces, mais ça importe peu sur le terrain. Elle court sans relâche, donnant l'impression d'être partout à la fois. Elle a l'air infatigable.

— C'est donc ben long avant qu'on *next* ! Je veux aller mettre une raclée à l'autre équipe.

Emanuel dévisage Simon.

— T'as quel âge ?

L'interpellé sourit en grand.

— Ç'a pas d'importance l'âge qu'on a. Ce qui compte, c'est l'âge qu'on désire avoir.

— Et toi, tu veux qu'on pense que t'as quel âge ? Six ans ? Et demi ?

L'adolescent hausse les épaules, désinvolte.

— À peu près.

— Je ne comprends pas ce que les filles te trouvent.

— Le truc, c'est d'ajuster sa dose de confiance en soi selon la fille en face de toi.

Emanuel lève les yeux au ciel, alors que Myriam fige un court instant. Simon a raison : il l'agace un peu avec ses airs, mais c'est parfaitement distrayant.

— Alors, tu n'es pas réel, affirme le garçon.

— Oh, je le suis !

Simon fait un clin d'œil à Myriam.

— Juste pour elle.

La jeune femme soupire. Qu'est-ce que c'est que tous ces gens étranges ? Depuis son arrivée chez les Fortin, elle ne rencontre que ça, des personnes hors du commun.

— Tu ne me connais pas, finit-elle par lâcher en détournant le regard.

Une main sur le cœur, Simon lui fait des yeux doux.

— J'espère bien que ça changera. La sœur de Mathieu est la mienne.

Emanuel se lève et jette un regard à son adversaire.

— C'est pour ça que tu passes ton temps à achaler Jasmine ? Heureusement, je ne serai jamais à la même école que toi.

Sans attendre de réponse, le garçon quitte le gradin et va jeter son bâton de sucette avant d'aller se positionner sur le bord du terrain.

— Je suis sûr qu'au fond, ils m'adorent, affirme Simon.

— Hum...

Il prend soudain un air sérieux.

— Dis, Myriam, tu penses quoi de Mathieu ? Elle le regarde en fronçant les sourcils.

— Je ne le connais pas encore vraiment. Mais il a l'air de quelqu'un de bien, comme tous les autres. Ça ne me gêne pas de devenir une espèce de membre de sa famille...

— Comme les autres ? Une espèce de membre de...

Il rigole.

— Pauvre lui !

La jeune femme ne comprend pas trop, mais ne cherche pas à en savoir plus. Elle hausse simplement les épaules. L'autre sourit doucement.

— Qu'est-ce qui pourrait te rendre le sourire ?

Prise de court, l'adolescente reste silencieuse à regarder le match. Puis elle inspire profondément et expire.

— Oublier le passé.

Le sourire de son interlocuteur se fait plus franc.

— Alors, tu finiras par aller mieux. Même si je crois que c'est plutôt être en paix avec le passé que l'oublier qu'il te faut.

Il se lève et ouvre ses bras en regardant le ciel.

— Je promets de tout faire pour que cette paix descende sur cette jeune demoiselle ! S'il faut que je m'arrache un bras, je le ferai. Je promets que de nouveau, elle sourira.

Elle le dévisage avec de gros yeux et lui fait signe de se taire. Il la regarde de côté.

— Je ne suis pas le seul à penser ça et il va y en avoir d'autres. Ça va être à celui qui va t'arracher ton premier rire. Je suis de la partie plus que jamais !

— Je ne suis pas un jeu.

Il se penche face à elle, la regardant dans les yeux.

— Non, et c'est pour ça qu'on veut tant que tu te remettes. Ce résultat a beaucoup plus d'importance que celui d'un jeu.

— T'en fais trop.

Les deux jeunes se tournent vers la fille que Myriam a remarquée plus tôt, celle qui ne se

fatigue jamais, et qui les a rejoints. L'apostrophé se redresse et la regarde de haut.

— J'en suis pas si sûr. On verra bien.

— Tu *next* ou je retourne sur le terrain ? s'informe-t-elle en levant les yeux au ciel. Tout le monde attend.

Simon perd soudain toute maîtrise de lui.

— J'y vais !

Il saute du gradin et court jusqu'au terrain, plus dynamique que jamais. La jeune femme à lunettes soupire et monte s'asseoir à côté de Myriam.

— Excuse-le. J'ai beau le connaître depuis toute petite, il réussit encore à me surprendre.

Myriam regarde Simon pendant qu'il joue. Il frime comme personne ; le ballon entre les pieds, il s'amuse à faire des figures sans en avoir besoin... et sans les maîtriser. Plus de la moitié du temps, il échappe la balle et c'est Mathieu, derrière lui, qui doit la rattraper pour éviter un tir au but. Qu'il réussisse ou non, Simon éclate de rire chaque fois, donnant l'impression de se gargariser du découragement amusé de ses coéquipiers.

— Pourtant, ce qu'il dit a du sens, finit par avouer Myriam.

L'autre rigole.

— Étonnamment ! Il a beau nous énerver au plus haut point, on l'aime pareil. Tu aurais dû le voir quand on était petits. Il était le premier à nous faire pleurer en nous achalant, et pourtant, c'était lui qui trouvait le moyen de nous faire rire pour nous consoler. Quand il dit qu'il va te faire sourire, il y a des chances que ce soit vrai. Peut-être que tu devrais te trouver quelqu'un qui va réussir avant lui, parce que finir à ses pieds comme toutes les autres, ce n'est pas idéal.

— Je sourirai bien quand je sourirai.

— Tu as raison.

Les filles gardent le silence un instant. Soudain, l'amie de Simon se tourne vers Myriam et lui tend la main.

— Au fait, je suis Vanessa. Je vais entrer en quatrième secondaire. J'ai entendu dire que toi aussi.

La nouvelle arrivée en ville serre la main tendue.

— Myriam. Oui, c'est vrai. Apparemment, je n'ai de secret pour personne.

— C'est ça, les petites places ! Et puis, les Fortin sont toujours au centre de l'attention. On en a fait des bêtes de cirque, et toi, tu débarques là-dedans. Désolée.

— Ce sont des gens plutôt... étonnants.

— Oui. On n'a aucune emprise sur eux, affirme Vanessa. Comme quoi la vie fait bien les choses. Qui aurait eu l'idée de les rassembler, hein ?

— Hum... Peut-être.

La joueuse de soccer jette un regard en coin à son interlocutrice.

— Laisse-toi du temps. C'est cliché, mais le temps arrange les choses. Moi, je pense que la vie te réserve plus de belles choses que ce à quoi tu t'attends. Et si tu as besoin d'une amie, n'hésite pas à me faire signe. J'habite juste à côté du terrain.

Myriam n'a pas le temps de réagir que l'autre adolescente est debout.

— Bon ! s'exclame-t-elle. Il faut que j'y retourne.

Elle descend du gradin, puis fait face à sa compagne de banc.

— Des fois, c'est plus facile de se laisser emporter par le torrent de son malheur. Mais si tu as envie de combattre, tu peux toujours choisir un autre courant.

Elle éclate de rire.

— J'ai dû entendre ça dans un *anime*...

Myriam la fixe en silence. Vanessa la regarde avec douceur.

— Laisse les nouvelles personnes qui t’entourent mener ta vie pour l’instant, et tu vas voir, dans le temps de le dire, tu vas rire.

La jeune sportive regarde le ciel et sourit.

— Parfois, c’est mieux de ne pas savoir pourquoi on est bien. Il faut simplement accepter de l’être et le crier au monde comme Simon.

Elle ouvre grand ses bras, puis, d’un ton de voix énergique, mais sans crier, elle lance :

— Je jure que cette fille rira de nouveau !

Vanessa se retourne vers l’adolescente, qui a les yeux d’un merlin frit, et lui fait un clin d’œil avant de s’éloigner.

Interdite, Myriam reste où elle est. C’est comme si tout le monde savait mieux gérer sa vie qu’elle. Ils ont tous des conseils, et le pire, c’est que leurs avis semblent se tenir. La vie est-elle si simple qu’il suffit de se laisser porter par le courant de notre choix ? Elle en doute. Pourtant, elle se dit que ce serait bien pratique... Alors peut-être que...

Elle se secoue et reporte son attention sur le jeu. Les gens qu’elle fréquente depuis son arrivée ici n’ont rien à voir avec ceux d’avant. Ça lui plaît, mais en même temps, ça l’ennuie. Elle ne mérite pas que sa vie change à ce point. Elle mérite de patauger dans sa merde jusqu’à sa fin. Et pourtant, ne commence-t-elle pas à désirer plus ?



— Allez, Myriam, tu ne peux pas manquer ça !

L'adolescente tenait le téléphone contre son oreille, priant pour que ses parents ne décrochent pas un autre combiné dans la maison.

— Je t'ai dit que mes parents m'interdisent d'y aller, chuchota-t-elle.

— Et tu vas les laisser décider pour toi toute ta vie ? rétorqua son amie. Tu n'es plus un bébé. Prends-toi en main !

Myriam se mordit la lèvre.

— Tu as raison. Je vais attendre que mes parents se couchent et je viens.

— Génial ! Je t'attendrai là-bas.

— OK. À tantôt.

— Tantôt !

Myriam raccrocha, puis se mit à trembler. Soudain, vieillir lui paraissait bien plus difficile.



Mathieu regarde Myriam marcher avec Jasmine et Emanuel, plusieurs mètres devant Simon et lui.

— Je comprends pourquoi elle te déstabilise, lui confie son ami. Je pense qu'elle cache quelque chose. Et puis, je sais pas pourquoi, mais j'ai le sentiment qu'il faut que je l'aide.

— Tu vois ! Je ne suis pas fou.

— Pas dans ce cas, du moins.

— Tu crois qu'on peut la remettre sur pied ?

— Pas si elle décide pas de nous laisser faire.

On peut pas se battre contre quelqu'un qui veut pas d'aide. Mais je pense que toi, tu pourrais avoir ta porte d'entrée. En tant que frère. Bon, je sais pas trop si c'est ça que tu veux, mais je pense que c'est comme ça que tu vas pouvoir te rapprocher d'elle. Ça te donne un lien privilégié que les autres ont pas.

Mathieu reste silencieux alors qu'il réfléchit. Simon éclate de rire devant l'air sérieux qui lui donne le goût de charrier son ami. Ce dernier le dévisage en plissant le nez, sentant venir un commentaire déplaisant.

— Pour l'instant, elle m'a dit que t'es qu'une espèce de membre de sa famille comme les autres, le taquine-t-il. Mais ça pourrait changer.

Mathieu soupire.

— Que la vie me vienne en aide.

## Chapitre 6.5 – Ce qu'on lui a appris

Emanuel pleurait beaucoup. Il était un bébé ayant besoin que sa maman soit là pour lui. Les contacts physiques lui étaient indispensables pour comprendre qu'il n'était pas seul... Parce que de soudaines angoisses montaient souvent en lui : des peurs sans contrôle qui lui donnaient l'impression d'étouffer, qui lui disaient qu'il allait disparaître, seul, sans qu'on ne lui accorde ce dont il avait besoin. Dans ces moments-là, il regardait autour de lui et accourait vers sa maman.

— Maman !

Il était un enfant qui demandait beaucoup et qui avait l'impression de n'avoir qu'un parent. Le père, pourtant présent, ne faisait rien, ne disait rien. Il lui tapotait la tête en passant une fois de temps en temps, mais il le laissait pleurer. Sa maman venait l'aider, l'accueillait dans ses bras, le caressait.

— Je suis là...

Mais l'enfant vieillissait sans gagner en assurance. Il pleurait et la mère fatiguait. Elle ne le prenait plus dans ses bras, le laissant s'accrocher à ses jambes sans rien dire.

— Maman !

La mère n'en pouvait plus. Elle se sentait seule face aux émotions incontrôlables de son enfant. Alors, elle partit. Sans au revoir, sans un mot.

— Maman ! Maman !

Emanuel ne la trouva plus jamais.

— Maman !

— Papa est là, papa est là.

Alors, le père se mit à le prendre dans ses bras, à le serrer fort. Le garçon sentait le désespoir de l'homme qui s'accordait au sien. Cependant, le père ne serrait pas l'enfant dans ses bras selon les demandes de celui-ci, mais selon ses propres besoins.

— Tais-toi ! Ne me dérange pas quand je suis au téléphone, je te l'ai déjà dit.

Il nourrissait l'enfant à la place de la femme qui l'avait quitté. Il lui faisait prendre son bain alors qu'il ne l'avait jamais fait.

— Arrête de pleurer !

Il l'amenait à la garderie, puis le ramenait.

— Ne reste pas dans mes pattes quand je suis occupé, prends ton mal en patience !

Il prenait soin de lui.

— Tu réagis trop. Apprends à te contrôler.

Il l'aimait.

— Sois grand, maintenant ! J'ai besoin que tu sois grand.

Il l'aimait.

— Emanuel, je te présente Doris. À partir de maintenant, elle va habiter avec nous.

À ce moment-là, le garçon avait déjà cessé de pleurer. Tout comme il n'essayait plus de parler au père quand celui-ci dialoguait avec quelqu'un. Et Doris, elle, parlait tout le temps. Alors, l'enfant se taisait.

En fait, il essayait de ne pas faire un seul bruit. Il faisait tout pour que son papa soit fier de lui. Lorsqu'il avait envie de pleurer, qu'il avait peur de se retrouver seul, il s'enfermait dans sa chambre et se glissait sous ses draps avec la figurine de superhéros que sa maman lui avait laissée juste avant de disparaître. Force lui était de constater que lorsqu'il sortait de sa chambre, son papa était encore là. Son papa... Il ne le laissait jamais seul à la maison. L'enfant n'était jamais seul.



Le père se pencha pour se mettre à son niveau. L'homme ne faisait jamais ça.

— Il faut qu'on parle, tous les deux.

Il avait l'air si triste... Emanuel se demanda si un adulte pouvait avoir peur de rester seul. Il eut

envie de prendre le père dans ses bras comme sa maman le faisait pour lui, afin qu'il sache qu'il ne sert à rien de s'inquiéter puisqu'on n'est jamais réellement seuls.

— Emanuel, tu vas déménager.

Les sourcils du gamin se froncèrent.

— On va où ?

Les dents de l'homme s'enfoncèrent légèrement dans sa lèvre inférieure avant qu'il n'ait la force d'ouvrir de nouveau la bouche.

— Moi, je reste ici. Tu vas déménager sans moi. Tu vas aller dans une gentille famille avec plein d'enfants. C'est bien, non ?

Le garçon sentit son cœur se serrer.

— Tu vas me laisser tout seul ?

— Mais non ! Tu seras dans une famille qui prendra soin de toi.

Les larmes d'Emanuel se mirent à couler sans qu'il ne puisse les retenir. Il savait que le père ne voulait pas qu'il pleure. Il aurait dû aller dans sa chambre pour se glisser sous ses couvertures avec son jouet. Mais si l'homme partait pendant ce temps ? Sans au revoir, sans un mot ?

Le garçon pleura et instinctivement, le père le serra dans ses bras. Le petit se fit alors consoler pour la première fois depuis le départ de la mère.

Et il se fit étreindre par son papa pour la dernière fois.

\*\*\*

À six ans, le garçon fut laissé là-bas par le père, avec un « au revoir », mais sans étreinte.

Deux inconnus se penchèrent pour se mettre à sa hauteur.

— Bonjour, Emanuel, le salua doucement l'homme. Je sais que c'est soudain, mais tu vas rester avec nous pour un moment.

— On va bien prendre soin de toi, affirma la femme. Si tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas à nous le dire.

Le garçon ne dit rien. La dame jeta un regard inquiet à son conjoint, mais celui-ci fit un sourire rassurant.

— Tu n'es pas obligé de parler tout de suite.

— Les enfants sont dans la salle de jeux, en bas ; tu veux y aller aussi ? Jouer avec eux ?

Il cligna des yeux pour toute réponse. La femme se recula en se mordant la lèvre.

— Et si on allait lui montrer sa chambre, plutôt ? suggéra l'homme.

— Oui, bonne idée.

La chambre était vide à l'exception d'un lit avec des draps bleus et d'une commode. « Normal », pensa Emanuel : le peu de choses qu'il

avait apportées était en bas, emballées dans des boîtes. Ici, il n'avait pas de passé, alors rien d'accumulé.

— On va monter tes choses, décida la femme. Et tu pourras t'installer. Tu peux m'appeler Mathilde, et mon mari, c'est André. Mais si tu oublies, tu n'as qu'à redemander. On te présentera les enfants au souper.

Ils montèrent ses affaires et le laissèrent seul dans la chambre. Le garçon prit son superhéros et se glissa sous les couvertures. Mais il savait. Il savait que lorsqu'il sortirait de la chambre, son papa ne serait pas là.

\*\*\*

Les Fortin étaient gentils. Après quelques semaines, Emanuel avait compris la dynamique familiale. Il commençait à s'adapter au bruit qu'ils pouvaient faire. Il avait compris qu'ici, on pouvait parler, demander des choses, et même pleurer. Mais il n'y arrivait plus.

Le nouveau membre de la famille se contentait de regarder les gens évoluer et restait là, sans un mot. Quelque part au fond de lui, il avait le sentiment qu'au moindre faux pas, on le laisserait tomber.

Puis, un soir, il cassa. Et tous les t-shirts que le père lui avait achetés dans de rares élans

d'amour y passèrent. Il tira, déchiqueta, perça... Et quand, essoufflé, il regarda son œuvre, il pleura.

À un moment, les larmes se tarirent et l'enfant s'endormit à même le sol, parmi les lambeaux de tissus qu'il avait dispersés.

Il se réveilla dans son lit avec Mathilde somnolant à côté de lui, une sucette à la main. Dans cette maison, rien ne marchait comme chez lui. Ici, ses anciennes peurs n'avaient plus lieu d'être.

Emanuel se rapprocha de la femme et prit la sucette. Il hésita un instant avant de déballer le bonbon. Et s'il faisait erreur ? Si ce n'était pas pour lui ?

Il regarda cette mère veillant près de lui et dormant paisiblement ; sa mère d'accueil qui se préoccupait de lui... Il déballa la sucette et la mit dans sa bouche. Le goût, le sucre... Le gamin se rendormit avec un léger sourire sur les lèvres, d'où dépassait un bâton.

\*\*\*

— Manu !

Emanuel se tourna vers Jasmine en fronçant les sourcils, laissant sa sucette claquer contre ses dents. Les deux enfants se regardèrent en silence quelques secondes, puis Jasmine éclata de rire.

— C'est toi, Manu. C'est un surnom.

Les yeux du cadet s'agrandirent. Sa sœur s'approcha de lui et lui tapota la tête.

— Manu Fortin, ça te va bien, pas vrai ?

Les yeux du garçon s'illuminèrent et il hocha la tête.

## Chapitre 7 – Ce qu'on ressent

C'est un vendredi soir, en plein mois de juillet, et la chaleur est étouffante. Myriam se trouve dans sa chambre, seule. Elle n'arrive pas à croire qu'elle n'est pas dehors ; qu'elle n'est pas en train de perdre son temps avec ses amis... ceux d'avant. Les partys doivent se succéder, et ceux qui ne fêtent pas sont sûrement entre copains dans un parc. Mais elle, rien.

La jeune femme dévisage les boîtes contenant ses possessions ; il n'y a que celle abritant ses souvenirs qui est encore fermée, mais aucune n'est vraiment vidée. Au cours de la dernière semaine, elle a accepté d'utiliser tout ce dont elle avait envie et a réussi à se sentir plus à son aise, mais elle n'arrive pas à se résoudre à mettre de côté sa culpabilité pour s'installer pour de bon.

Elle saisit le iPod sur sa table de chevet. Ça fait déjà plusieurs jours qu'elle a sorti l'objet de la boîte où elle l'avait enfermé pour se punir après la mort de ses parents. Dans les temps les plus durs, son père avait vendu la plupart des objets de sa collection de sport. Pourtant, il lui avait permis de

garder son bidule électronique. Elle s'est dit que ses parents devaient bien avoir une raison de le lui laisser... Et elle a décidé que la punition avait assez duré.

Myriam s'étend sur son lit pour ouvrir son iPod. Elle sourit tristement en regardant son fond d'écran. C'était la première chose qu'elle avait faite : changer la photo où elle souriait avec sa « meilleure amie » pour celle de ses parents, un soir de barbecue où ils s'étaient particulièrement amusés. La vue de l'adolescente qui avait partagé son passé lui avait mis le cœur au bord des lèvres. Celle de ses parents le brise toujours un peu, mais eux méritent les pensées qu'elle leur accorde.

La jeune femme laisse ses yeux se remplir d'eau avant d'ouvrir une application en vitesse, faisant disparaître les visages souriants. Puis, pour se vider la tête, elle joue à de petits jeux qui nécessitent très peu de réflexion jusqu'à ce que son corps abandonne et qu'elle s'endorme.

Le lendemain, elle refuse d'accompagner les enfants Fortin à leur soccer hebdomadaire. Elle passe plutôt le temps comme elle l'a fait dans les derniers jours : elle traîne ici et là dans la maison, sans sortir, sauf pour de petites promenades en solitaire. Au retour de sa nouvelle fratrie, elle joue un peu à la Wii avec Jasmine, puis échange des

politesses avec les parents. Elle observe Emanuel manger suçon sur suçon en diversifiant ses activités, et évite discrètement Mathieu sans savoir pourquoi. Elle cherche à se vider l'esprit et y parvient suffisamment pour se sentir plus légère. Mais le soir venu, elle n'a plus envie de rien. Elle enfle donc des souliers et sort discrètement de la maison.

Le temps est clément. Elle marche sans réfléchir à l'endroit où elle va, se laissant guider par ses pas. En arrivant vis-à-vis du terrain de soccer, elle entend des rires qui attirent son attention. Elle les reconnaît tout de suite. Ce sont les premiers garçons qu'elle a aperçus en arrivant dans cette ville, avant même de voir à quoi ressemblerait sa nouvelle maison. Il y a celui qui a ri, le petit énergique avec des pics sur la tête, qui fait des tirs au but, et l'autre, aux cheveux d'un blond presque blanc, qui se tient devant le filet. Ce dernier ne sait visiblement pas ce qu'il fait, et ça n'aurait pas surpris Myriam de le voir s'enfermer dans ses propres jambes.

— Citronnelle, Max, force-toi un peu le cul ! bougonne le plus petit. Il faut que je me pratique pour vrai. Si Vanessa gagne à cause des deux matchs que j'ai manqués, je suis mort.

Le dénommé Max laisse passer un ballon sans même étirer un bras.

— Tu n'as qu'à ne pas jouer.

— T'es pas drôle.

— Toi non plus, Will, rétorque l'autre en insistant sur le nom comme s'il s'agissait d'une insulte. Tu sais que je déteste ça.

Le botteur soupire et abandonne visiblement l'idée que son ami participe. Il se tourne vers la rue et commence à s'éloigner. Il croise alors le regard de celle qui les observe. Cette dernière, embarrassée, se remet à marcher rapidement.

— Eh ! Toi ! s'écrie le joueur de soccer en courant vers elle.

Myriam accélère le pas, mais l'autre la rattrape à une vitesse impressionnante pour quelqu'un de plus petit qu'elle. Il l'arrête d'une main sur son bras.

— Sauve-toi pas ! Je suis pas un fou dangereux.

Ça n'a même pas traversé l'esprit de l'adolescente, mais le petit énergique semble particulièrement spécial, et elle n'a pas vraiment envie de voir entrer un autre énergumène dans sa vie.

Elle se tourne vers lui et il penche la tête sur le côté en la dévisageant.

— Originale, ta coupe.

Elle touche ses cheveux instinctivement en se mordant la lèvre. Son interlocuteur met ses mains devant lui en signe de contrition.

— Désolé ! Je voulais pas t'insulter, je parle tout le temps avant de réfléchir. Tu sais jouer au soccer ?

— À peine.

— Peu importe. Tu peux pas être pire que celui-là.

Le jeune homme pointe son ami, qui est allé s'asseoir sur le gradin.

— Au fait, moi, c'est William, mais appelle-moi Will. L'autre, c'est Maxence, mais te sens pas obligée de l'appeler, il est pas bavard.

— Myriam, répond-elle, forcée de se présenter.

— Tiens, Myriam... J'ai entendu ce nom dernièrement, non ?

Elle échappe un soupir exaspéré.

— La nouvelle de la famille Fortin.

— Rien à voir, dit l'autre en rejetant l'information d'un signe de main. Non, c'était à la télévision, je crois. Voyons, je l'ai sur le bout de la langue... Limette ! Viens, on va demander à Max.

William attrape la main de la jeune femme et l'entraîne jusqu'aux gradins. Cette dernière se laisse faire, trop surprise pour réagir.

— Eh, Max ! s'écrie William avant même d'être arrivé près de son ami. T'as pas entendu parler d'une Myriam dernièrement ?

Maxence attend qu'ils soient devant lui pour répondre, mais évite le regard de la nouvelle venue.

— C'est Vanessa qui en a parlé.

— Vanessa ? Pourquoi elle m'aurait parlé d'une Myriam ? Non, tu dois...

Cette dernière l'interrompt.

— Je l'ai rencontrée hier.

— Non, ça peut pas être ça.

L'adolescente lève les yeux au ciel. Maxence lui jette un regard timide.

— C'est la nouvelle Fortin. La sœur de Mathieu.

— Celle que tout le monde veut faire rire ? Elle s'appelait pas quelque chose comme Mélanie ? Ça commençait par un M, en tout cas.

Son ami passe la main dans son cou, embarrassé.

— Myriam.

— C'est ça ! s'exclame William. Tu vois, c'est... ah... Je croyais que c'était à la télé.

— Non.

Le sportif hausse les épaules d'un geste décontracté.

— Bof.

Il se tourne vers sa nouvelle rencontre.

— Tu viens jouer au soccer ?

La concernée ne peut plus sortir un mot.

— Laisse-la tranquille, la défend Maxence.

— Pourquoi ? Je veux juste jouer au soccer avec quelqu'un qui sait mettre un pied devant l'autre. Citron mal pressé ! C'est trop demandé ?

Myriam se maudit intérieurement de s'infliger ça.

— Euh... Je peux essayer de garder les buts.

— Ah ! s'excite le plus petit. Tu vois, Max ?

La tête de ce dernier tombe vers l'avant, comme s'il n'avait plus de force.

— Oui, Will. Amuse-toi bien.

William saute dans les airs, puis prend de nouveau la main de Myriam en riant. À reculons, de façon à lui faire face, il se dirige vers le but en la traînant.

— Tu vois, Vanessa et moi, on joue tous les deux au milieu, alors on court beaucoup. On est en compétition sur le cardio. Je me fatigue toujours un peu avant elle, alors je veux la rattraper autrement. Je me suis dit que je pourrais améliorer

mes bottés, surtout mes tirs au but, pour que si l'occasion se présente, je la manque pas.

Il va positionner sa compagne de jeu juste devant le but.

— Tu te mets là quand je botte. Tu peux essayer de deviner de quel côté je vais tirer avec la position de mes pieds, mais en général, il vaut mieux choisir un côté vers lequel sauter à l'avance pour avoir une chance d'arrêter le ballon. Si je fais un tir au sol assez lent, mets un genou à terre pour l'intercepter sans laisser de trou entre tes jambes. C'est la manière la plus sûre. Bon, ben, pour l'instant, c'est ça qui est ça.

William repart et place l'un des trois ballons sur la ligne de but.

— Prête ?

La jeune femme hoche la tête et plie les genoux comme elle l'a vu à la télé. Elle ne sait pas pourquoi, mais il lui paraît évident que le tireur enverra son projectile sur sa gauche. Elle s'élance et... touche le ballon du bout des doigts avant qu'il n'entre de justesse dans le but. Elle retombe lourdement sur le côté. Elle se relève en regardant ses vêtements tachés de gazon, puis fronce les sourcils en direction de William.

— Ça va ?

Ce dernier est immobile, la bouche grande ouverte. Il fait mine de vouloir parler, puis pince les lèvres. Il prend une grande inspiration.

— Jus d'orange... C'était un de mes meilleurs tirs et tu l'as presque arrêté.

L'adolescent se tait encore quelques secondes, puis sourit en pointant la gardienne qui frotte ses vêtements.

— Je sais ! Tu m'as menti et tu es une joueuse professionnelle.

Myriam se redresse.

— Non.

— C'est pas possible !

— Pourtant si.

— Tu fais un sport ?

— Un peu de volley-ball.

— Je vois. Réflexes de sportive innés. Ça va être malade ! Prête ?

Elle se retrouve à garder les buts une bonne partie de la soirée. Elle réussit à arrêter certains tirs et reçoit les compliments de William. L'énergie de celui-ci la déstabilise tellement qu'elle en oublie qu'il y a quelqu'un d'autre avec eux.

— C'est l'heure, affirme soudain Maxence.

Elle sursaute. Elle ne s'était pas rendu compte qu'il approchait. William regarde sa montre.

— Citron !

Il ramasse deux ballons et envoie le troisième à son ami avant de faire un signe de main en direction de sa nouvelle compagne de jeu.

— À une prochaine fois ! J'espère te voir dans mon équipe au match samedi prochain. Je ne le manquerai pas, celui-là !

Et il part, suivi par son ami. Myriam se laisse choir par terre, puis s'étend sur le dos. Elle regarde le ciel devenir de plus en plus noir. Après quelques minutes de réflexion, elle conclut qu'elle a atterri dans une ville de fous.

— T'en penses quoi, maman ? Ils sont mieux, ces amis-là ? Je suis en sécurité, papa ?

Elle ne sait pas combien de temps elle reste sans bouger, mais l'air qui devient frisquet la force à s'activer. Elle se lève d'un bond et se dirige vers la maison des Fortin d'un bon pas.

— Chez moi, chuchote-t-elle.

\*\*\*

Le lendemain, alors que le temps s'annonce tout aussi beau, Myriam se renseigne auprès d'André pour savoir où elle pourrait aller afin de prendre un bain de soleil. Il lui répond qu'il y a bien une piscine publique, mais pas de plage accessible à pied.

— Mais tu pourras en profiter bientôt, ajoute l'homme. Le moment exact reste à confirmer, mais nous partirons pour le chalet peu de temps après l'arrivée des jumeaux, jeudi. Nous y resterons plus de deux semaines et là-bas, il y a un lac.

Elle ne sait pas trop si l'idée du chalet lui plaît. Elle n'a pas encore réussi à s'installer dans cette maison, et il lui faudrait déjà s'adapter à une autre ? Elle sait très bien ce que sa mère lui aurait dit : « Ce n'est pas toi qui choisis, alors fais avec. » Son père aurait probablement ajouté qu'on doit jouir de l'été quoi qu'il arrive. Mais elle ne peut que promettre d'essayer.

Elle abandonne rapidement l'idée de la piscine. Elle a envie de se prélasser, pas de se faire tourner autour par des enfants. En plus, ses cheveux la gênent. C'est vrai qu'il n'y a pas grand monde qui fait des commentaires à leur sujet, mais c'est probablement parce qu'ils en entendent parler avant ou parce que la civilité les fait se taire. Elle veut ressembler à ce qu'elle vit en dedans, mais elle s'est plutôt transformée en bête de foire et attire même les regards de ceux qui ne savent pas qu'elle est la « nouvelle Fortin ». Elle ne veut pas être le centre de l'attention. Pourquoi les gens ne la laissent-ils pas se morfondre dans son coin ?

Embêtée par son désir de reprendre une coiffure plus conformiste, Myriam se laisse tomber au sol dans la cour arrière et fixe le ciel. Est-ce que sa coupe de cheveux est la raison pour laquelle elle attire les gens bizarres ? Est-ce qu'elle aime ça ?

Ses yeux se ferment lentement, et elle s'endort.



Myriam frappa à la porte avec hésitation. La musique de l'autre côté était forte. Pour se faire entendre, elle finit par sonner. La porte s'ouvrit enfin. Le fils du propriétaire de la maison lui fit signe d'entrer. Elle se rendit à l'intérieur, feignant de ne pas être intimidée par le nombre de personnes présentes.

— Génial ! s'enthousiasma son amie. Tu es venue !

— J'ai dû me faufiler par la fenêtre, comme une voleuse. Je me demande si c'était vraiment une bonne idée. J'aurais peut-être dû...

— Tu as fait ce qu'il fallait. Les parents ne peuvent pas gérer notre vie.

— Hum, oui, peut-être.

Son amie lui mit une canette dans les mains.

— Allez, c'est fait ! Maintenant, fête.

Et Myriam but une gorgée de bière.



Elle se redresse d'un coup, haletante.

— Désolé, je l'ai échappée, s'excuse son voisin qui la regarde depuis sa propre cour.

Une main sur le cœur, Myriam prend une grande inspiration pour se calmer. Alexandre se penche pour récupérer la canette, heureusement fermée, qu'il a fait tomber. Il la dépose sur le bord de la fenêtre.

— Mais c'est toi qui m'as surpris en premier, affirme-t-il. Je ne pensais pas qu'il y avait quelqu'un. Les Fortin sont rarement dans leur cour et quand ils le sont, on les entend à des kilomètres.

— Ça va, ça arrive, soupire-t-elle, peu convaincante.

Le jeune homme s'appuie sur la clôture et sourit en grand.

— Je suis content que tu aies toujours cette coiffure. Elle te rend vraiment très jolie.

Une main triturant ses cheveux, elle lève les yeux au ciel.

— Ce n'était pas du tout le but.

— Je sais. Et c'est pour ça que j'aurais aussi aimé que tu la changes. Je suis peut-être fou, mais pas cruel, comme gars. Pourtant, j'ai l'impression que tu vas mieux, non ? Ou alors... c'est parce que

tu es tombée sous mon charme. Tu me parles différemment d'avant.

— Peut-être un peu des deux..., accepte-t-elle, d'un ton épuisé. Je me suis faite à ta présence et je m'habitue à vivre avec ma culpabilité.

Il hoche la tête et saute par-dessus la clôture. Elle le regarde approcher.

— Tu fais quoi ?

— Je déteste discuter de loin. Je viens juste m'asseoir avec toi.

L'adolescente hausse les épaules.

— Comme tu veux.

Il s'assoit à quelques centimètres d'elle. Elle trouve la proximité un peu dérangement pour des quasi-inconnus, mais ces derniers temps, elle a abandonné l'idée de se formaliser de ce genre de détails.

— Alors, qu'est-ce qui t'a fait aller mieux ? demande-t-il.

— Je ne sais pas trop, en fait. Les gens ici sont vraiment... spéciaux.

— Pas tant que ça.

— Si tu le dis. En tout cas, on dirait vraiment qu'ils ont pris une partie de ce que je portais en moi.

Alexandre se met à rire avec force.

— Les Fortin sont vraiment contagieux, à ce que je vois. C'est pour ça que j'ai toujours fait attention de ne pas les approcher.

— Ils sont probablement contagieux, mais je doute que ce soit négatif.

— Négatif, positif, ça dépend de ce qu'aime la personne, et moi, j'ai décidé que plus que tout, j'allais être moi-même, sans me soucier des autres.

— Il y a aussi du bon à vouloir que les autres nous acceptent, non ?

— Sûrement, mais j'y ai laissé trop de morceaux pour faire demi-mesure.

Myriam glisse un coup d'œil vers les bras d'Alexandre et observe ses cicatrices, qui forment de fines lignes blanches.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Le jeune homme met un doigt devant sa bouche.

— Chut ! C'est un secret. Disons simplement que tout le monde n'est pas aussi gentil que toi.

— Oh ! Je ne le suis pas.

— Je me demande ce qui compte le plus pour être considéré comme gentil : l'intention ou l'action ? Les sentiments pendant l'acte ou les remords après ? Moi, je crois que tu es gentille, contrairement à celui que je suis devenu. Avant, je

l'étais... et ça m'a tué, comme c'est en train de le faire avec toi.

— Tu me dis de devenir méchante ?

L'autre éclate de rire.

— Non. Bordel, non ! C'est la méthode que j'ai utilisée ; pas de devenir méchant, mais d'arrêter d'être gentil. Je fais les choses pour moi, et c'est tout. Mais toi, tu ne dois pas faire ça.

— Alors, quoi ?

— Trouve ta propre façon de guérir, c'est de cette façon que tu t'en sortiras.

— Et tu ne considères pas ça comme gentil de me donner des conseils ?

Le sourire du jeune homme inquiète un peu Myriam. Il se déplace pour être encore plus près d'elle.

— Non, susurre-t-il, c'est totalement égoïste.

Il approche lentement sa tête de celle de l'adolescente. Elle aurait dû reculer, elle le sait. Pourtant, elle n'en a pas envie. Leurs lèvres se frôlent à peine une fraction de seconde, mais son cœur débat. Il s'éloigne, regarde son visage étonné, puis éclate de rire à nouveau.

— Tu vois ? Totalement égoïste. Tu ne dois pas devenir comme moi. Je te l'interdis.

— Qu'est-ce que tu fais ? gronde une voix.

Myriam se tourne vers Mathieu, qui se tient à l'entrée de la cour. Alexandre, décontracté, lui jette à peine un regard.

— Je discute avec ma nouvelle voisine.

— Tu n'as rien à faire dans notre cour.

La jeune femme frissonne à l'idée que Mathieu ait pu voir l'acte qu'elle estime fautif. Elle ne veut pas que son nouveau frère pense du mal d'elle. Ni que n'importe qui de sa nouvelle famille la voie d'un mauvais œil. Elle voudrait remonter cinq ans en arrière et être une jolie petite fille que tout le monde aime. Est-ce si long, cinq ans ?

— Détends-toi, le jeune ! rigole Alexandre.  
Tu vas rester ridé.

Mathieu approche et regarde l'autre de haut.

— Retourne chez toi.

L'intéressé montre ses paumes en signe de paix.

— Bien, bien !

Il se tourne vers Myriam, qui a porté son air étonné sur son nouveau frère. Elle ne le croyait pas capable d'autant de mépris.

— À bientôt, ma jolie !

Alexandre se penche et dépose un baiser sur sa joue. Elle vire au rouge, en même temps que Mathieu, mais pas pour la même raison. Ce dernier fait un pas vers l'avant pour attraper son voisin,

mais celui-ci recule d'une pirouette et se redresse d'un bond. Il se faufile rapidement vers sa cour en envoyant la main à Myriam et saute la clôture avant de disparaître.

L'adolescente se tourne vers son aîné. Les poings de celui-ci sont tellement serrés que ses jointures deviennent blanches. Il fixe la maison voisine comme s'il pouvait la faire exploser d'un regard.

Myriam se lève et se positionne devant lui, attirant son attention. Il prend une profonde inspiration pour se détendre. Avec un bout de son chandail, il essuie la joue sur laquelle Alexandre a déposé ses lèvres. La jeune femme remercie le ciel qu'il n'ait visiblement pas assisté à l'autre baiser.

— Tu ne dois pas lui faire confiance, jamais ! Je ne sais pas ce qu'il t'a dit, mais il ne fait rien pour les autres. On le considère tous comme un fou, et ce n'est pas pour rien. Au secondaire, il a mis le feu à l'école. Il a dit que c'était simplement pour voir comment les gens réagiraient. Il est dangereux.

Elle jette un regard à la maison voisine.

— Tu as sûrement raison.

Mathieu se détend. Il se laisse tomber sur le sol et passe une main dans ses cheveux. Myriam s'assoit à côté de lui.

— Tu ne devrais pas parler à n'importe qui, conseille-t-il encore.

— Crois-moi, j'essaie, mais n'importe qui vient me parler.

Il la dévisage, puis sourit légèrement en la voyant sérieuse.

— Tu devrais peut-être les envoyer promener.

— Plus facile à dire qu'à faire. Si tu voyais la façon dont ils m'accostent ! C'est comme si c'était tout à fait normal de parler à quelqu'un pour la première fois de la même manière qu'à une vieille connaissance.

— Bienvenue dans notre petite ville, j'imagine.

Elle hoche la tête. Le sourire de Mathieu s'élargit.

— Je venais pour te proposer d'aller au parc d'attractions avec Simon et moi, ce soir. On peut inviter Vanessa aussi.

— C'est loin ?

— Euh... non. Pas vraiment.

Elle hésite, mais les yeux qui la fixent la convainquent. Elle a le sentiment que Mathieu s'inquiète vraiment pour elle et elle ne peut pas l'ignorer en ne pensant qu'à son désir de se morfondre.

— D'accord. Invite Vanessa. Je l'aime bien.

— Et Simon ?

— Pas de problème.

— Tant mieux, dit-il en souriant. On part à dix-huit heures trente. Papa va nous reconduire. C'est la mère de Simon qui viendra nous chercher.

Elle hoche la tête et Mathieu se lève pour partir. En voyant qu'elle ne le suit pas, il se retourne.

— Tu peux y aller, affirme-t-elle. Je reste ici avec le soleil encore un peu.

Il lance un regard hésitant à la maison voisine. Myriam lui sourit.

— T'inquiète, je ne pense pas qu'il va revenir tout de suite. Et puis, s'il le fait, je partirai. Assez d'émotions pour la journée.

Il hésite encore un peu, mais hoche la tête avant de rentrer. L'adolescente soupire et s'étend à nouveau dans l'herbe. Tout ça devient bien étrange.

— Que quelques jours, murmure-t-elle. Ça fait pas deux semaines que je suis ici !

Elle a l'impression que ça fait des mois.

— Papa, maman, vous pensez quoi de ma nouvelle vie ? Je ne la mérite pas, pas vrai ? Oh ! Bon sang, je suis tellement désolée !



— Myriam ! s'égosilla son amie. Tes parents sont dans la cour, monte te cacher.

Affolée, Myriam obtempéra. En montant, elle entendit la sonnette et, depuis la fenêtre d'une chambre, elle vit ses parents partir, l'air aussi énervé l'un que l'autre. Sur le coup, elle soupira de soulagement de les avoir évités, puis elle trembla à l'idée qu'elle devrait les affronter plus tard.

Son amie entra dans la chambre en soupirant.

— On l'a échappé belle ! Ils m'avaient appelée et j'avais affirmé que tu n'étais pas là. Je ne pensais pas qu'ils se pointeraient.

Myriam se tourna vers elle, surprise.

— Ils t'ont appelée ?

— Oui. Mais t'inquiète pas, je crois bien qu'ils m'ont crue à la porte. S'ils ne pensent pas que tu étais ici, ce sera moins intense quand tu retourneras chez toi.

L'ironie de la situation frappa Myriam : n'était-elle pas ici parce que son amie lui avait dit de s'affirmer, qu'elle ne pouvait pas toujours obéir à ses parents ? Pourquoi se cachait-elle ?

— Allez ! s'exclama l'autre adolescente. On a une fête à faire !

Peut-être était-ce l'alcool, ou alors l'influence des gens, mais elle oublia bien vite ses

préoccupations et se remet à faire la fête comme une vraie diablesse.

## Chapitre 8 – Ce qui change

André démarre le véhicule à cinq places. À côté de lui, Mathieu se tourne afin d'apercevoir Myriam, assise à l'arrière.

— Simon et Vanessa sont voisins, lui explique-t-il. Alors, on fait d'une pierre deux coups.

Myriam répond d'un hochement de tête. André met le véhicule en marche arrière et ils prennent la route. Ils passent devant le terrain de soccer, le contournent, puis s'arrêtent devant une maison lui faisant face. Vanessa et Simon sont en grande conversation sur la galerie. Ils s'interrompent en voyant les autres arriver, échangent encore un mot ou deux, puis se dirigent chacun vers un côté de l'auto, obligeant Myriam à se mettre au milieu. Simon entre de façon un peu trop dynamique et se cogne la tête au plafond. Vanessa s'assoit en riant aux éclats.

— *Baka*<sup>2</sup> ! s'exclame-t-elle.

---

<sup>2</sup> En japonais : idiot.

Simon regarde Mathieu qui rigole, puis soupire en secouant la tête. Il se tourne vers Myriam.

— Ce sont des *fans d'anime*, lui explique-t-il. Ils retiennent des mots en japonais pour s'amuser à nous les sortir, vu qu'on comprend pas.

— La plupart du temps, on traduit, se défend Mathieu.

— Il n'y a qu'à toi qu'on s'amuse à dire des trucs que tu ne comprends pas, affirme Vanessa.

Alors qu'André remet le véhicule en route, Simon fait de grands gestes avec les bras, manquant de frapper sa voisine.

— Génial. Je suis comblé !

Myriam éloigne le bras du jeune homme, qui prend un air contrit.

— Désolé.

Vanessa rigole.

— Prends ton trou, Sim.

L'apostrophé se penche pour la fusiller du regard.

— Pas question !

À l'avant, Mathieu soupire.

— On se calme, les enfants.

André rigole et jette un regard à sa protégée par le miroir. Celle-ci hausse les épaules avec de gros yeux, ce qui élargit le sourire du conducteur.

Dans un mouvement sec, Simon s'accote de nouveau, frappant le bras de Myriam. Elle lui jette un regard inquisiteur pendant que Vanessa le traite de tous les noms. Simon éclate de rire.

— Vraiment, Mathieu, c'était une idée de génie d'inviter Vaness.

— Je ne l'ai pas fait pour toi.

L'intéressée adresse un sourire suffisant à son ami d'enfance.

— À qui ça importe, ce que tu veux, de toute façon ? Ma nouvelle amie m'aime bien.

— Elle m'aime bien aussi.

Mathieu passe la main dans ses cheveux.

— Correction : elle n'a aucun problème avec toi.

Myriam lève les bras.

— Eh ! oh ! Je suis là...

— Heureusement, se réjouit Simon. Tu mets du soleil dans ma soirée.

— Tant de joie ! ajoute Vanessa.

Et tous deux se mettent à vanter la présence de leur nouvelle compagne en des termes beaucoup trop élogieux à son goût. Et pourtant, le cœur de la jeune fille se gonfle de plaisir. Mathieu et son père échangent un sourire.



Myriam s'étouffa en buvant une gorgée de bière et la recracha. Autour d'elle, les gens éclatèrent de rire alors que sa gorge brûlait.

— Tu n'arrives plus à boire ? se moqua son amie.

L'adolescente se força à sourire.

— Très drôle...

— T'imagines la honte, si t'en étais morte ?

Toujours en train de toussoter, Myriam grimaça.

— Ouais, la honte...

Les yeux de son amie s'arrondirent.

— Mais ça aurait été malade ! Je serais sûrement passée aux nouvelles ! La meilleure amie de l'adolescente qui est morte en fuyant ses parents pour faire le party !

— Mais je serais morte.

L'autre fille haussa les épaules.

— Et alors ?



Le manège tourne au son de la musique. La force centrifuge pousse Myriam contre Mathieu, qui agrippe le rebord de la voiturette avec force. Pensant lui faire mal, elle essaie de regagner sa place, mais elle se bat contre la nature et sent que c'est perdu d'avance. La force centrifuge, l'effet tourbillon ou tornade : le rejet des objets

indésirables hors du cercle de la vie. Abandonner ou lutter, ça en revient toujours à ça, inlassablement.

Myriam se mord la lèvre et force un peu plus pour s'éloigner de l'adolescent, qui lui a payé son billet d'entrée malgré ses protestations. C'est ironique : ça fait plus d'un an qu'elle évite les endroits payants – faute d'argent – et maintenant qu'elle doit être dans le top des adolescentes riches grâce à des indemnités d'assurances vie qu'elle n'a jamais demandées, on lui paie son entrée.

Quant à Simon et Vanessa, ils mènent la danse. Depuis leur arrivée, ils sautent d'un manège à l'autre, les entraînant dans des files d'attente qu'ils animent de leurs éclats de voix. Leur nouvelle amie aimerait bien qu'ils baissent le ton. Les gens les regardent, puis la dévisagent, elle, à cause de ses cheveux. Elle essaie de se camoufler entre les trois autres pour se créer l'illusion d'être à l'abri, mais c'est peine perdue.

Enfin, le manège arrête de tourner et s'immobilise. Myriam soupire de soulagement. Elle se retenait tellement pour ne pas se faire emporter qu'elle en a mal aux bras. Simon et Vanessa sautent hors de leur voiturette en riant. Mathieu jette un coup d'œil à sa copilote, puis sort

à son tour. Cette dernière les suit jusqu'en dehors de la zone du manège.

— Ça va ? s'informe Vanessa en s'approchant d'elle. T'es pâle.

L'interpellée hoche la tête.

— Un peu étourdie, mais ça va.

— On va dans un manège qui ne tourne pas, alors ! s'exclame Simon en regardant autour de lui.

Il sourit en grand.

— Je sais !

Il s'élançe à travers la foule, suivi de sa copine d'enfance. Mathieu les suit d'un bon pas, sans courir. Myriam se met à son côté alors qu'il rigole.

— En général, j'évite d'inviter Vanessa à cause de ça, avoue-t-il. À deux, ils en font trop.

— Je comprends, assure la jeune femme.

Ils rejoignent les deux autres dans une file. Myriam lève les yeux pour regarder le manège tomber de haut alors que les gens crient.

— Génial..., échappe-t-elle sans conviction. Elle n'a jamais aimé les hauteurs.

— T'as dit quoi ? lui demande Simon.

Elle secoue la tête.

— Non, rien.

Simon hausse les épaules et reprend sa discussion avec Vanessa sur qui aura le plus peur

entre eux deux. Myriam est convaincue que ce sera elle, même si elle n'est pas incluse dans le pari.

Quand leur tour arrive, elle s'installe dans le manège bien malgré elle. Elle se retrouve entre les deux jeunes hommes, alors que Vanessa, de l'autre côté de son ami d'enfance, nargue ce dernier parce qu'il a du mal à baisser sa barre de sécurité. Une fois tout le monde en place, ils commencent à monter.

Myriam serre les poings avec force. Instinctivement, Mathieu, ses yeux inquiets braqués sur elle, lui touche la main. Mais les joues de l'adolescent virent au rouge et il la retire pour la poser sagement sur sa jambe, tout en détournant le regard. Sa voisine de banc fronce les sourcils, mais n'a pas le cœur à se poser de questions : il est plutôt au bord de ses lèvres.

Un magnifique paysage s'étend sous leurs yeux. Myriam doit avouer qu'une telle hauteur lui donne une impression de domination sur le monde. Mais elle se rend aussi compte de la fragilité d'une vie au milieu de tout ça. Tout le monde meurt. Ses parents, tout comme elle. Elle finira bien par disparaître en ne laissant que des souvenirs.

Vanessa éclate de rire et pointe vers le bas.

— C'est Will et Max. J'écraserais Will si j'étais aussi grande.

Simon éclate de rire à son tour.

— Je viens de voir Rosie. On dirait encore plus un vampire à cette hauteur.

— T'as vu ma copine ? s'étonne Vanessa. Il faudra la retrouver après.

Le manège s'immobilise. Les yeux de Myriam s'agrandissent. Instinctivement, elle monte ses bras contre son torse. Leurs sièges sont lâchés dans le vide. Simon tend sa main et prend celle de la jeune femme, qu'il ramène sur la jambe de cette dernière. Il la tient bien serrée alors qu'elle hurle et qu'ils descendent à toute vitesse.

Dans un grand coup, ils s'arrêtent. Myriam échappe un rire nerveux. Puis ils remontent. Elle ferme les yeux et accote sa tête contre le dossier. Elle prend une grande inspiration pour se convaincre qu'elle ne va pas mourir. Vanessa et Simon rient aux éclats, mais la main de ce dernier tient toujours celle de sa nouvelle amie. Elle aimerait avoir la force de la retirer, mais sa chaleur lui donne le courage d'affronter une autre chute sans pleurer.

— Vous vous tenez la main, maintenant ?

L'adolescente ouvre les yeux. Mathieu est penché vers l'avant et les regarde. Elle retire prestement sa main. Simon reporte la sienne sur ses genoux en haussant négligemment les épaules.

Vanessa leur jette un regard inquiet en se mordant la lèvre, mais ça ne dure qu'une seconde. Elle et Simon retournent à leur conversation comme si rien ne s'était passé.

Mathieu s'adosse de nouveau en prenant soin d'éviter le regard de sa nouvelle sœur. Il paraît calme, mais à l'intérieur de lui, il s'apostrophe et se mord la langue. Il sait que ce n'était pas le bon moment pour une crise de jalousie, mais... finalement, il est hors de question qu'il laisse la jeune femme à Simon, ou à qui que ce soit d'autre. Elle est là depuis quoi ? Deux semaines à peine ? Et on l'embrasse déjà ? On lui prend la main ? Qu'est-ce qu'ils ont, tous ces gens, à la traiter comme un morceau de viande ? S'il le faut, il mordra.

Non, il ne sait pas ce qu'il ressent pour elle, ce qui le pousse à s'intéresser à elle à ce point. N'empêche, il la protégera, ça, il sait en avoir envie.

Le manège tombe une deuxième fois. Myriam hurle de plus belle, mais Mathieu détecte quelque chose de différent, comme si elle en profitait pour crier sa frustration au monde. Il sourit, constatant bien que même si elle n'a pas fini de souffrir, lentement, elle lâche prise.

Ils regagnent la terre ferme. Myriam n'a jamais paru aussi soulagée aux yeux de son nouveau frère. Il s'approche d'elle pour s'excuser de son attitude dans le manège, mais l'autre jeune femme surgit entre eux avant qu'il n'ait pu sortir une syllabe. Celle-ci prend le bras de sa nouvelle amie.

— Viens ! Je vais te présenter ma copine.

— Eh oui ! Vanessa a une amie, confie Simon.

La concernée l'ignore et part vers l'avant, un air dédaigneux sur le visage. Myriam lui emboîte le pas, suivie de Mathieu et Simon.

Vanessa s'arrête tout d'un coup.

— Myriam, Rose. Rose, Myriam.

Cette dernière contourne son amie pour voir apparaître la fameuse Rose. Les yeux ronds, elle hoche la tête en guise de salutation.

— S'lut, lui lance Rose.

Rose est... gothique. Noir des pieds à la tête, cheveux longs, toupet carré et maquillage assombrissant ses yeux, elle a le teint pâle comme si elle ne voyait jamais le soleil.

— Euh... Salut, réussit à répondre Myriam en se secouant.

Simon se penche à son oreille pour chuchoter.

— Elle est belle, la petite Rosie, hein ?

La jeune femme hoche la tête, incertaine. L'adolescent rigole avant de saluer celle qu'ils ont rejointe.

— Allô, ma Rosie. Qu'est-ce que tu fais de bon ?

Le regard de Rose glisse sur lui comme s'il n'était pas présent et s'arrête sur Mathieu.

— J'aspire l'ambiance. Je crains le moment où les forains partiront et laisseront cet endroit comme le trou qu'il est.

— Sympa, commente Simon.

— C'est vrai que tu préférerais vivre dans une grande ville, se rappelle Mathieu.

— Pas vraiment.

Les deux jeunes hommes se jettent un regard confus.

— Elle ne veut pas nécessairement vivre dans un endroit où il y a plus de monde, explique Vanessa. Ce qu'elle voudrait, c'est qu'il y ait plus d'action, comme plus de crimes, par exemple.

— Malheureusement, on habite dans un coin tranquille, soupire Simon, ironique. Ici, il n'y a ni meurtre ni...

— Il se passe plus de choses que vous ne le pensez, le coupe la gothique.

Mathieu ne peut s'empêcher d'aimer l'air qu'elle se donne. Quand ils étaient enfants, ils jouaient ensemble. Elle portait alors des robes de toutes les couleurs et adorait se coiffer et jouer à la poupée. Mathieu se souvient bien de la syncope qu'a failli avoir la mère de Rose quand elle est revenue à la maison transformée du tout au tout, voilà deux ou trois ans. Mais au fond, elle était la même : franche, forte et amusante.

L'adolescente sombre détourne les yeux de ses interlocuteurs.

— Je retourne m'imprégner.

— Pas de problème, sourit Mathieu. On ne voudrait pas t'embêter.

— Ce serait triste de gâcher ta quête de sang, ajoute Simon.

— À bientôt, R, conclut Vanessa.

Rose s'éloigne en les laissant plantés là.

— R ? relève Myriam en suivant des yeux celle qui s'éloigne.

La foule semble s'écarter sur son passage. C'est un peu flippant.

— Elle préfère qu'on l'appelle comme ça, vu que son nom est trop doux à son goût, explique son amie.

— Elle a l'air... gentille.

Vanessa éclate de rire.

— Non, elle n'en a pas l'air. Mais elle l'est. J'ai hyper confiance en elle.

— Elle aime afficher sa solitude, dit Mathieu. Mais c'est quelqu'un de bien.

Myriam hoche la tête.

— Je prendrai le temps de la connaître, alors.

En attendant, c'est la seule personne qu'on lui a présentée convenablement depuis son arrivée ici. C'est également la seule qui n'a pas essayé de s'introduire dans sa tête et de penser à sa place. Et la seule qui n'a fait aucun commentaire, même pas un regard, sur sa coiffure.

La jeune femme fronce les sourcils. Non, il y a aussi le blond du terrain de soccer. Il n'a fait que répondre aux conneries de son ami... Peu importe. Maintenant, dans cette foule où elle a l'impression d'être un clown, attirant les regards sans qu'on ne l'aborde, ça lui fait du bien que quelqu'un ne se préoccupe pas du tout d'elle.

— On est repartis ! s'exclame soudain Vanessa, approuvée par Simon.

Myriam hoche la tête avec hésitation. De toute façon, elle n'a pas vraiment le choix.

\*\*\*

Le toast devant Myriam refroidit alors qu'elle le regarde sans pouvoir le toucher. Autour d'elle, les Fortin avalent leur déjeuner avec appétit.

— Est-ce que je... euh... vous...  
quelqu'un...

Tout le monde la dévisage, ce qui n'est pas pour l'aider à parler. Mathilde lui sourit.

— Oui ?

Trouvant plus facile de s'adresser à une seule personne, l'adolescente décide de se tourner vers la mère de famille.

— Est-ce que vous connaissez une coiffeuse chez qui je pourrais avoir un rendez-vous rapidement ?

Le visage de Mathilde s'éclaire, peut-être un peu trop.

— Mon Dieu, oui ! Je te prends un rendez-vous le plus tôt possible.

— Je peux...

— Laisse-moi faire. Je prends tout en main.

Myriam approuve avant de jeter un regard aux autres. Elle n'est pas surprise de constater qu'Emanuel s'est remis à manger sans lui accorder plus d'intérêt. André et Jasmine prennent le temps de lui sourire avant de reporter leur attention sur leur repas. Mathieu la fixe avec un drôle d'air. Sous le regard qu'elle lui retourne, il passe la main dans ses cheveux en se mordant la lèvre.

— Je me demandais juste à quoi tu vas ressembler avec des cheveux aussi courts. Je veux

dire, je t'ai vue les cheveux longs, mais tu ne peux pas te recoiffer de la même manière.

Myriam soupire.

— De toute façon, j'ai toujours besoin de changement, même si je ne veux plus ressembler à une idiote. J'ai hâte de voir la tête que j'aurai, moi aussi.

Tout en hochant la tête, Mathieu baisse les yeux vers son assiette. Mathilde finit de manger rapidement, puis se lève.

— Je pars travailler, mais dès que j'ai une pause, j'appelle pour une coiffeuse.

Les mains de Myriam sont moites. Elle les frotte l'une contre l'autre nerveusement en les fixant avant de reporter son attention sur Mathilde.

— Merci, lui dit-elle, sincère.

La mère de famille la regarde avec tendresse, d'une façon qui rappelle à la jeune femme le visage de sa propre mère.

— C'est normal, pour la famille.

Myriam sent son cœur se serrer et lui offre un petit sourire. Tous ceux qui le remarquent se laissent distraire de leur nourriture. En fait, seul Mathieu semble ne pas l'avoir vu. L'ironie de la situation fait rigoler Jasmine. Son grand frère la dévisage. Elle lui sourit de toutes ses dents, dégustant à l'avance le moment où elle lui dira

pour Myriam. Elle le voit déjà en rogne d'avoir manqué ça. L'adolescent grimace et essaie d'oublier l'air diabolique de sa petite sœur, mais sans succès. Il sait qu'elle lui sortira inmanquablement quelque chose qui lui déplaira.

Et ça ne tarde pas. Juste après manger, il se rend au sous-sol, où Jasmine le suit délibérément. À l'annonce, Mathieu croit à une plaisanterie. Puis, après réflexion, il comprend qu'il a réellement manqué le premier signe de joie chez Myriam.

— Non... Merde !

Jasmine éclate de rire en le voyant s'empêcher de taper dans les objets.

— Je savais que d'avoir manqué ce petit détail t'enragerait plus que n'importe qui d'autre.

Mathieu s'immobilise en comprenant dans quel piège il s'est laissé emporter. Il regarde sa cadette.

— Tu entends quoi par là ?

— Juste ce que j'en dis. Tu es celui qui porte le plus d'attention à notre nouvelle sœur. Je me demande si c'est une attention respectable.

Il se passe la main dans les cheveux d'un geste rapide.

— Bon sang, oui !

Le sourire que Jasmine lui offre laisse transparaitre toute sa malveillance.

— Bien, si tu le dis...

— Tu ferais mieux de te taire, Jas...

— Sinon ?

— J’envoie les jumeaux après toi tout le reste de l’été.

— C’est bon ! Pas besoin d’utiliser la manière forte. Je me tairai... pour l’instant.

Cette demi-promesse ne rassure pas Mathieu. Qu’est-ce qu’elle va encore bien pouvoir raconter ? Depuis toute petite, elle s’est mis un point d’honneur à trouver en lui le moindre embarras pour le répéter à quelqu’un choisi stratégiquement. Il n’en résulte jamais quelque chose d’affreux – elle fait bien gaffe à énerver son frère sans qu’il n’y ait de conséquence importante –, mais c’est toujours énormément honteux pour lui. À qui dira-t-elle qu’il porte un intérêt trop élevé à Myriam ? Il en frissonne.

— Cela dit, le rassure la cadette, je crois que tu verras de plus en plus de sourires apparaître sur son visage. Elle commence à se laisser aller.

— Je l’espère, soupire Mathieu.

Jasmine jette un coup d’œil vers le haut des marches.

— Je me demande pourquoi elle ne veut plus être heureuse.

— Quoi ? s'étonne le jeune homme en dévisageant sa sœur.

— Tu n'as pas remarqué ? Myriam nous aime bien, elle a fait plein de rencontres intéressantes, elle s'occupe avec des activités amusantes et pourtant, elle ne sourit pas.

— J'ai eu l'impression qu'elle était trop triste.

— Tu as eu une mauvaise impression, alors. Il fronce les sourcils.

— Je crois que tu as raison.

Jasmine redresse la tête d'une manière hautaine en commençant à monter les marches.

— Bien entendu !

Le soupir que son frère pousse dénote tout le découragement qu'elle lui a provoqué. Elle éclate de rire, puis rejoint le rez-de-chaussée en courant.

\*\*\*

Myriam est ravie d'apprendre, sur l'heure du souper, qu'elle a un rendez-vous chez la coiffeuse dès le lendemain en fin d'avant-midi. Elle passe le repas à calmer son envie de se réjouir. Elle ne veut pas être aussi heureuse de se débarrasser de sa tête. Au départ, elle a fait ça pour que tout le monde sache à quel point elle est laide à l'intérieur. Il n'y

a pas de doute, à ses yeux, elle est la cause de la mort de ses parents. Néanmoins, comme cette coiffure n'a pas l'effet escompté, elle devait se réajuster. Elle ne doit pas en être heureuse pour autant. Elle ne peut pas. Pourtant, alors qu'elle prend sa douche ce soir-là, elle sourit en laissant l'eau chaude glisser sur son dos.

En sortant de la salle de bain, elle tombe sur Mathieu. Il a légèrement l'air de l'attendre, mais pourrait aussi être en route pour aller voir son frère ou sa sœur.

— Tu as une minute ? lui demande-t-il.

La jeune femme hoche la tête et se dirige vers sa chambre, suivie de l'adolescent. Elle dépose ses vêtements sales dans le panier à cet effet et se tourne vers son visiteur, qui est resté sur le pas de la porte.

— Oui ?

Il jette un coup d'œil autour de lui.

— Tu ne t'es toujours pas installée ?

— Comme tu vois.

— Ça te va de vivre dans des boîtes ?

— Pour l'instant.

— Pourquoi tu ne veux pas être heureuse ?

Elle fige. L'aîné de la famille s'est toujours montré plutôt discret. Il n'a réagi que deux fois, et face à des garçons qui l'ont touchée. Un

comportement de grand frère assez banal, si on y pense. Cette fois, on dirait la question d'un enfant qui ne pèse pas ses mots avant de parler. Pourtant, elle est heureuse de voir que son mal-être ne passe pas inaperçu, qu'une personne s'intéresse à ses motivations et lui ouvre une porte pour une confiance.

— Parce que je ne le mérite pas.

— Pourquoi tu crois que tu ne le mérites pas ?

— Parce que j'ai tué mes parents.

— Pourquoi... ? Hein ? Ils n'ont pas eu un accident d'auto ?

— Oui.

— Alors, pourquoi tu dis que tu les as tués ?

— Parce que je suis sortie.

Mathieu passe une main dans ses cheveux, fronce les sourcils, et des plis apparaissent sur son front.

— Je ne comprends pas.

Myriam s'approche de lui et commence doucement à fermer la porte de sa chambre, l'obligeant à reculer.

— Je t'expliquerai peut-être un jour.

Et elle clenche la porte avant de se laisser tomber sur son lit. Enfin, elle l'a dit.

— J'ai tué mes parents.

## Chapitre 8.5 – Ce qu’il a toujours eu

Si on le lui demande, Mathieu dira qu’il n’a pas d’histoire à partager. Il se souvient bien du passé, pourtant : d’être tombé sur les fesses, d’avoir déboulé des marches, d’avoir dû entrer à l’école et quitter les bras de ses parents... Il se rappelle s’être fait des amis, avoir joué et ri, mais aussi s’être disputé avec d’autres enfants. Il n’a pas oublié la gêne ressentie une fois où il a fait pipi dans ses pantalons à l’école, ni la dernière fois où il a fait pipi au lit. Sans oublier le sentiment de fierté qui s’est créé en lui lorsqu’il a fini en deuxième position lors d’un concours de dessin organisé par sa professeure. Mais tout le monde a eu ce genre d’expériences, non ?

Il a grandi en étant comblé d’amour et avec des parents démontrant un bon mélange de tendresse et de sévérité. Il peut ramener à sa mémoire des altercations qu’il a eues avec eux, mais rien de majeur et rien de différent de ce que les autres ont également vécu.

Mathieu est sans intérêt, sans accroc significatif. Il le sait, parce qu’il côtoie sans arrêt

des jeunes qui ont une biographie qui mérite d'être narrée...

La première fois qu'il a fait cette constatation, il avait sept ans, et c'est lorsqu'elle s'est présentée devant lui. Il n'oubliera jamais le regard perdu qu'elle a lancé autour d'elle et celui inquiet qu'elle a posé sur lui. Sa petite main semblait disparaître dans celle de Mathilde. Ses yeux sombres menaçaient de relâcher un ruisseau de larmes. Et pourtant, elle avait la tête haute. Elle semblait résolue, prête à conquérir le monde, alors que lui tremblait à la simple idée de l'intrusion de cette petite personne dans sa vie.

Chaque jour, elle lui prouvait que les expériences qu'une personne accumule font d'elle ce qu'elle est et que sans péripéties intéressantes, on est vide. La façon dont la petite avait de se tenir, d'observer autour d'elle, de prendre le *lead*, de se débrouiller sans l'aide de personne... lui donnait l'impression qu'elle était une adulte qui avait déjà tout vu et tout appris. En comparaison, lui... il se sentait faible et sans importance ; bien plus desséché que celle dont les larmes coulaient sans cesse.

Il a eu également un sentiment semblable – bien que fugace – lorsqu'on lui a déposé un bébé dans les bras. Ce dernier fixait Mathieu, huit ans,

comme s'il voyait tout de lui. Alors que le poupon blotti dans les bras de Jasmine n'arrêtait pas de gigoter, comme si la petite chose requérait qu'on se souvienne de sa présence. Et la pensée que ces bébés avaient déjà plus connu le monde que lui, qui avait toujours habité dans cette maison avec ses parents, avait traversé son esprit d'enfant.

Mathieu était cependant encore si jeune que ses réflexions venaient et repartaient sans s'attarder. Mais il a bien fini par vieillir. Et un élément déclencheur a obligé ses idées à se fixer.

Et ce coup de grâce a été porté lorsqu'un garçon à peine arrivé dans sa famille l'a regardé de haut, lui, un jeune adolescent qui se sentait si adulte. Toutes ces fois où il s'était dit qu'il n'avait aucune anecdote intéressante à communiquer s'étaient bousculées dans sa tête à cause de cet enfant qui avait bâti une énorme barricade autour de lui. Ce gamin fragile qui avait été abandonné, négligé, puis abandonné à nouveau, espérait simplement s'isoler de la douleur que le monde extérieur lui infligeait à répétition. Il tenait son bouclier à bout de bras et pourtant, il avançait. Alors que Mathieu ne savait que rire et aimer tous ceux qu'il croisait.

Le jeune homme porte ce sentiment depuis des années. Et malgré ça, ces derniers temps,

encore plus qu'avant, face à cette adolescente aux émotions débordantes, il en est certain : sa vie n'a aucun intérêt et l'histoire du monde ne changerait pas d'un poil s'il n'en faisait plus partie.

## Chapitre 9 – Ce qu'on se rappelle

Le lendemain matin, Mathieu convoque tout le monde d'urgence au terrain de soccer. Au bas du gradin, placés en caucus, se trouvent Jasmine, Emanuel, Vanessa, Simon et lui.

— Tu es sûr que c'est bien ce qu'elle a dit ? redemande Vanessa. « J'ai tué mes parents » ?

— Puisque je te dis que c'est ça !

— Hum...

— Pourtant, elle était pas avec eux quand c'est arrivé, non ? s'assure Simon.

— Elle n'y était pas.

— Elle a souri, hier, leur apprend Jasmine.

— Sérieux ? s'étonne Simon. Bon sang ! J'aurais voulu voir ça.

— Même si Mathieu était là, il ne l'a pas vu, alors ce n'est pas garanti...

— On parlait de quelque chose d'important, là ! s'exclame l'intéressé, mécontent.

— Tu ne l'as pas vu, Math ? rigole Vanessa. Tu as échoué ta vie, dis donc.

— Lamentablement échoué, approuve son ami d'enfance.

— Il était mignon, son sourire, informe le benjamin après avoir sorti sa sucette de sa bouche.

— Bon sang ! se lamente Simon, les mains sur le cœur et les yeux levés au ciel. J'aurais voulu voir ça !

— Il n'y a personne que ça intéresse, le fait que Myriam ait tué ses parents ? se décourage Mathieu.

— Elle a dit les avoir tués, rectifie sa sœur. C'est différent. Plusieurs choses peuvent amener à penser ça.

— Elle va se faire couper les cheveux ce matin, se souvient soudain leur petit frère.

— Noooon ! se plaint Simon. Ma beauté sauvage.

— Ta gueule, Sim, s'exclament Mathieu et Vanessa en même temps.

— Épargne-nous tes états d'âme, complète cette dernière.

— Moi, je trouve ça très bien, sourit Jasmine. Elle se remet tranquillement.

— C'est justement de ça que j'essaie de parler, s'énerve celui qui a convoqué la réunion. De quoi elle se remet ?

— On. N'en. Sait. Rien, s'impatiente sa cadette.

— C'est pour ça qu'on en discute !

— Barbant, commente Emanuel.

— Certes, approuve Simon.

— Vous faites quoi, tous, là ?

Tous se retournent vers William, comme s'ils venaient d'être pris à faire un mauvais coup. Le dernier arrivé les regarde, un ballon dans les mains, deux autres à ses pieds.

— Rien, répond Mathieu sans réfléchir.

— On discute, fait savoir Emanuel d'un ton morne.

Le groupe et William se dévisagent sans un mot. Impatient, ce dernier décide de faire un essai.

— Myriam a des problèmes ?

— D'où tu arrives à cette conclusion ? s'étonne Vanessa.

— D'où tu connais Myriam ? demande plutôt Mathieu.

— Vous saviez qu'elle est une gardienne de but extraordinaire ?

— En fait, t'es qui, déjà ? s'enquiert Emanuel.

— Il l'a juste obligée à jouer avec lui, un soir.

Tous les regards se tournent vers Maxence, assis tout en haut, dans un coin du gradin. Vanessa échappe un cri.

— Un fantôme ! commente Simon.

— Salut, Maxence, dit doucement Emanuel.

— Tu es là depuis quand ? s'indigne Jasmine.

— Avant vous.

— Et tu as tout écouté ?

Maxence devient rouge tomate et détourne le regard.

— Jus de citron ! s'insurge William. C'est quand même pas sa faute si vous vous êtes installés à côté de lui.

— T'es qui, toi ? répète Emanuel.

L'intéressé échappe un bruit de frustration.

— Limette ! Je suis toujours avec Maxence !

— Me souviens pas.

— Alors, toi..., soupire Jasmine. Quand William est là, on ne voit que lui.

— Me souviens pas, répète le garçon.

Vanessa éclate de rire.

— Ce doit être une première ! Mais moi, je me souviens de lui. Je lui ferai mordre la poussière.

— Tu rêves ! s'exclame son rival.

La jeune femme se retrouve soudain à côté de lui, lui arrache le ballon des mains, puis se tourne vers Mathieu avec un sourire bienveillant.

— *Daijoubu*<sup>3</sup>, dit-elle doucement avant de tirer la balle en touche, puis de courir pour la botter.

— Rends-moi mon ballon, sorcière !

William s'élance à sa poursuite, faisant tout pour lui reprendre la balle. Calmement, Emanuel s'approche des ballons restants et en saisit un. Jasmine le rejoint.

— On s'entraîne ?

Le garçon approuve, et ils partent à leur tour. Mathieu les regarde avant de fermer les yeux en soupirant.

— À quoi bon *caller* une réunion si personne n'écoute celui qui la fait ?

— Maxence écoutait, rigole Simon, faisant virer au cramoisi le concerné.

— C'est grave ! Bon sang ! Elle a dit avoir tué ses parents.

Simon se tourne vers son ami avec un air sérieux.

— T'en fais trop. Tu sais déjà tout ce qu'il faut. C'est pas la première fois que quelqu'un se sent coupable pour quelque chose qu'il n'a pas fait.

---

<sup>3</sup> En japonais : Tout va bien.

— Mais comment la convaincre qu'elle n'y est pour rien si on ne sait pas où est le problème ?

— On peut pas.

Mathieu lui jette un regard entendu.

— Donc, on est d'accord que...

— T'essaies pas de la convaincre.

Les sourcils de son ami se froncent.

— Hein ?

— Elle veut plus être heureuse parce qu'elle se sent coupable. Elle se punit elle-même, mais ça veut pas dire qu'elle veut punir les autres. Fais-lui comprendre que si elle reste malheureuse, ça nous retombe dessus ; qu'elle nous rend tristes, nous aussi. Et si elle t'a déjà dit ça, il y a des chances pour qu'elle finisse par tout te raconter. Mais manque pas son prochain sourire.

Mathieu regarde son interlocuteur avec un air étonné. Celui-ci lui jette un regard en coin.

— Au fait, qu'est-ce que Vanessa t'a dit avant de partir ?

— Que ça allait bien aller.

Simon hoche la tête et pose un regard envieux vers le terrain.

— Elle a dit ce qu'il faut, alors. Tu viens jouer au soccer ?



Myriam dansait. Elle était comme folle. Folle de vouloir tout oublier. Folle du mal qui rendait sa tête lourde et son corps faible.

Des sirènes se superposèrent à la musique, mais elle ne les remarqua qu'une fois qu'on les mentionna.

— On nous met de l'ambiance !

— C'est sûr que c'est pour nous qu'ils sont là.

Près d'elle, quelqu'un chuchota à son voisin.

— Sérieux, tu crois qu'ils se pointent pour nous ? Si mes parents...

— Non, le coupa l'autre. Ça doit être un accident, y a des ambulances aussi. On se préoccupe pas autant de nous.

Et Myriam continua de danser.



— Tu as fait ça toi-même ?

Myriam jette un coup d'œil à la coiffeuse dans le miroir.

— Oui.

— J'ai vu mieux.

— Moi aussi.

La femme grassouillette joue un peu dans ses cheveux.

— Mathilde m'a dit que je peux rattraper comme je veux. J'imagine que tu es d'accord ?

L'adolescente contemple ses cheveux bâclés une dernière fois. La coiffeuse les a mouillés pour mieux les couper. Ils sont encore plus inquiétants comme ça.

— Oui.

— Bien. Je me lance.



— Myriam ! l'appela son amie. C'est. Le. Temps. De. Partir.

L'interpellée se tourna vers elle.

— Encore un peu, je danse sur les sirènes.

— Non, si je rentre plus tard, ça va barder avec mes parents.

— Ça barde déjà avec les miens.

— Sois pas égoïste ! Ce n'est pas une raison pour que les miens soient fâchés.

Myriam grimaça, mais se laissa entraîner dehors par son amie. Plus elles avançaient, plus elles entendaient avec force le bruit des sirènes. Myriam se sentait d'humeur si joyeuse que même l'idée de l'engueulade avec ses parents lui semblait risible.

— On dirait que c'est tout proche de chez toi, rigola son amie. Tu vas être aux premières loges.



Myriam sent sa tête s'alléger. Elle n'ose pas regarder dans le miroir. À quoi ressemblera-t-elle ? Elle espère que ses parents, à défaut de lui pardonner leur mort, lui pardonneront cet abandon de la laideur extérieure.

Le bruit du sèche-cheveux la fait sursauter. Trop isolée dans sa tête, elle en a perdu les mouvements de la femme. L'adolescente ferme les yeux et se surprend à espérer que ça lui plaira, qu'elle n'aura plus à craindre le regard des autres.

La coiffeuse recule d'un pas.

— J'ai fini. Il va falloir regarder.

Elle ouvre les yeux, mais jette d'abord un œil à la coiffeuse. Celle-ci, tout sourire, lui fait un signe encourageant. Myriam prend une grande inspiration et regarde son reflet. Elle sourit.

— Ça me va.



Au moment où elle vit les autos, réduites à l'état de perte totale, elle étouffa. Était-il possible qu'il y ait des survivants dans un tel bazar ?

Son amie se mit à rire alors qu'elles longeaient les limites de sécurité.

— Ça, c'est un choc !

Mais Myriam ne se sentait plus d'humeur à rigoler. Autour d'elles, les gens étaient horrifiés. Certains curieux avaient la larme à l'œil. Pouvait-

il y avoir des survivants ? La jeune femme s'arrêta, imitée par son amie.

— Non, souffla-t-elle.

— Oui, dit l'autre en rigolant.

Mais Myriam ne l'entendit pas. Elle reconnaissait l'un des véhicules. Une irréprouvable envie de vomir la saisit ; elle eut juste le temps de courir jusqu'à la pelouse du voisin.

Bruyante, son amie à l'air joyeux se faisait dévisager par ceux qui l'entouraient, sans s'en rendre compte – ou sans que ça ne lui importât.

Myriam se redressa. Autour d'elle, les lumières éclairaient les murs des maisons, les arbres... et les voitures. Bleu, rouge, blanc, jaune. La musique des sirènes était étourdissante.

— C'est Noël ou quoi ? rigola son amie en la rejoignant.

Mais l'autre adolescente ne voyait qu'une chose, et n'entendait plus rien. Comme pour un esprit séparé de son corps, la scène lui paraissait irréaliste.

Son amie lui prit le bras.

— Eh ! oh ! Tu viens ? On ne restera pas ici pour l'éternité.

Mais une partie de Myriam y resterait pour toujours, elle le savait.

— Pars, lança-t-elle.

— Quoi ?

Elle lui jeta un regard mauvais.

— Pars !

L'autre recula d'un pas.

— T'es bien hypocrite. Sans moi, tu ne serais même pas venue au party où tu t'es tellement amusée. Tu te sers de moi juste quand ça te plaît.

Son interlocutrice ne répondit pas. En furie, l'amie tourna les talons et s'éloigna sans plus un regard pour Myriam, qui fixait l'accident. Cette dernière tourna la tête vers sa maison. Les gens commençaient à s'éloigner, comme les ambulances l'avaient déjà fait. Le spectacle était terminé. Pour les autres.

La jeune femme prit la direction de sa porte, où deux policiers venaient de cogner pour la troisième fois. Ne recevant pas de réponse, ils se détournèrent quand elle arriva face à eux dans l'allée, le regard embrouillé.

Le plus jeune des deux policiers, qui ne devait même pas avoir vingt-cinq ans, se mordit la lèvre. L'autre, un homme bedonnant d'une cinquantaine d'années, se pencha pour se mettre à la hauteur de l'adolescente.

— Tu habites ici ?

— Ils sont morts ?

Elle vit le choc sur leur visage. Alors, elle sut. Le plus âgé prit une grande inspiration.

— Ce sont tes parents ?

Elle hocha la tête.

— Il serait préférable que...

— Ils sont morts ?

Les policiers échangèrent un regard, incertains. Le cadet finit par parler.

— L'homme est décédé sur le coup. Il n'a pas souffert.

Elle hocha la tête.

— La femme est inconsciente. Elle a été transportée à l'hôpital. Les médecins craignent pour sa vie. Nous allons t'y emmener.

Elle hocha encore la tête.



Lorsqu'ils rentrent à la maison pour dîner, Emanuel, Jasmine et Mathieu savent qu'ils vont retrouver leur nouvelle sœur avec une nouvelle coiffure. Ils se sont dit qu'ils la complimenteraient, puis passeraient à autre chose. Pourtant, l'air plutôt stupide, les trois restent plantés dans l'entrée à regarder Myriam, debout dans le salon. Le benjamin, qui ne l'avait vue qu'avec sa coiffure de sorcière, la trouve différente de ce à quoi il s'attendait. Quant aux deux autres, ils la découvrent simplement plus jolie que prévu.

— Ils sont courts, commente Emanuel.

— Très courts, approuve Jasmine.

Comme le silence revient, Myriam soupire.

— C'est tout ?

Sa cadette se secoue et sourit.

— Ce n'est pas habituel pour une fille de notre âge, mais la coiffeuse a fait un boulot de malade ! Ça te va très bien.

Le garçon sort une sucette de sa poche et se dirige vers les escaliers.

— Oui, approuve-t-il avant de monter à l'étage.

Jasmine éclate de rire en le suivant.

— Toujours aussi jasant !

Avant de disparaître dans la cage d'escalier, elle se retourne vers Mathieu. Comme Myriam lui fait dos, elle offre à son frère un sourire de toutes ses dents. Celui-ci frissonne.

— Ça te va bien, finit-il par dire après le départ de sa sœur.

Sans savoir pourquoi, l'adolescente se sent rougir.

— Merci.

Mathieu avance d'un pas.

— On était avec Vanessa et Simon. Ils ont hâte de voir le résultat.

— On pourra aller les voir.

— William et Maxence étaient là aussi.

— Will... ah ? Le joueur de soccer et son ami ?

— J'imagine. William a hâte de te revoir. Maxence est... toujours aussi discret.

— Je ne les connais pas vraiment.

— Ils sont dans ton année. C'est surtout Vanessa qui les connaît.

— Ah.

— Il a dit que tu étais une excellente gardienne.

— Will ?

— Oui.

— J'ai eu l'air de me débrouiller.

— Tu devrais jouer samedi prochain.

— On verra.

— En tout cas, j'aime ta coiffure.

— Merci.

Mathieu se passe la main dans les cheveux en prenant une grande inspiration.

— Bon, ben, je vais aller dans ma chambre le temps qu'on nous appelle pour dîner.

Myriam hoche la tête. Il passe à côté d'elle rapidement, puis s'enfuit au sous-sol. Elle ouvre la bouche, puis la referme. Qu'est-ce qui arrive à Mathieu ? N'est-il pas censé être un modèle de sérénité ? Se serait-elle trompée sur son compte ?

La jeune femme fronça les sourcils et se laisse tomber sur le divan. Quoi qu'il en soit, sa coupe de cheveux a fait de l'effet. Bon ou mauvais ? Elle ne saurait le dire. Il lui faudra tester ça en public.



Myriam prit la main de sa mère et la veilla. Elle s'excusa, la supplia de ne pas l'abandonner, s'excusa, lui dit qu'elle pouvait partir si c'était trop souffrant, s'excusa encore, lui demanda de rester et s'excusa de nouveau. Pendant tout ce temps, elle s'interdisait de pleurer devant la blessée et rageait chaque fois qu'une larme roulait sur sa joue.

Sa tante arriva enfin. Mais elle ne tenait pas en place et faisait des allers-retours dans l'hôpital, la laissant presque toujours seule auprès de sa mère.

Le soleil se leva. Puis le cœur de sa mère arrêta de battre. Depuis le couloir, Myriam entendait les soignants faire ce qu'ils pouvaient pour la réanimer, mais c'était peine perdue. Sa mère était partie rejoindre son père. Ils s'aimaient, c'était normal. Pourquoi serait-elle restée auprès de sa fille hypocrite ?

L'adolescente repartit avec sa tante. Il y eut bien une dame de l'enfance elle-ne-sait-plus-trop-quoi qui traîna dans le coin, mais sa tante lui assura

qu'elle prendrait sa nièce avec elle jusqu'aux funérailles et jusqu'à ce que la lecture du testament soit faite.

## Chapitre 10 – Ce qui revient

Myriam se réveille en sursaut. Elle a chaud et doit prendre un temps pour calmer son cœur qui débat. Malheureusement, ce court moment de calme ne l'aide pas ; ses parents ne sont plus là et sa vie entière est bouleversée. Et Mathieu... Elle et lui ont de la difficulté à se parler, et ça la déstabilise.

Une douche l'aide à reprendre la maîtrise d'elle-même. Lorsqu'elle finit par ressasser le passé avec un peu plus de sérénité, elle arrête l'eau. Elle ne sait pas comment elle a déjà pu penser que le monde lui appartenait. Brisée, elle sent que la vie n'en fait qu'à sa tête. Elle se promet de ne plus jamais faire confiance sans raison, mais d'attendre avec assurance ce qui viendra. Est-ce raisonnable ? Elle n'en sait rien, mais son reflet dans le miroir lui souffle d'essayer. Après tout, n'a-t-elle pas déjà tout perdu ?

La jeune femme recule d'un pas, surprise. Là, quelque part en elle, elle ressent que ce n'est pas le cas. Espère-t-elle de nouveau ? Mais quoi ?

\*\*\*

Mathieu grogne et frappe le lit de son ami.

— Relaxe ! s'exclame Simon. Ma mère va faire une syncope si elle croit qu'il y a un animal sauvage dans la maison.

L'invité s'assoit à nouveau, puis se relève pour faire les cent pas.

— Ça peut pas être si pire, essaie de le rassurer l'autre.

— Ce ne le serait pas si c'était n'importe qui d'autre. Mais moi ! s'exclame Mathieu en jetant un regard suppliant à son ami. Comment tu expliques que, moi, je perde les pédales comme ça ?

Simon ouvre la bouche, mais Mathieu poursuit.

— Toute la journée d'hier, j'ai été incapable d'aligner deux mots face à elle. Ça n'a aucun sens.

Le confident hoche la tête avec confiance.

— C'est sûr, c'est l'amour.

— Non !

Il sursaute.

— Chut !

— Ça ne peut pas être ça ! C'est ma sœur et je la connais à peine. Et puis, si l'amour ressemble à ça, je veux bien m'en passer.

— Ce que tu peux être têtu..., soupire son ami.

— C'est toi qui m'achales sans arrêt avec ton amour.

Exaspéré, Simon lève les bras au ciel, mais arrête son geste. Il reste en position une seconde, puis se relâche.

— C'est pas faux. Mais personne a de meilleure explication.

— Je la trouverai.

— Peut-être, mais en attendant, tu dois réussir à lui parler normalement.

Le désespéré s'assoit à nouveau et prend sa tête entre ses mains.

— Comment ?

— Oh ! Ça... Tu peux toujours essayer de t'imaginer qu'elle est quelqu'un d'autre.

— Impossible.

— Ou avoir une vraie discussion avec elle à ce sujet.

— Mauvaise idée.

— Ou accepter que tu l'aimes...

— La ferme.

— Je sais pas, Math. Tu vas devoir trouver toi-même, et idéalement, avant que vous partiez pour votre chalet.

— Je sais, gémit-il.

Simon se lève et va chercher un jeu de société.

— C'est sûr que si je passais une journée chez toi, comme tu me l'avais suggéré, je pourrais me faire une meilleure idée...

— N'essaie pas, Sim. On n'espionnera pas Myriam.

L'interpellé grimace et pose de nouveau un grand geste d'exaspération.

— Pourquoi tu penses que je...

— Ce n'est pas le cas ? le coupe son ami, dubitatif.

L'autre hausse les épaules.

— Ben, oui.

Mathieu soupire en se passant la main dans les cheveux.

— Je ne crois pas que ce soit le bon moment, finalement. On ferait mieux de rester un peu en famille.

Simon dépose le jeu qu'il a choisi sur sa petite table.

— Dans ce cas, je te souhaite bonne chance. Maintenant, on peut faire autre chose ?

D'un signe de tête, Mathieu acquiesce, puis soupire pour se vider un peu plus de sa frustration.

\*\*\*

En rentrant de sa promenade d'après souper, Myriam entend un cri joyeux provenant de la cour arrière. Surprise et curieuse, elle s'y dirige. Du

portique, elle observe une fillette qui paraît avoir à peine plus de six ans se balancer avec énergie. Elle porte une petite robe qui semble faite de plusieurs bouts de tissus rapiécés. Avec ça, deux bas de couleurs différentes montent jusqu'à ses genoux. Ses souliers rose bonbon ne font pas pâle figure. Deux lulus couronnent sa tête, complétant le tableau. Installé par terre à quelques pas d'elle, il y a un garçon que Myriam évalue à un peu moins de dix ans. Il a les cheveux blonds lisses et des lunettes sur le bout du nez. Assis bien droit, il lit en silence, ne se préoccupant pas de la petite. En contradiction avec celle-ci, il porte un beau jeans et une chemise soignée. Tout près, couché à l'ombre, Mathieu a l'air endormi.

Myriam entre doucement dans la cour, mais marche sur une poupée laissée par terre et pousse un cri en sursautant. Les deux gamins posent leur regard sur elle. L'adolescente se sent rougir.

— Tiens, constate doucement le garçon. Une inconnue dans notre cour. Peut-être est-ce une perverse ? Une agresseuse d'enfant ? Ou peut-être vient-elle simplement demander son chemin.

La petite ralentit sa balançoire suffisamment pour pouvoir en sauter avec une adresse qui surprend Myriam. La gamine sourit avec excitation.

— Saints de tous les noms ! Elle a des cheveux magnifiques.

L'autre soupire et ferme les yeux avant de les rouvrir.

— Il suffit que les choses ne soient pas habituelles ou qu'elles soient extravagantes pour que tu les trouves merveilleuses. Peux-tu arrêter de complimenter les gens bizarres ?

La fillette met sa main devant sa bouche pour rire coquettement.

— Je vais continuer, répond-elle simplement.

Son interlocuteur hausse les épaules.

— Je m'en doutais. Je disais ça juste pour exprimer mon exaspération. Cela dit, il est évident que cette fille est la sœur dont on nous a parlé à l'arrivée.

— Ah ? C'est si évident que ça ?

— Plutôt, oui. Elle a l'air d'avoir le droit de se trouver ici et Jasmine avait mentionné les cheveux courts atypiques.

La fillette fait la moue.

— Bof ! Tu m'énerves à tout deviner. Moi, j'aime les surprises.

Le garçon remonte ses lunettes sur son nez en observant Myriam.

— Tu ne trouves pas qu'elle a l'air un peu idiote à nous fixer sans un mot ?

— Pas vraiment. Elle nous regarde, c'est normal, elle ne nous connaît pas encore.

— C'est vrai qu'elle n'a pas l'air plus stupide que les autres. Je dois même lui redonner des points parce qu'elle n'a ni sourire moqueur ni air de surprise inconsideré. Son visage sans émotion flagrante est une délectation.

La petite fille met les mains sur ses joues et les remonte, offrant une grimace à l'autre gamin.

— Julien ! s'exclame-t-elle. Tu m'énerves ! Arrête avec tes mots savants.

Myriam a alors la confirmation de ce dont elle se doutait sans pouvoir encore l'accepter : ces deux enfants sont les jumeaux complétant la famille. Et ils ont tous les deux huit ans. Comme quoi les liens de sang ne provoquent pas toujours la ressemblance.

Le garçon se lève, dépose son livre par terre et s'époussette.

— Si ça, ce sont des mots savants, je n'ai pas hâte de te parler dans deux ans, quand j'aurai lu tous mes livres scientifiques.

— Tu es tellement trop intelligent. J'aimerais que tu me ressembles plus.

— Peine perdue.

Myriam fait un pas vers l'avant, attirant de nouveau leur attention.

— Hum... Je m'appelle Myriam.

Le garçon lève un sourcil.

— Je sais.

La fillette sourit en grand et court vers elle, s'arrêtant à seulement un pas. L'adolescente baisse les yeux sur la petite qui dépasse à peine son nombril.

— Moi, c'est Léa ! L'autre, c'est mon jumeau, Julien. On est presque tout le temps ensemble.

Myriam dévisage Léa. Comment deux êtres si différents peuvent-ils se fréquenter autant ?

— Je suis sûr qu'elle avait deviné qui on est, commente Julien.

Myriam se mord la lèvre.

— Euh, oui, mais...

— Pourquoi tout le monde devine toujours tout ? se plaint Léa. C'est tellement ennuyant !

Comme personne ne prend la peine de répondre, le silence se fait. Étrangement, ça semble rendre la petite encore plus dynamique.

— C'est vrai, ça ! Moi, je fais exprès de ne rien remarquer. Comme ça, tout d'un coup, je suis surprise. C'est trop génial !

— C'est aussi comme ça que les gens obtiennent ce qu'ils veulent de toi, affirme son jumeau. Tu es crédule et gentille. Si je n'étais pas là...

— Oui, mais tu es là.

— Encore heureux.

— Vous êtes toujours comme ça ? demande Myriam.

— Pourquoi ? s'étonne la fillette.

— Oui, répond simplement Julien en détournant le regard.

— Ah.

— Les autres disent qu'on est épuisants, s'amuse Léa.

— Ce n'est pas un compliment, se décourage son frère.

— Aucune importance. L'énergie, c'est la vie !

Julien remonte ses lunettes sur son nez en regardant sa sœur.

— Je crois que je vais aller me coucher.

— Hein ? Déjà ?

Le jumeau soupire, se rassoit et replonge le nez dans son livre. Léa se tourne vers Myriam et chuchote.

— Il n'allait pas se coucher ?

La jeune femme sourit et murmure à son tour.

— Je crois qu'il voulait juste dire que tu le fatiguais avec toute ton énergie.

— Qu'est-ce que tu es intelligente d'avoir compris ça ! s'exclame la gamine. Moi, je ne le comprends jamais.

— Je crois que c'est ce qu'il aime chez toi.

— Tu crois ? s'étonne-t-elle.

— C'est difficile à comprendre, mais oui. Parfois, ce qui nous énerve le plus chez l'autre, c'est justement ce qui fait qu'on l'aime autant. On ne peut pas expliquer pourquoi on aime tant l'autre, et c'est la meilleure preuve d'amour.



— Myriam ! Mais qu'est-ce que tu as fichu ?

La fillette leva un regard surpris vers sa maman qui criait. Elle ne comprenait pas. Elle ne faisait que dessiner avec le joli crayon rouge.

— Mon Dieu, mon plancher... mon mur... mon divan ! Du rouge, partout, mon Dieu...

Le regard de l'enfant s'emplit de larmes.

— Cadeau, maman.

— Mon Dieu ! Je ne veux pas de cadeau comme celui-là.

La petite commença à sangloter.

— C'est quoi, ça ? s'énerva son père en entrant dans le salon à son tour.

Elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

— On fait quoi ? demanda l'homme.

C'est alors que la mère s'esclaffa. Elle essaya bien de se retenir, mais c'était peine perdue.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'étonna le père. Tout est fichu.

— Je sais, réussit à dire la femme entre deux rires.

Myriam arrêta de pleurer pour dévisager ses parents, essayant de comprendre ce qui se passait. Le père pouffa lui aussi.

— Pourquoi on rit ? s'enquit-il difficilement. Tout est fichu. Elle a dessiné partout.

— Je sais... Je ne sais pas... Mon Dieu ! C'est le bordel.

Et la mère rigola de plus belle. Elle finit par s'agenouiller et prendre sa petite fille dans ses bras.

— Je ne pensais pas qu'on pouvait aimer autant ! J'ai pensé... J'ai pensé, une fraction de seconde, que c'était du sang. Je suis tellement soulagée.

Le père s'agenouilla à son tour et serra les deux femmes de sa vie dans ses bras.

— C'est parfait comme ça ; après tout, c'est un beau dessin de Myriam, non ?

— Cadeau ! s'exclama la gamine.

— Bien, alors, bien. Mais pas trop souvent, d'accord ?

Et les parents éclatèrent encore de rire, laissant leur fillette se joindre à eux sans qu'elle n'en comprenne l'enjeu. Mais quelle importance ? Ils étaient heureux.



Mathieu manque de s'étouffer. L'emportement de Léa l'a réveillé. Alors, les yeux discrètement ouverts, il a observé Myriam avec les petits. Il ne s'attendait pas à voir sa nouvelle sœur sourire – enfin –, et encore moins à l'entendre parler d'amour. L'amour... sans savoir pourquoi... juste l'amour.

— Elle est pas mal, la nouvelle sœur, hein ?

Mathieu se tourne vers Julien, qui l'observe en remontant ses lunettes sur son nez. L'aîné lâche un juron. Maintenant que l'autre a remarqué son comportement étrange, il est à sa merci.

— Comme Jasmine, essaie de se défendre l'aîné.

Julien sourit. Grave erreur : Mathieu y a mis trop d'empressement.

— Intéressant, commente le garçon en remplaçant encore ses lunettes. Je l'aurais plus vue avec Simon, au premier abord. Comme quoi je peux me tromper... Quoique pas nécessairement.

L'adolescent se sent rougir.

— Pourquoi tout le monde me parle comme s'ils savaient mieux que moi ce qui m'arrive ? s'énerve-t-il tout bas, espérant que les deux filles qui parlent plus loin ne se rendent pas compte de leur discussion.

— Parce que tu es un peu stupide quand il s'agit de comprendre ce qui se passe. Tu ressembles plus à Léa.

Le jeune homme observe l'accoutrement de la benjamine.

— Merci...

— Ce n'est pas nécessairement un défaut, d'être stupide. Parfois, j'aimerais bien l'être et juste vivre heureux parce que je le peux.

— Va voir ailleurs si j'y suis, le nain.

Julien sourit avant de se replonger dans son livre.

— Non, merci. Je suis très bien ici, à attendre de voir comment tu vas réagir quand tu remarqueras.

— Quoi ?

— Math ? hésite Myriam, maintenant tout près de lui.

L'interpellé sursaute et se redresse. Il maudit son frère au plus profond de lui. Avec Julien, c'est toujours la même histoire. Quoi qu'il arrive, c'est lui le méchant, et le petit blond, c'est un ange. Heureusement, la nouvelle arrivée n'a pas l'air d'avoir entendu quoi que ce soit de compromettant.

L'aîné se compose une allure plus sûre de lui.

— Oui ?

— Léa m'a demandé de passer la journée avec elle demain. Elle voudrait me montrer les endroits qu'elle fréquente dans le coin. Elle était surprise que je n'aie pas encore vraiment visité la ville.

— Tu aurais pu nous demander, si tu voulais...

Myriam balaie son commentaire d'un signe de main.

— Ce n'est pas la question. Tu crois qu'on pourrait ?

Mathieu jette un regard à Léa, qui le fixe avec des yeux de biche. Cette petite folle a eu leur nouvelle sœur en trois secondes. Qu'est-ce qu'il peut lui en vouloir d'être aussi mignonne, parfois !

— Eh bien... Tu demanderas à papa, mais je ne vois pas pourquoi ça poserait problème.

— D'accord. Merci.

Elle le salue de la tête avant de partir vers la maison avec Léa. C'était tellement discret que c'en était presque invisible ; pourtant, Mathieu en est sûr : Myriam vient de lui sourire.

— Si tu continues à faire cette face-là, je ne pourrai plus me retenir de rire.

Mathieu se tourne vers Julien, qui le regarde, un sourire moqueur au visage.

— Ris, Julien, ris de bon cœur, parce que le jour où tu décideras de dire quelque chose d'indiscret à Myriam à mon sujet, tu ne riras plus jamais.

Julien pouffe.

— J'ai hâte de voir ça... *Ani-San*<sup>4</sup>.

Là, c'en est trop. Mathieu expire lentement pour arriver à se contrôler avant de se lever et de regarder l'autre de haut.

— N'essaie pas de me ridiculiser en parlant japonais, petit frère. Je sais que tu as commencé à l'apprendre parce que tu ne supportais pas de ne pas me comprendre. Tu auras beau mieux parler

---

<sup>4</sup> En japonais : Grand frère.

japonais que moi, ça ne te fera pas connaître leur culture que je vois au travers de leurs œuvres. Tu n'auras jamais assez de temps pour tout connaître mieux que moi. Tu ne peux pas me battre dans tout.

Le garçon se lève à son tour, nonchalant. Il prend le temps de glisser son signet dans son livre et de le fermer en douceur avant de se tourner vers son frère.

— Ça, ça reste à voir. *Sumimasen*<sup>5</sup>, mais je te laisse en plan.

Il part d'un pas lent vers la maison. Mathieu se frotte les yeux. Il ne sait plus exactement à quel moment le lien entre lui et le benjamin s'est cassé. Mais il sait qu'il est à l'origine du problème. Et pourtant, il lui en veut.

— Sale gamin, souffle-t-il en se dirigeant à son tour vers la porte.

Oui, il lui en veut.

Mathieu se secoue avant d'entrer dans la maison. Le sujet n'est pas nouveau, contrairement à celui de Myriam. Il doit faire attention. Jasmine, Julien, Emanuel ou même Simon pourraient dire quelque chose qui le désavantagerait auprès de la

---

<sup>5</sup> En japonais : Pardon.

nouvelle arrivée, mais ils ne sont pas le vrai danger. Le risque, c'est Léa, la petite candide de Léa, qui dit tout ce qui lui passe par la tête sans réfléchir.

Le jeune homme balaie ses cheveux de la main. Non, le véritable danger, c'est lui-même. Il commence à voir sa famille comme des ennemis à cause d'une fille qui veut probablement juste être acceptée comme l'une des leurs. Il est son propre risque. Et c'est à lui de continuer à vivre comme avant. Les autres ne font que se servir de ce qu'ils voient.

Mathieu se rend dans sa chambre, puis se laisse tomber sur le lit.

— Mais avant, c'était comment ?



## Chapitre 10.5 – Ce qu’il devrait comprendre

— Vous allez bien prendre soin d’eux ?  
s’assura André en souriant.

Le jeune Mathieu approuva immédiatement, imité par Jasmine qui tenait une Léa d’à peine quelques semaines dans ses bras. Mathilde s’approcha de l’aîné avec Julien. L’enfant s’installa aussitôt sur le divan à côté de ses sœurs et tendit ses bras. Sa mère rigola et logea le bébé près du cœur de son grand garçon.

— On pourra faire des châteaux de sable ensemble ! s’exclama-t-il.

— Dans quelques années, oui, sourit André.

— Et des châteaux de boue et de bois... et...  
et... des châteaux de pierres !

Ses parents éclatèrent de rire.

— Moi, je vais la maquiller, affirma Jasmine.

— Toi aussi, tu vas devoir attendre un peu, lui dit tendrement sa mère. Pour l’instant, ils ne peuvent encore rien faire. Mais un jour, vous jouerez tous ensemble.

Mathieu hocha la tête en souriant, le regard fixé sur le visage fascinant de son nouveau petit frère.



L'aîné éclata de rire en voyant le benjamin de deux ans s'écraser sur la montagne de sable.

— Pas comme ça, Julien ! Tu dois taper le sable avec tes mains. Juste tes mains.



— Comment tu fais ?

Mathieu sourit à son frère, qui pointait la manette de la Wii.

— C'est normal qu'à quatre ans, ce soit dur. Je vais te montrer.

L'enfant s'installa à côté du jeune adolescent, qui lui tendit la manette. Assis près d'eux, Emanuel les observait sans dire un mot, sa sucette à la bouche. Rapidement, Julien se mit à jouer sans aide.

— Ça alors ! s'exclama Mathieu. T'es un vrai fouineur, mais au moins, ça te fait apprendre vite.



Mathieu fronça les sourcils en regardant Julien écrire, bien installé à la table.

— En première année, vous écrivez autant ? Le benjamin s'arrêta et le regarda.

— Non, mais je m'ennuie, alors mademoiselle Anne me donne plus de travaux.

Mathieu s'assit à côté de lui.

— Qu'est-ce que tu écris ?

— Une histoire. Elle parle de deux frères qui jouent tout le temps ensemble. Ils aiment les mêmes choses et aucun n'essaie jamais de gagner. Alors, ils ne se chicanent pas.

L'autre haussa un sourcil en passant la main dans ses cheveux.

— T'es sûr que c'est réaliste, ton truc ?

— Pourquoi pas ?

— Ben, il y a toujours des choses dans lesquelles certains sont meilleurs que d'autres. C'est normal. Et puis, les frères, ça se chicane.

— Mais nous...

Emanuel entra dans la salle à manger.

— Tu joues ?

Mathieu se leva d'un bond.

— Oui ! J'arrive.

Emanuel quitta la pièce, suivi de l'aîné. Julien remonta ses lunettes sur son nez en regardant sa feuille. Il prit sa gomme à effacer, la dirigea vers son travail, puis secoua la tête. Il la déposa et reprit son crayon. Tout n'était pas toujours une question de logique et de faits.

\*\*\*

Mathilde regarda la feuille devant elle et s'exclama.

— Wah... !

L'attention de tous ceux autour de la table se porta sur elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda André.

— On propose à Julien de passer sa deuxième année grâce à ses notes. Elles dépassent largement les attentes...

Mathieu serra les poings.

— Qu'est-ce que c'est, passer une année ? demanda Léa.

— Ça veut dire que je serais en troisième année au lieu d'être en deuxième comme toi.

La petite ouvrit de grands yeux.

— Mais... mais...

— C'est toi qui vois, Julien, lui dit son père. Tu ne serais plus avec les gens que tu connais, alors il faut bien y penser. On se fera une liste de pour et de contre, et tu pourras prendre la décision finale.

Mathieu fixa la table. C'était à peine si ses parents le laissaient choisir ses vêtements pour la rentrée scolaire, mais ce gamin pouvait avoir la responsabilité d'un choix aussi important ? C'était injuste.

— Pas besoin d’y penser plus, je vais en deuxième, décida le garçon.

Mathieu le regarda, surpris.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— T’es con ou quoi ? Tu t’ennuies en classe. En plus, ça te donnerait l’occasion de te vanter...

— Mathieu, ton langage ! s’offusqua sa mère.

Mathieu passa la main dans ses cheveux et se recroquevilla, renfrogné. Son frère haussa les épaules.

— Je veux tout apprendre. On ne gagne rien à être trop pressé. Je veux tout faire. Et puis, il y a Léa...

Cette dernière se leva et se jeta au cou de son jumeau.

— On sera toujours ensemble !

Julien secoua la tête, amusé.

— On verra bien.

\*\*\*

— T’as vu, Math ?

L’apostrophé ne leva pas les yeux de son manga.

— Non, Julien, soupira-t-il. Je n’ai pas vu.

— J’ai eu un trophée. J’ai gagné le concours d’orthographe.

— Alors, bravo, lui dit Mathieu sans enthousiasme et sans regarder l'objet que lui tendait son frère.

Ce dernier finit par ramener son gain contre lui, en se mordant la lèvre. Il regarda son trophée, puis son aîné.

— Tu ne veux pas le voir ?

— Pourquoi ? Tu n'as qu'à le mettre avec les autres. Il n'a rien de spécial, non ?

— Hum, hum.

Julien laissa tomber le bras tenant la preuve de sa victoire, puis monta à l'étage, laissant l'objet se balancer. Mathieu ferma les yeux et se passa la main dans les cheveux.

— Désolé, petit frère, chuchota-t-il.

Mais c'était plus fort que lui. Juste une fois, il aurait aimé être celui qui réussit.

\*\*\*

— Fous le camp, Julien ! Tu ne peux pas jouer au soccer. C'est pour les grands.

De la simple jalousie mal placée, il le savait. Mais...

— Je ne peux pas jouer avec vous ? s'étonna l'enfant.

— Il ne peut pas jouer ? demanda Jasmine, tout aussi surprise.

Mathieu serra les poings. Le regard confus de son frère avait plusieurs effets sur lui : culpabilité, tristesse, mélancolie, mais surtout, une fierté malsaine de gagner un combat.

— Non. Il ne peut pas. Il n'a qu'à aller remettre son nez dans ses livres pour apprendre d'autres trucs.

Le visage de Julien devint impassible, provoquant un frisson chez Mathieu, qui se passa nerveusement une main dans les cheveux. Le benjamin replaça ses lunettes en fixant l'adolescent.

— Intéressant.

C'est là que le regard félin à quatre yeux apparut.

— D'accord, je ne jouerai pas au soccer. Pour l'instant.

Qui aurait cru que des lunettes rendraient Julien aussi inquiétant ? Doublement inquiétant.

\*\*\*

Julien entra dans sa chambre avec une boîte et se dirigea vers son étagère à trophées. Il les regarda en remontant ses lunettes sur son nez, puis se mit à l'action. En quelques secondes, il vida l'étagère. Il regarda la boîte contenant toutes ses victoires. Il n'y voyait pas ce qui lui importait vraiment, alors à quoi bon ? Il avait tant gagné que

même sa propre mère ne le félicitait plus vraiment. Et Mathieu...

Julien lâcha un cri de frustration et cacha la boîte sous son lit. Il ne voulait plus les voir. Plus jamais. Tout le monde s'en porterait mieux, de toute façon. Oui, tout le monde.

Il se laissa tomber sur son lit et se mit à pleurer. Il se promit alors que ce serait la dernière fois qu'il se laisserait ainsi emporter. Observation, logique, déduction, faits : voilà ce qui gérerait sa vie. Oui, ça valait mieux. Pour tout le monde.

## Chapitre 11 – Ce qui se partage

— Ça ! Si j'avais de l'argent, c'est ça que je prendrais.

L'objet pointé est un peu trop flamboyant. Myriam se tourne vers Léa, dont les yeux brillent. L'adolescente sourit en constatant la ressemblance entre l'objet désiré et la salopette vert vif que la petite porte. Sous le vêtement, un chandail orange trouve le moyen d'attirer encore plus l'œil, et ses deux tresses, nouées ensemble, sont assez singulières.

Depuis qu'elles ont entamé leur longue marche à travers la ville, les gens n'ont d'yeux que pour elles deux. Pourtant, les autres enfants de la famille, à l'exception d'Emanuel qui a préféré l'abri de la maison, les accompagnent depuis tout ce temps, invisibles. C'est vrai que l'énergie de Léa est épuisante, surtout quand Julien s'en mêle. Mais pour le cœur de Myriam, c'est tellement rafraîchissant !

Maintenant qu'ils sont entrés dans le petit centre d'achat de la ville, Jasmine et Julien les ont quittés pour se disputer sur le sujet le plus intéressant à aborder... dans une librairie. Seul

Mathieu les suit encore, endurant la course folle de la petite qui change de convoitise sans aucune restriction. Pourtant, l'aîné se dit qu'il pourrait faire ça toute la semaine, à condition qu'il puisse observer, encore et encore, les sourires de sa nouvelle sœur.

— Tu as des choix assez... hum... particuliers, hésite Myriam.

Léa lui sourit en grand.

— Merci !

La jeune femme fronce les sourcils en faisant un sourire en coin. Cette fillette est irrésistible.

Ils poursuivent leur route et Mathieu s'attarde en passant devant une vitrine remplie de figurines de films. La benjamine le remarque et revient en arrière pour s'engouffrer dans le petit magasin. Son frère la suit en souriant et Myriam leur emboîte le pas.

Le jeune homme s'arrête pour contempler la figurine d'une fille d'*anime*. Ses sœurs continuent leur marche, la plus jeune scrute les t-shirts à l'effigie de personnages vedettes. L'autre la regarde.

— Comme ça, le centre d'achat fait partie de tes endroits préférés ?

— C'est clair ! Il y a plein de trucs spéciaux. Mais je n'ai pas le droit de venir seule. Alors

souvent, Jasmine vient. Sinon, c'est Julien, mais on est obligés d'apporter le cellulaire de papa au cas où.

— C'est parce que c'est assez loin, à pied.

— Sûrement ! Sinon, je serais toujours ici.

— Mais tu n'achètes rien ?

— Je n'ai pas d'argent. Et puis, si j'achetais les objets, ils deviendraient normaux à la longue. Ça servirait à quoi ?

— Tiens, salut !

Les deux filles se tournent vers Vanessa, suivie d'un Simon à l'air exaspéré. Myriam leur fait signe.

— Salut.

— Vous faites quoi ? s'enquiert son amie.

Léa se dandine en s'approchant d'eux.

— Du lèche-vitrine en famille. J'ai fait visiter mes endroits préférés à ma sœur préférée.

— La préférée du moment, rigole Simon en regardant Myriam.

Celle-ci hausse les épaules avec un léger sourire. Simon porte les mains à son cœur comme si elle venait de lui tirer dessus. Vanessa lève les yeux au ciel, puis regarde autour d'elle.

— Math ? s'informe-t-elle.

— Avec sa belle figurine, sourit la benjamine.

L'amie rigole méchamment et se dirige vers le jeune homme à pas de loup, suivie des autres. Mathieu se tourne calmement et la regarde faire la moue.

— *Ohayoo*<sup>6</sup>, la salue-t-il.

— Tu fous quoi à magasiner ? s'étonne Vanessa. Je n'arrive jamais à t'y traîner. Je suis obligée de me taper l'autre boudeur quand ma copine est occupée.

— Jasmine et Julien sont quelque part aussi, explique l'intéressé. On est presque tous venus.

La jeune femme jette un regard à Myriam avant de se retourner vers son partenaire de fan-club.

— Hum... et il fallait que tu viennes. Évidemment !

Léa vient à la rescousse de son frère sans le savoir.

— Ben oui ! On vient juste de se revoir. Et il y a une nouvelle ! C'était impossible de ne pas venir. Manu va regretter, c'est clair.

Ils dévisagent tous Simon qui vient de pouffer.

---

<sup>6</sup> En japonais : Bonjour.

— Pardon, s'excuse-t-il en essayant de reprendre son sérieux.

— Qu'est-ce qui lui prend, à l'autre ? demande Jasmine en les rejoignant avec Julien.

— Aucune espèce d'idée, lui répond Vanessa.

— C'est pour ça que je l'aime bien, mentionne la benjamine.

Julien s'approche de sa jumelle.

— Faut vraiment pas que je te quitte des yeux, toi. Au premier garçon louche, tu pars avec !

— C'est clair, approuve fièrement la fillette.

— Elle est gravement atteinte, commente Jasmine.

— On n'y peut rien, soupire Mathieu.

— Si jeune ! s'exclame dramatiquement Simon.

Vanessa fixe son ami d'enfance jusqu'à ce qu'il reporte son attention sur elle.

— Quoi ?

— Ne pense pas t'en sortir comme ça. On n'éclate pas de rire sans raison.

Simon glousse en agitant la main.

— Bof, ce sont les choses habituelles avec Mathieu. Et puis, je me disais que Léa est tellement innocente que si elle remarque quelque chose, il est fichu.

Le concerné s'étouffe alors que la petite regarde Simon avec ses petits yeux curieux.

— Remarquer quoi ?

Myriam fronce les sourcils, le dévisageant. Simon se penche vers la fillette.

— Des choses de grands, murmure-t-il à son oreille.

Julien remonte ses lunettes sur son nez.

— Tu me demanderas à la maison, je t'expliquerai la situation.

Mathieu vire au rouge.

— Toi ! s'énerve-t-il. Ne te mêle pas de ça, ça va mal finir.

Le jumeau sourit doucement à son frère avant de se tourner vers sa nouvelle sœur.

— Tu vois comment il est ? Tellement autoritaire.

Vanessa éclate de rire.

— Démon ! s'exclame-t-elle.

Simon se rapproche de Myriam.

— Julien a le don de frapper là où ça fait mal. Lorsque tu le connaîtras mieux, je suis certain que, toi aussi, t'auras parfois envie d'en finir avec lui.

— Intéressant, commente le concerné.

Myriam hausse les épaules. N'ayant jamais eu de frère ou sœur, elle ignore quel genre de dynamique existe entre eux. Et elle ne ressent pas

le besoin de le savoir, pas tout de suite. Ça arrivera quand ça arrivera.

Vanessa donne un coup de coude à son vieil ami et tous deux échangent un regard entendu. Le jeune homme met la main de Léa sous son bras et l'entraîne à sa suite, disant vouloir lui montrer quelque chose. Vanessa fait signe à Julien et Jasmine de la suivre alors qu'elle quitte le lieu. Cette dernière fait quelques pas avant de rebrousser chemin pour entraîner Julien qui fixait toujours Mathieu. Myriam regarde le manège en clignant des yeux, ne comprenant pas ce qui se passe. L'aîné des Fortin a envie d'étriper ses amis.

— Ils sont bizarres, non ? dit-il en essayant de détourner l'attention.

— Oui, répond Myriam. Mais je les aime bien.

L'adolescent ouvre la bouche, puis la referme. C'est sûr, elle n'est plus celle qui est arrivée moins d'un mois plus tôt. Myriam suit les autres de loin et Mathieu rythme son pas sur le sien.

— Ils sont distrayants, continue-t-elle. Surtout Léa. C'est comme si elle emportait tous mes problèmes sur son dos.

— Myriam..., commence doucement Mathieu.

— Hum ?

— Pourquoi tu as dit avoir tué tes parents ?

Elle ne réagit d'abord pas et ils marchent un moment en silence. Puis elle lui jette un bref regard avant de fixer droit devant elle.

— S'ils sont sortis ce soir-là, c'est à cause de moi. J'étais censée rester dans ma chambre, mais j'ai désobéi. Ils me cherchaient, et moi, je me cachais. Et ils sont... morts.

Mathieu lève la main pour la passer dans ses cheveux, mais se ravise et l'enfouit dans sa poche.

— Je comprends que tu te sentes coupable. Je m'en voudrais longtemps aussi. Pourtant... Pourtant, je suis certain que mes parents ne voudraient pas que ce soit le cas. Des bêtises, on en fait tous. Ce sont les conséquences, souvent, qui déterminent leur gravité. Mais pas toujours, parce que pour deux comportements semblables, il peut y avoir des conséquences complètement différentes. Je crois que vous avez simplement été très malchanceux.

— C'est ce que j'ai commencé à me dire, ces derniers jours, avoue Myriam, des sanglots dans la voix. Mais c'est difficile de ne pas m'en vouloir. Je voudrais qu'ils soient là... Je voudrais pouvoir m'excuser en donnant tout ce que j'ai, qu'ils voient comme je suis sincère.

Mathieu s'arrête, imité par Myriam qui fixe le sol. Le jeune homme prend doucement sa main et la serre. Elle lève les yeux sur lui. Il sourit timidement.

— Je ne sais pas s'il y a un Ciel ou non, mais je crois qu'ils t'avaient déjà pardonné avant même que tu saches ce qui leur était arrivé.

Mathieu relâche la main. Myriam lui offre un triste sourire.

— Peut-être. Mais moi, je ne me pardonne pas.

Il hoche la tête et ils se remettent à marcher.

— Alors, c'est là-dessus qu'on va travailler. Parce que le bonheur de toute la famille en dépend.



Au chevet de sa mère, Myriam retenait ses larmes et s'excusait encore et encore.

À un moment, elle sentit la blessée serrer légèrement sa main. Lorsqu'elle en parla, l'infirmière lui dit que ce n'était pas possible, que ce devait être une impression. Mais elle, elle en était certaine. Dans cette pression, elle avait ressenti tout l'amour de ses parents. Si elle le pouvait, sa mère resterait près d'elle, c'est ce qu'elle s'était dit à ce moment-là... avant de l'oublier.



— Au chalet ! s'enthousiasme Léa, tout sourire.

Ils sont rentrés pour souper, laissant Simon et Vanessa au terrain de soccer. Dès qu'ils ont été installés à table, les parents leur ont annoncé leur projet.

— Dès demain ? s'étonne Jasmine. On savait qu'on irait bientôt, mais vous ne pouviez pas nous aviser plus tôt ? Ça fait très dernière minute !

— Ça vient juste d'être confirmé, se défend Mathilde. Je ne voulais rien dire tant que je n'étais pas certaine d'avoir mes congés.

— Trois semaines au chalet, sourit Emanuel en sortant la sucette de sa bouche.

Myriam le dévisage et Julien hoche la tête, sérieux.

— Il aime la nature et sa tranquillité. Il apprécie aussi la compagnie de nos voisins de chalet.

— Les deux garçons ont à peu près ton âge..., commence la mère.

— Le plus vieux a mon âge, précise Mathieu. L'autre a un an de plus que Jasmine.

— Tu es entre les deux, approuve André.

Léa se met à sautiller sur sa chaise.

— J'ai trop hâte !

— Tu n’auras pas hâte longtemps, commente Jasmine. Demain !

— Après votre match de soccer, précise André. On ne voudrait pas vous en priver, surtout que vous manquerez les deux prochains.

Julien replace ses lunettes en regardant sa jumelle.

— Ça, ça veut dire que tes bagages doivent être faits avant le match. Commence-les ce soir.

La petite lui tire la langue.

— Je sais, bougonne-t-elle. Je suis capable de m’occuper de moi toute seule.

Le silence qui suit en dit long à Myriam.

— Oui, finit par approuver Mathilde. Le match est réservé à ceux dont les bagages seront dans l’auto à ce moment-là.

— Prête, prête, prête ! chantonne Léa.

— On va au chalet ! s’exclame Emanuel, qui semble avoir oublié de remettre son bonbon dans sa bouche, ce qui sidère complètement Myriam.

— Oui, sourit Mathieu.

Jasmine finit par rigoler.

— C’est pas comme si j’avais quelque chose de prévu, au fond.

Julien lève les yeux au ciel.

— Eh bien, soit.

André tape dans ses mains.

— Je n'en attendais pas moins de ma famille !

Mathilde glousse.

— J'ai trop hâte de profiter de mes congés avec la meilleure des familles !

Myriam regarde les Fortin s'animer, sans mot. D'accord, elle va au chalet dès le lendemain... Mais ce chalet, il ressemble à quoi ? Et qu'est-ce qu'elle doit apporter comme vêtements ? Elle n'a même pas encore défait ses boîtes.

Jasmine se penche vers elle et chuchote pour ne pas déranger les réjouissances.

— Je ferai mes bagages avec toi, promet-elle.

Et elle tient promesse.

\*\*\*

Ce soir-là, Mathieu s'étend sur son lit et fixe le plafond. En repensant à l'aveu de Myriam et à ce qu'il lui a répondu, il voit mille failles. Il lui a parlé d'instinct et maintenant, il regrette de ne pas avoir réfléchi. N'aurait-il pas mieux fait de dire telle ou telle chose ? D'utiliser tel ou tel mot ? Pourtant, il doit admettre que depuis cette courte discussion, Myriam et lui sont plus à l'aise l'un avec l'autre.

Il se passe la main sur le visage et secoue la tête. Le lendemain, ils partiront pour le chalet. Isolés de la société, à l'exception de quelques voisins, ils seront en nature avec la famille. Les uns sur les autres dans un petit chalet, il n'y aura pas de cachette possible. Qu'adviendra-t-il alors ? Bon sang ! Vivement le lendemain.



## Chapitre 12 – Ce qui se reconstruit

Myriam dépose son bagage dans le coffre du *van* huit passagers qu'André a loué pour l'occasion – en attendant d'en acheter un. Les sacs de Jasmine s'y trouvent déjà, mais elle est retournée chercher quelque chose à l'intérieur, ce qui laisse la nouvelle seule avec elle-même.

Le matin même, en cherchant à savoir si elle avait oublié quelque chose dont elle aurait besoin au cours des trois prochaines semaines, elle a appris qu'elle partagera sa chambre avec ses « sœurs ». Le chalet se trouve très près d'un lac et les bois les entoureront. Une tenue ou deux plus jolies pourraient être pratiques, mais on lui a conseillé des vêtements très basiques.

Malgré l'aide de Jasmine, ç'a été une épreuve de mettre ce qu'il lui fallait dans un sac. Myriam a poussé la boîte de souvenirs dans un coin pour être certaine qu'elle ne soit pas ouverte. Ses autres cartons semblent avoir été éventrés et lorsqu'elle reviendra à la maison, elle aura tout un ménage à faire. Au moins, elle a fini à temps.

Maintenant, elle se réjouit à l'idée que juste avant leur départ, elle puisse revoir ceux qu'elle a

rencontrés depuis son arrivée. C'est dans cette optique qu'elle se glisse dans la cour arrière et s'approche de la barrière séparant le terrain des Fortin de celui d'Alexandre.

— C'est moi que tu viens voir ? lui demande le jeune homme depuis sa galerie.

— Oui, on part...

— Pour le chalet, pendant trois semaines.

Elle fronce les sourcils.

— Euh, oui.

— J'ai entendu l'excentrique, celle qui ressemble à un *trip* sur l'acide, chantonner à propos du chalet, et l'habituel apathique – il n'en avait plus l'air –, répéter que c'était pour trois semaines en balançant son suçon dans sa main. Pas besoin d'être un détective.

— Eh bien, voilà. Je voulais juste que tu saches pourquoi tu ne me verras plus pendant un moment.

Alexandre se penche par-dessus la clôture.

— Pas pour parler du baiser ?

L'adolescente se sent rougir légèrement, mais secoue la tête.

— Non, je crois qu'il vaut mieux l'ignorer.

Alexandre se recule, l'air blessé.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'était beaucoup trop vite et que si je ne l'oublie pas, je risque de t'en vouloir plus qu'autre chose.

Il hausse les épaules.

— Bon, d'accord. Mais moi, je ne pourrai pas l'oublier.

— On s'en reparlera lorsqu'on se connaîtra pour vrai, alors.

— Sans faute, accepte l'autre en rigolant.

Il jette un coup d'œil par-dessus l'épaule de Myriam, qui se retourne et aperçoit Mathieu. Au souvenir de leur dernière rencontre tous les trois, elle s'éloigne rapidement de la clôture pour éviter que ça ne recommence. Elle soupire de soulagement d'en avoir eu l'idée, parce qu'Alexandre semble tenté de répéter l'expérience.

Mathieu la rejoint en un rien de temps, foudroyant le voisin du regard. Celui-ci s'esclaffe et lève les mains en signe de paix avant de leur tourner le dos. Puis il se retourne vers Myriam.

— Bien, ta nouvelle coupe de cheveux, en fait. Je suis content pour toi.

Elle rougit en tirant sur une mèche de ses cheveux. Alexandre s'éloigne pour entrer dans sa maison. La jeune femme se tourne vers Mathieu et se mord la lèvre.

— Je voulais juste lui dire au revoir.

Il soupire en passant la main dans ses cheveux.

— Il ne mérite même pas ce genre d'attention.

— Tu me diras pourquoi vous vous haïssez, tous les deux ?

L'adolescent se dirige vers la voiture, suivi de sa nouvelle sœur. Avec un regard en coin, il lui offre un sourire malicieux. Elle le trouve alors naturellement séduisant.

— Un jour. Lorsque tu seras grande.

\*\*\*

Les jeunes se rendent au terrain de soccer à pied, laissant les parents finir de préparer le départ. Contrairement à son habitude, Emanuel marche en tête avec enthousiasme, sa sucette bondissant entre ses dents. Léa doit avoir parcouru le double de la distance réelle entre la maison et le terrain tellement elle fait des allers-retours devant eux. Julien traîne derrière et observe les autres, hochant gravement la tête de temps en temps. Jasmine se retourne sans cesse pour l'apostropher, lui commandant d'arrêter de dévisager les gens. Au milieu de tous, Myriam et Mathieu marchent tranquillement, détendus.

— C'est pas trop tôt ! s'écrie Simon en les voyant arriver. On s'inquiétait. On se disait que, peut-être, vous viendriez pas, finalement, à cause de votre chalet. Mais nous, on manque cruellement de joueurs quand vous êtes pas là. C'est une pénurie de personnel. Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?

L'air affligé de Simon fait rigoler Léa, et Julien approuve d'un signe de tête, trouvant toujours l'ami de son frère égal à lui-même.

— On est juste trois joueurs, fait remarquer Mathieu.

— Juste trois ? s'étouffe l'autre. Mais c'est le monde entier qui est trois !

— Aucun sens, constate simplement Emanuel avant de poursuivre sa route.

Julien approuve énergiquement et s'approche de Simon pour ne rien perdre de son attitude.

— Flippant, commente Jasmine en suivant le chemin d'Emanuel.

— Quelle famille cruelle, soupire Simon.

Léa lui tapote la main.

— Mais non, le réconforte-t-elle. Tu es tellement spécial. Je t'adore !

Le visage de Simon perd toute expression alors qu'il la regarde, mais le sourire sincère de la petite le fait éclater de rire.

— Irrésistible ! s'émerveille-t-il alors qu'elle s'éloigne à son tour.

— Oui, approuve Julien. Elle fait toujours cet effet-là. C'est le plus grand mystère de ma vie.

— Triste Julien qui ne peut pas tout percer à jour, rigole Mathieu, un peu jaune.

L'enfant le regarde avec tout le sérieux du monde.

— Ça viendra.

Son grand frère frissonne et se remet en route, talonné par Simon et Julien. Après avoir échappé un sourire, Myriam les suit d'un pas plus lent. En arrivant au gradin, elle est assaillie par William.

— Viens vite ! lui dit-il en la traînant sur le terrain.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Joe est absent. On a besoin de toi pour garder les buts.

Myriam tire suffisamment fort pour arrêter leur progression. L'adolescent la regarde, surpris.

— Quoi ? s'étonne-t-il.

— On demande, requiert-elle.

— Demande quoi ? Je suis sûr que tout le monde va être content quand je vais leur dire que tu es bonne. Personne veut garder.

— À moi, qu'on demande... si je veux.

— Tu veux pas ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Alors...

Maxence, que Myriam n'a pas vu arriver, pose la main sur l'épaule de son ami.

— Ne tiens pas pour acquis que les gens veulent faire ce que tu veux.

William le regarde avec un air ahuri.

— Nom d'un agrume, je ferais jamais ça !

Vanessa frappe le dos de William, le faisant avancer d'un pas.

— Tu ne fais que ça !

— Quel est le sujet ? s'informe Jasmine en se joignant à eux.

— Je demandais à Myriam de venir garder les buts à la place de Joe.

— Tu l'obligeais, c'est clair ! s'exclame Vanessa.

— Hum, hum..., fait Julien en hochant la tête, et tout le monde le dévisage.

— Citron pressé ! Il est revenu, lui ? s'exclame William.

— *Tadaima*<sup>7</sup>, leur dit le gamin avec une drôle de voix pincée.

— Avant-hier, confirme Jasmine.

— *O-kaeri*<sup>8</sup>..., hésite Vanessa.

— On s'en serait passé, commente Emanuel en croquant son bonbon.

Vanessa sursaute.

— Ils sont pires que des fantômes, flippe-t-elle.

— Il y a des fantômes ? demande énergiquement Léa.

Vanessa ouvre la bouche, puis la referme en frissonnant.

— Intéressant, fait savoir Julien en remontant ses lunettes sur son nez, les yeux fixés sur elle.

— Ignore-les, lui conseille Jasmine.

Simon bondit au centre de tout le monde.

— Qu'est-ce qui se passe ? On joue ?

Mathieu les rejoint.

— Pas si Myriam vient pas garder les buts, bougonne William.

— Alors, qu'elle vienne, approuve Simon.

— C'est elle qui décide, glisse Maxence.

---

<sup>7</sup> En japonais : Je suis rentré.

<sup>8</sup> En japonais : Bon retour.

— Il parle, constate Julien en portant son attention sur lui.

Maxence rougit de part en part. Myriam ne sait plus où donner de la tête.

— Tu viens garder ? lui demande Vanessa.

— S'il te plaît ! ajoute Jasmine.

— Je veux jouer, fait savoir Emanuel en regardant, l'air déçu, son bâton vide.

— Moi aussi, approuve William.

Emanuel le dévisage en rangeant le bâton de sucette vide dans sa poche.

— C'est qui, lui ?

Simon exécute une petite danse avant de s'arrêter face à Myriam.

— Avant ton départ, viens t'éclater avec nous !

— Ça pourrait être vraiment bien, approuve Mathieu.

— Moi aussi, je veux jouer ! s'excite Léa.

— NON !

Le mot est projeté par tous, excepté Maxence, William et Myriam. Cette dernière dévisage les gens qui l'entourent. Pourtant, il n'y a aucune méchanceté dans leur expression. Ce qui s'y reflète relève de l'inquiétude, de l'embarras ou de la simple évidence.

— Tu te blesserais, affirme Mathieu.

— Tu serais triste de ne pas réussir, devine Julien.

— Risquer de blesser une si belle personne ! s'inquiète Simon, gagnant ainsi les faveurs de Léa.

— Citronnelle, qu'est-ce que vous pouvez être intenses ! commente William.

— Tu peux bien parler, s'exaspère Vanessa. William lui tire la langue.

— C'est ce que je fais tout le temps.

— On sait..., échappe Maxence avant de prendre la teinte coup de soleil.

— Attention, le grand, un peu plus, et tu monopolises la parole, l'avertit Julien en replaçant ses lunettes.

William éclate de rire et Emanuel le toise à nouveau.

— C'est qui, lui ?

— Bon sang ! Change de disque ! le supplie Jasmine.

— Moi, j'aime bien les gens qui se répètent, avoue Léa. Ils sont plus faciles à comprendre.

Soudain, Myriam se sent déconnectée du moment. Elle les voit, les entend, mais c'est comme si elle n'était plus là. Est-ce que c'est ça, avoir de bons amis ? Est-ce ça, une authentique « bonne dynamique familiale » ?

*Papa, maman, est-ce ça qu'on ressent lorsqu'on accepte le malheur et qu'on continue à avancer ?*



Ils se rassemblaient tous les ans pour le réveillon : Myriam, ses parents, sa tante et son cousin, ainsi que ses grands-parents – quand ils étaient encore en vie. Parfois, des amis de ses parents se joignaient à eux. « Ceux sans famille », disait souvent son père. Ils oubliaient tous leurs problèmes, toutes leurs mésententes ; ils fêtaient, le sourire aux lèvres.

— Parce que nous sommes une famille, affirmait sa mère. Et les familles, ça s'aime à ne plus savoir quoi faire.

Son cousin faisait un bruit d'enfer, mais peu importait. C'était le bon moment pour se laisser aller. Et lorsque le gamin éclatait et devenait inarrêtable, au lieu de se fâcher ou de se décourager, tous faisaient encore plus de bruit.

— C'est le moment de se défouler ! criait le père de Myriam.

Et comme s'il s'agissait d'une invitation à virer fou, tout le monde se mettait à hurler et à courir partout.

La petite Myriam attendait ces moments avec impatience pendant un an, mais lorsqu'ils

arrivaient, elle riait tellement qu'elle ne pouvait pas réellement embarquer dans la folie. Qu'importait ? Ils étaient une famille. Même si elle n'était qu'une enfant, même si certains ne possédaient aucun lien de sang, ils formaient la famille la plus bruyante de tous les temps ! Ça lui suffisait.



Myriam s'esclaffe. Tous ceux qui l'entourent la regardent, bouche bée. L'adolescente rit tellement qu'elle se tient le ventre, les yeux pleins d'eau. Elle ne sait pas trop pourquoi elle se marre : elle en a juste envie. Elle se sent bien. Étrangement bien. Est-ce l'ironie d'être là depuis moins d'un mois et d'être entourée des meilleurs amis qu'elle n'a jamais eus ? Est-ce le comique de la situation et du brouhaha qui l'entoure ? Est-ce parce que son corps, ou son esprit, en a été privé trop longtemps ? Elle n'en sait rien. Et c'est aussi bien comme ça.

Le premier à sourire est Emanuel. C'est quelque chose de discret, mais sincère. Vanessa passe directement de la surprise au rire, tout de suite imitée par Simon. Jasmine commence à rigoler et Léa s'y met à son tour. Julien hoche la tête en regardant autour de lui, amusé. William se réjouit, même s'il ne comprend pas l'importance

du moment. Et la risette timide de Maxence, qui se retient d'adopter un air trop joyeux, semble plus vraie que tous les rires lumineux.

Mathieu reste interdit plus longtemps. Il sait que ce moment de gaieté met fin à un chapitre et qu'un autre commence. Ce n'est pas fini pour autant, ce serait une erreur de le croire. Il a encore un rôle à jouer pour que Myriam vive une guérison plus complète. Mais c'est un grand pas vers l'avant. Bon sang ! Elle se bidonne !

Le jeune homme sourit. Il aurait aimé que ce soit lui qui provoque le premier vrai instant de bonheur de leur nouvelle sœur. Et il sait que plusieurs autres auraient voulu la même chose pour eux-mêmes. Mais voilà : ils l'ont tous fait rire, ensemble. N'est-ce pas une meilleure option, finalement ? Est-ce que ça ne prouve pas qu'elle commence à s'intégrer réellement ?

Mathieu pouffe à son tour, avant de s'esclaffer franchement. Ce n'est pas le moment de ternir un événement pareil avec des désirs égoïstes. Il profitera de cette journée pleinement.

Myriam sent la force de l'hilarité qui l'entoure. Si elle le pouvait, elle n'arrêterait jamais. Elle fige la scène dans sa mémoire pour être certaine de ne rien en perdre. La situation est parfaite. Ce bien-être, elle veut le garder. Elle veut

croire qu'il est venu s'installer en elle. Mais est-ce seulement possible ? Peu importe. Elle se posera la question plus tard. Elle a mieux à faire que de se morfondre.

\*\*\*

Myriam glisse son nez par la porte du *van*. André est assis au volant, Mathilde à son côté, à la place du passager. Jasmine se trouve derrière son père, et Mathieu, derrière sa mère, avec Emanuel entre les deux. Les jumeaux sont installés au fond, à l'opposé l'un de l'autre. Il ne reste que la place entre eux deux de libre.

— Un siège de choix, commente Jasmine en suivant son regard.

Mathieu pouffe avant de vite détourner les yeux, embarrassé. Emanuel s'accote contre son banc.

— Je compatis, fait-il savoir, mais sans avoir l'air de la supporter le moins du monde.

Léa fait de grands signes vers sa nouvelle sœur.

— Je voulais être assise à côté de toi ! s'exclame-t-elle. Julien a dit que lui aussi.

Ce dernier remonte ses lunettes sur son nez en la regardant, tout sourire. Myriam voit Jasmine et Mathieu frissonner. Emanuel sort une sucette de

sa poche et la plonge dans sa bouche. Il en tend une autre à Myriam.

— Le sucre aide.

Elle accepte le bonbon. Elle trouve que les aînés en font vraiment beaucoup au sujet des jumeaux. Bon, oui, ils sont excentriques, mais pour l'instant, rien chez eux ne lui a déplu.

La jeune femme va s'asseoir et Mathieu ferme la porte. André démarre la voiture et ils se mettent en route.

— Trois semaines, chuchote Emanuel.

— Pour le chalet ! s'excite Léa en levant la main, frappant le visage de Myriam sans s'en rendre compte.

Les yeux rivés sur sa nouvelle sœur, Julien murmure.

— Intéressant.

André insère un CD dans le lecteur et une musique dynamique se répand dans le véhicule. Léa chante à tue-tête, ignorant les menaces de sévices de ses aînés. Mathilde se retourne et sourit en regardant Myriam.

— C'est ça, une belle famille.

Myriam sourit à son tour.

— Je sais.

**La suite vous attend dans le tome 2 :**  
**Les liens du coeur**

Chez le même éditeur,  
dans la collection format poche,  
découvrez :



*Tricia Lauzon :*

Supranormaux 1, Ava au Baskatong (2024)  
Supranormaux 3, Ava et l'Halloween (2025)  
Supranormaux 6, Ava et la montagne (2026)

*Danielle Charland :*

La main sur les yeux (2022)  
Un trou dans le temps (2023)

*S.P. Jeanne :*

L'Émissaire 1, Face à son destin (2024)  
L'Émissaire 2, Dans les griffes du corbeau (2025)  
Supranormaux 5, Mika et le voyage (2026)

*Julie Cyr :*

Supranormaux 2, Gaby et la bête (2024)  
Supranormaux 4, Gaby et le cauchemar (2025)

*Michel Bélisle :*

Droit au but (2025)  
Alec et l'amour du hockey (2026)

*Caroline Paquin :*

La conquête de Napoléon (2025)

Nées sous la même étoile (2026)

*Isabelle Carrier :*

Les poings du cœur (2026)

*Joanne Turcotte :*

Jade et Gabriel 1, Au-delà du rêve (2026)

